# LA REFORME CHRETIENNE

DES

# ETUDES CLASSIQUES

PAR UN

COLLABORATEUR DU "FRANC-PARLEUR"

*Omnis sapientia a Domino Deo est.*
Toute sagesse vient du Seigneur Dieu.

ECCLES. I. 1.

MONTREAL
Le Franc-Parleur No. 22, Rue Saint-Gabriel
1875

LC 1004
P42

# LA

# REFORME CHRETIENNE

DES

# ETUDES CLASSIQUES

PAR UN

## COLLABORATEUR DU "FRANC-PARLEUR"

*Omnis sapientia a Domino Deo est,*
Toute sagesse vient du Seigneur Dieu.
ECCLES. I. 1.

MONTREAL
TYP. *Le Franc-Parleur* No. 22, RUE SAINT-GABRIEL.
1875

LC1004
P42

I
ou,
des
au
disc
on a
peti
et s
surt
gran
heur
met,
qu'il
et à
auxc
estin
à leu
du r

# AVANT-PROPOS.

La question de la réforme chrétienne des études, ou, comme on la nomme généralement, la question des classiques, nous a fortement émus et préoccupés au Canada, elle a même occasionné de très-vives discussions. Que dans le cours de ces longs débats on ait vu se produire, de part et d'autre, certaines petites misères humaines, c'est ce qui s'explique et se comprend. La contradiction est inévitable, surtout quand il s'agit d'opérer un bien d'une grande importance, lequel doit être fécond en heureux résultats. Dieu non-seulement la permet, mais il la veut en quelque sorte. C'est par elle qu'il nous force à réfléchir, à creuser les questions et à acquérir une connaissance parfaite des œuvres auxquelles il nous convie ; qu'il nous les fait estimer et aimer de plus en plus ; qu'il nous élève à leur hauteur pour que nous puissions les mesurer du regard, les embrasser dans toute l'ensemble de

leurs détails, puis travailler avec un immense profit quand le moment d'agir est venu.

Ils ont évidemment tort ceux qui s'alarment au sujet des discussions et qui voudraient les bannir, parcequ'elles sont toujours accompagnées de quelques inconvénients. Les vents qui renouvellent l'air, les orages qui les purifient, ont le tort de soulever des flots de poussière, de former de la boue et de causer parfois quelques autres dégats ; ils n'en sont pas moins utiles et nécessaires, malgré ces inconvénients. Tout, en ce bas monde, ayant son bon et son mauvais côté, il faut vouloir ce qui est bien et ne pas aimer ce qui est mal. Remarquons bien que permettre, souffrir le mal, n'est pas le vouloir. Depuis la déchéance de l'homme, le bien s'enfante dans la douleur et croît au milieu des épines ; il faut reconnaître cette loi et nous y soumettre, quoiqu'il nous en coûtent.

A propos de la question des classiques, le temps des discussions est fini ; le présent travail a pour but de démontrer que celui d'agir est arrivé. Je viens rappeler que l'histoire, le bon sens et la religion nous disent que rien ne presse autant, dans la crise que nous traversons, que de réformer l'éducation de la jeunesse et de la rendre foncière-

ment chrétienne. Je viens surtout rappeler que Pie IX, le Pontife infaillible, veut cette réforme, qu'il le répète chaque fois que l'occasion se présente et qu'il nous sollicite d'obéir à sa voix.

A ceux qui se font gloire de prendre pour des ordres les moindres désirs du Pape, différer plus longtemps, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, d'adopter la réforme chrétienne des études, doit paraître une faute d'une extrême gravité. Ils se hâteront donc de travailler à cette réforme, et leur prompte et parfaite obéissance conjurera les maux qui menacent de fondre sur nous dans un avenir assez prochain.

LUIGI.

U
*Fre*
plai
Il y
rabe
aspi
les l
l'éne

«
et le
d'eu
ce q

O
nem
Ce c
nada
tensi
vieil
qn'a
mand
tout
si u
Plusi

# I

## LES HOMMES NOUS MANQUENT ET POURQUOI ?

Un de nos collaborateurs, dans un très-excellent écrit que le *Franc-Parleur* a publié le 10 novembre 1874, laissait échapper cette plainte : « Nous manquons d'hommes et cette pénurie nous tue. Il y a encombrement dans les professions; toutes les carrières surabondent de sujets; les prétendants aux hautes fonctions, les aspirants aux grands services foisonnent, et cependant partout les hommes font défaut. Comment expliquer ce fait étrange dont l'énoncé semble si contradictoire dans les termes ?

« L'explication est facile : il y a disproportion entre les hommes et les charges, entre les hommes et les services que l'on attend d'eux. Ceux qui remplissent les fonctions publiques n'ont pas ce qu'il faut pour être à la hauteur de leur position. »

On ne saurait ni mieux dire ni dire plus vrai ; c'est très-certainement mettre le doigt sur la plaie et le mettre comme il convient. Ce cri de détresse, qu'il n'est pas si nouveau d'entendre au Canada et qui ne se modifie qu'en prenant chaque jour plus d'intensité, retentit depuis de longues années d'un bout à l'autre de la vieille Europe, au sein de la France en particulier. Inquiet plus qu'ahuri, on a fini par se demander pour quelle cause les hommes manquent ainsi partout, et surtout à l'époque où les progrès de tout genre, notamment ceux de l'esprit humain, sont si haut et si universellement vantés. Ferait-on du progrès à rebours? Plusieurs encore ne sont pas disposés à l'admettre. Il est si doux

de penser et de croire qu'on vit dans le siècle de lumière et que l'on est probablement soi-même un des rayons qui s'échappent du foyer lumineux ! Le cas est intéressant à étudier ; il ne faut pas le laisser passer sans examen.

A ce mal, qui menace de devenir un fléau, s'il ne l'est déjà, notre collaborateur assigne trois causes : le défaut de hautes et profondes études, le manque de dévouement et l'affaiblissement de l'esprit catholique.

Tout cela est très-vrai. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que ces trois causes ne sont elles-mêmes que les conséquences d'une cause unique et première, sur laquelle je désire aujourd'hui appeler sérieusement l'attention du public et surtout du clergé.

Un écrivain distingué et célèbre, auteur de très-belles pages qui feront toujours autorité parce que c'est la vérité qui les a inspirées, a déploré lui aussi, il y a quelque vingt ans, l'extrême misère du temps présent. Il a gémi en constatant que les hommes manquent au monde, et il a donné la vraie, l'unique cause de ce mal. Cet écrivain n'est autre que Mgr. Dupanloup, l'éloquent évêque d'Orléans. Ecoutons-le attentivement et comprenons bien toute la portée de ses paroles :

« Combien de jeunes gens qui, parmi nous, dit il, *achèvent leurs études sans que leur éducation morale et religieuse ait été commencée !...* Pauvres jeunes gens, *instruits dans l'ignorance*, comme le disait autrefois un grand poëte, et condamnés souvent, *malgré la richesse et la force de leur nature*, condamnés par une *éducation menteuse et barbare*, à demeurer des êtres plus ou moins médiocres, plus ou moins misérables, comme ces plantes malheureuses que le défaut d'air et de liberté, que l'absence d'une culture intelligente, condamnent à vieillir avant le temps et à mourir tristement étiolées.

« Et cependant les années marchent ; le pauvre enfant croît en âge ; son âme croît aussi, *mais elle ne s'élève, elle ne se fortifie point ; son développement intellectuel, moral et religieux est nul ou dépravé.* Non, je ne sais rien qui soit digne d'une compas-

sion plus profonde que ces jeunes infortunés! *Et que serait-ce, s'ils étaient presque toute la jeunesse d'une grande nation?*

« Heureux du moins ceux qui, instruits de la sorte, trouvent dans les ressources d'une forte nature, ou dans le grand mouvement de l'éducation sociale, des secours inespérés pour un développement plus tardif! Mais je l'ai dit, cela est fort rare, et il y a là pour la famille, pour la patrie, pour l'humanité tout entière de profonds et irréparables malheurs.

..... « C'est l'éducation qui, par l'*influence décisive* qu'elle exerce sur l'enfant et sur la famille, éléments primitifs de toute société..... *fait la grandeur des peuples et maintient leur splendeur, qui prévient leur décadence*..... Quand voit-on les peuples s'affaiblir, déchoir de leur grandeur et se précipiter à la ruine? QUAND LES HOMMES LEUR MANQUENT? Or, les hommes, sans doute, c'est Dieu qui les donne; mais, Dieu le voulant ainsi, C'EST L'ÉDUCATION QUI LES FAIT..... Où en sommes-nous à cet égard? Nous présentons, *depuis longtemps déjà*, un spectacle étrange ..... Les hommes nous manquent! Où sont les hommes? C'est le cri, c'est la plainte universelle. Diogène, autrefois, sa lanterne à la main, cherchait un homme en plein midi; nous lui ressemblons.

« Les lettres périssent, la philosophie succombe, le bon sens se perd jusque dans l'éducation de la jeunesse; partout on aperçoit des menaces de ruines..... On doit se décider à le *comprendre* enfin ou à *périr* : quand tous les sommets de la société chancellent et s'affaissent, *c'est que depuis longtemps déjà la bâse défaille et s'écroule;* il faut restaurer les fondements si l'on veut sauver l'édifice. L'ÉDUCATION! L'ÉDUCATION! voilà le seul remède profond aux maux présents et à venir! Voilà le seul salut possible!... La dernière digue.....est au moment d'être emportée..... Partout on s'écrie que nous traversons une crise..... Une crise!... Qui nous assurera que ce n'est point une agonie? Qui nous dira que nous ne sommes point un de ces peuples à qui le prophète du Dieu vivant criait autrefois : *Veillez et priez, car*

*le jour de votre chûte est proche, les temps se hâtent d'arriver !* —(*Juxta est dies perditionis, et adesse festinant tempora*). »

Voilà comment parle Mgr. Dupanloup dans son *Traité sur l'Education*. En somme, il dit donc, ce qui est tout-à-fait incontestable, que l'éducation fait l'homme, et l'homme la société. Il en déduit que l'éducation exerce une influence décisive sur la destinée des peuples. Cela posé, il contemple la société actuelle, constate qu'elle est en proie à des maux affreux, et conclut rigoureusement que l'éducation en est la principale cause. Sa conclusion dernière, c'est qu'il n'y a de salut possible pour la société que dans la prompte réforme de l'éducation.

Mais, dira-t-on peut-être ici, voilà de l'inattendu, de l'incroyable même ! Il résulte de vos citations que Mgr. l'évêque d'Orléans professerait absolument les mêmes idées que Mgr. Gaume relativement à l'éducation ! Et cependant tout le monde sait que sur ce terrain la discussion a été extrêmement vive entre les deux prélats.

Il y a des choses que tout le monde croit savoir et qu'on ne sait pas du tout. A propos d'éducation, Mgr. Gaume et Mgr. Dupanloup sont parfaitement d'accord, excepté sur un point : la manière d'opérer la réforme reconnue nécessaire.

Mgr. Dupanloup prétend que le système actuel d'éducation est excellent, mais que les professeurs ne sont pas ce qu'ils doivent être, qu'ils ne sont pas à la hauteur de leur position ; il demande donc la réforme des professeurs. Mgr. Gaume soutient, au contraire, que les bons professeurs n'ont jamais manqué et ne manquent point encore, mais que le système d'enseignement est radicalement vicieux, comme l'histoire des trois derniers siècles en fournit la preuve. En conséquence, il réclame instamment un changement de système. Telle est la divergence d'opinion qui existe entre ces deux écrivains.

Comme la question de l'enseignement est, de l'aveu de tous, une question de vie ou de mort, il importe souverainement de savoir qui a raison de Mgr. Gaume ou de Mgr. d'Orléans. De plus, comme c'est le mal, dont est rongée la société actuelle, qui,

de l'aveu de tous encore, fait impérieusement sentir la nécessité d'une réforme de l'éducation, nous avons d'abord à étudier le caractère propre de ce mal ; et, cette étude terminée, il nous sera ensuite facile de décider laquelle des deux réformes proposées le fera plus sûrement disparaître. Nous corroborerons notre manière de voir par des preuves d'autorité que nul, à moins d'être téméraire, ne saurait récuser.

## II

### LE MAL ACTUEL ET SON CARACTÈRE PROPRE.

Le monde retentit de plaintes et se tord dans la douleur. Si donc il y a une question importante à traiter, c'est celle du mal présent. Il faut d'abord le bien connaître, et, le moyen d'arriver à cette connaissance, c'est de l'étudier dans ses manifestations diverses. Une fois connu, il sera facile d'en découvrir, d'en préciser la cause, par suite d'en indiquer sûrement le remède.

Qu'est-ce que le mal actuel? Le mal actuel, tous s'accordent à le nommer : c'est la *déchristianisation* du monde moderne. Mais cette déchristianisation ne peut s'être faite qu'au profit de certaines erreurs, anciennes ou nouvelles; elle doit nécessairement refléter un caractère particulier; quel est ce caractère? Le monde moderne s'est-il déchristianisé pour embrasser le mahométisme, le bouddhisme ou le fétichisme? Non; il s'est déchristianisé d'une toute autre manière. Il a rejeté les enseignements du Christ et de son Eglise pour se reconstituer comme l'était le monde de la belle antiquité; il a refusé d'obéir aux préceptes de la morale chrétienne pour suivre les leçons de *pure morale humaine* données par les grands hommes de la même belle antiquité; il s'est déchristianisé, en un mot, pour se faire païen, païen d'une façon spéciale, c'est-à-dire païen à la façon des Grecs et des Romains.

Que l'on jette quelques instants un regard scrutateur sur le monde actuel pour voir ce qui s'y passe; qu'on prête l'oreille pour écouter ce qui s'y dit; que l'on considère les tendances, les

aspirations, les goûts qui grouillent, s'agitent pêle-mêle dans son sein et se traduisent dans ses actes, et l'on sera forcé de reconnaître que rien n'est plus vrai que cette assertion.

Où en sont aujourd'hui rendus tous les gouvernements, par exemple, après bientôt dix-neuf siècles de christianisme? A n'être plus que la copie, plus ou moins réussie, des gouvernements de Rome et d'Athènes. Ils ont successivement tourné le dos à l'Eglise, rompu avec elle, et se sont constitués complètement, en dehors du droit divin, sur l'erreur et le péché. Non-seulement les gouvernements croient qu'ils peuvent exercer leur autorité sans contrôle aucun dans l'ordre temporel, que leur volonté est la source du droit, que tout ce qu'ils décrètent devient par là même légitime et obligatoire; mais ils sont de plus convaincus qu'ils ont la plénitude de la puissance spirituelle. Ils se posent en conséquence comme seuls juges compétents en tout ce qui concerne le culte et la doctrine, puis s'arrogent un pouvoir sans limites sur les personnes et les choses de la religion. Ainsi, comme aux beaux jours du paganisme romain, l'homme qui gouverne aujourd'hui, qu'il s'appelle peuple, sénat, empereur ou roi, est en même temps souverain pontife, c'est-à-dire qu'il dispose à son gré des âmes et des corps.

Et la politique, quelles sont ses allures de nos jours? Exactement celles qu'elle avait chez les anciens Grecs et les anciens Romains. Son but suprême est d'assurer le bien-être matériel par tous les moyens possibles, sans tenir aucun compte du bien moral, de la vraie félicité des peuples, des destinées futures de l'humanité; elle va même plus loin, elle les sacrifie. Elle ne voit dans la religion qu'un instrument de règne; elle la regarde comme une servante dans l'Etat, et ne la favorise que dans les limites où son intérêt le demande. Elle l'abandonne et même la persécute quand elle ne peut l'assouplir à ses volontés. Toutes les doctrines, tous les systèmes, toutes les religions sont bonnes pour elle, pourvu qu'elle puisse les transformer en marchepied et grimper par leur moyen là où elle désire atteindre. Elle méprise tout, foule tout aux pieds, brise et massacre tout pour arriver à

ses fins, car elle ne souffre pas contradiction, de Dieu moins que de tout autre. Elle ne vise qu'au succès, et, pourvu qu'elle réussisse, elle ne s'inquiète plus de rien.

Ce n'est pas tout. Le fameux principe de la *souveraineté du peuple* est érigé en dogme, ce qui nous procure l'inappréciable avantage de posséder une seconde édition du *peuple-roi*. Le peuple actuel, comme celui de Rome, d'Athènes et de Sparte, se laisse tromper par des tribuns nourris d'astuce et gonflés d'orgueil ; il devient le jouet de quelques centaines d'ambitieux débauchés qui vivent de son sang et s'engraissent de ses sueurs. Et quand la misère déguenillée et pouilleuse, la misère née du crime, s'agite furieuse, aiguillonnée par le tourment de la faim et la soif des orgies, des tribuns sont là lui signalant des trônes à renverser, des autels à abattre, des églises et des palais à piller, des tyrans à immoler.

Ce forfait exécrable, le régicide, que les âges de foi n'ont point connu et qui date de la trop fameuse Renaissance, semble être devenu le trait caractéristique de notre époque ; et quand il a le loisir de se produire en y mettant des formes solennelles, comme en 93, par exemple, il dit franchement ce qu'il est : Je suis fils du paganisme gréco-romain, je suis Brutus. Sur sept cent vingt et un votants, c'est à peine si l'on en trouve quelques-uns dont la sentence contre Louis XVI n'est pas motivée par un souvenir de Rome païenne, de Brutus en particulier. Comment ce vieux Romain est-il devenu le modèle et le dieu des modernes sauvages ?

Et cette secte abominable, sortie du puits de l'abîme, l'Internationale, qui compte à l'heure présente un nombre quasi infini d'adeptes, qui étreint le monde moderne comme dans un immense réseau, qui préside à toutes les révolutions et qui néanmoins est assise aux conseils des rois, que veut-elle, que prétend-elle, quelles sont ses aspirations ? Ni plus ni moins que ressusciter l'antique république romaine, avec son culte dégagé de l'ombre des figures, avec ses maximes, sa puissance, ses splendeurs, ses

héros, ses gloires et ses triomphes. Pourquoi cela et d'où viennent ces idées et ces aspirations ?

Un autre caractère distinctif de notre époque, c'est que le mouvement ne lui est plus communiqué par les battements d'un cœur généreux, mais par la fièvre de l'or et du plaisir. On se meut, on travaille, on sue, on s'ingénie à inventer mille et mille machines qui produisent beaucoup en peu de temps et avec le moins de frais possible ; on renverse toutes les barrières qui entravent le commerce et l'industrie ; on met les éléments à contribution ; on exploite l'homme lui-même sur une vaste échelle ; on cultive et perfectionne la fraude comme jamais science ne l'a été, et tout cela pour gagner de l'argent, pour avoir de l'or et beaucoup d'or. On ne veut plus de loi qui restreigne la faculté de prêter à n'importe quel taux, vu que la belle antiquité avait la conscience large sur ce chapitre. De l'argent ! de l'or ! il en faut encore et encore et n'importe par quels moyens, car l'on sent un puissant besoin de jouir. On veut se repaître de toutes les voluptés, voluptés de l'esprit d'orgueil, voluptés du luxe, voluptés de la chair, et lorsqu'on est repu jusqu'à satiété, on sait réveiller et aiguillonner les sens qui s'émoussent afin de conserver l'appétit du plaisir dans la lassitude de la jouissance. L'homme moderne ne sait plus guère que les deux mots que répétait la brute romaine : *Panem et circences*, « du pain et des plaisirs, » et sa vie, comme celle de cette brute, est le complet épanouissement des sept péchés capitaux. *Animalis homo !*

Si maintenant nous prêtons l'oreille à ce que murmure la science, nous ne sommes pas plus édifiés que par les propos de la politique. Jusqu'à ces derniers siècles, elle eut pour mission d'élever l'homme à Dieu ; aujourd'hui, elle semble ignorer qu'il y a un Dieu, et, si parfois elle est forcée de le reconnaître, elle détourne la tête et refuse d'avoir commerce avec lui. Elle se proclame complètement indépendante dans son domaine et se rit du surnaturel comme d'un fantôme qui n'a d'existence que dans les imaginations surrexcitées par le délire. Telle fut la science païenne ; embourbée dans le matérialisme, elle se moquait très-

gaillardement de la divinité, et ne trouvait la religion bonne que pour le peuple, vu que la superstition le rend plus facile à manœuvrer et à conduire.

La philosophie actuelle s'est isolée de Dieu, elle aussi, et elle s'épuise à entasser incohérences sur incohérences, contradictions sur contradictions, absurdités sur absurdités. Dans son jargon, elle exalte la raison humaine jusqu'à la diviniser, en affirmant qu'elle seule est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Exhumant jusqu'à la dernière des vieilles bêtises qui ont germé dans le crâne de ces philosophes païens que saint Augustin appelle « des animaux de volupté, » elle convie tous les hommes à ne reconnaître d'autre autorité doctrinale que la sienne.

La littérature, considérée dans son ensemble, marche de pair avec la philosophie. Sa plus innocente besogne consiste à se pavaner, frivole et niaise, avec grand étalage de breloques et de fanfreluches. Elle ne sait plus traduire les grandes pensées de l'âme ni les nobles sentiments du cœur ; elle ne sait plus répéter les gracieux chants d'amour que la nature tout entière fait incessamment monter vers le ciel ; elle ne sait plus célébrer la vertu, encore moins rendre tangibles ses divines amabilités en nous la montrant incarnée dans les anges de la terre ; elle ne parle plus de Dieu ni des mystérieux rapports de cet Esprit d'amour avec les âmes de son choix. Elle ne sait plus rien de tout cela, cette littérature qui fut autrefois si chrétienne. Ce qu'elle sait, quand elle cesse d'être frivole et niaise, c'est entonner des dityrambes en l'honneur des passions et des vices, puis flatter les vils penchants de la nature corrompue. Courtisane effrontée, elle n'a que des propos immondes et s'acharne à poursuivre l'innocence de ses exhalaisons putrides jusque dans ses derniers retranchements. A ces traits, qui sont bien véritables, on est forcé de reconnaître que la littérature actuelle n'est autre chose que la littérature païenne ressuscitée.

Si enfin nous nous demandons ce qu'est l'art actuel, nous ne le trouvons plus avec ces formes pures et aériennes, gracieuses et

sévères, qu'il revêtait dans les âges de foi. Il a renoncé à servir d'organe au surnaturalisme pour redevenir ce qu'il fut dans l'antiquité païenne : l'expression brutale du sensualisme et du matérialisme le plus dégoûtant, le chantre, le sculpteur et le peintre de toutes les difformités de la nature dégradée. La musique est légère, molle, efféminée, lascive et impudique ; elle n'ambitionne qu'à chatouiller le sens abject et ne réussit malheureusement que trop. La sculpture et la peinture s'exercent sur le nu, en vivent et le vomissent aux quatre vents. Elles qui jadis avaient des ailes et possédaient le don de spiritualiser la matière, parce qu'elles étaient filles de l'idée chrétienne, se ravalent maintenant à la salle besogne de faire puer le marbre, la toile et le papier, parce qu'elles se laissent inspirer par l'idée païenne.

Ainsi, impossible de le déguiser ou de le nier, la société moderne est saturée de paganisme ; il a pénétré la moëlle de ses os et la tient complètement asservie à ses lois. Voilà le mal qui la ronge, la tourmente et la jette si souvent dans d'étranges convulsions. Et ce paganisme n'a pas que les seuls éléments constitutifs du paganisme en général ; il a de plus un caractère propre et particulier, une manière d'être à lui qui le fait parfaitement reconnaître en accusant son origine : c'est le paganisme gréco-romain.

Comment expliquer la présence de cet élément dans la société moderne ? C'est ce que je vais faire dans le chapitre suivant.

## III

### D'OU VIENT LE PAGANISME GRÉCO-ROMAIN QUI DÉBORDE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

*Les semblables seuls produisent leurs semblables*, ou, en d'autres termes, la récolte est nécessairement de même espèce que la semence : *quæ seminaverit homo, hæc et metet*, a dit la Sagesse éternelle. Cette vérité est évidente et ne saurait être démontrée à cause de son évidence même ; elle est plus claire que toute démonstration. Là où l'on récolte du blé, on a semé du blé ; là où il n'y a que de l'ivraie, on a semé de l'ivraie.

Ce qui a lieu dans l'ordre matériel a aussi lieu dans l'ordre moral : les fruits sont de même espèce que la semence. Lors donc que nous parcourons un pays où règne le catholicisme, nous disons, sans crainte de nous tromper : on y a semé le catholicisme. Si nous en traversons un autre où domine le luthéranisme, nous disons encore avec une certitude absolue : on y a semé le luthéranisme. Quand enfin nous visitons des contrées dont les habitants professent le calvinisme, le judaïsme, le mahométisme, etc., nous répétons avec la même assurance : on y a semé le calvinisme, le judaïsme, le mahométisme.

Or, quand nous voyons la société actuelle, de chrétienne qu'elle était autrefois, redevenue païenne à la façon des Grecs et des Romains, et païenne autant qu'une société baptisée peut l'être, païenne dans sa constitution religieuse et civile, païenne dans sa politique, païenne dans ses institutions, païenne dans ses aspi-

rations, ses goûts et ses mœurs, païenne dans les sciences et les arts qu'elle cultive, comment ne pas dire avec la certitude la plus absolue : on y a semé le paganisme gréco-romain ?

Donc, *a priori*, étant donné l'état présent de la société, nous pouvons et devons nécessairement conclure, sans qu'il soit besoin pour cela de porter plus loin nos investigations, que son éducation a été païenne et qu'elle l'a reçue des Grecs et des Romains.

En face de cette conclusion, si rigoureuse que rien ne saurait jamais l'ébranler, ce qui importe maintenant, c'est de savoir comment se fait l'éducation. A cette question, des milliers de voix répondent sans hésiter : L'éducation se fait par la transmission des idées —Et la transmission des idées, comment s'opère-t-elle ?—*En grande partie* au moyen des livres que l'on met entre les mains de l'enfant ; si bien que l'enfant, et par suite la société, sera à peu près l'expression matérielle et tangible, la forme vivante et *actualisée* des principes et des idées contenus dans ces livres. Puisqu'il en est ainsi, il faut évidemment conclure que l'éducation de la jeunesse se fait en grande partie avec des livres païens, et que ces livres sont la cause principale de l'état quasi désespéré où se trouve aujourd'hui réduit notre pauvre monde moderne.

Voilà ce qu'affirme le simple bon sens en s'appuyant sur la logique. Les faits, consciencieusement interrogés, viennent déposer en faveur de ces conclusions et les confirmer. Oui, ce n'est malheureusement que trop vrai, l'éducation donnée à la jeunesse est païenne. Pendant les six ou sept ans que durent les études littéraires dans les colléges et les petits séminaires, les jeunes gens chrétiens et baptisés, sont journellement mis en contact, et près de huit heures par jour, avec *la belle antiquité*. Ils ont pour maîtres et précepteurs toute la pléïade des prétendus grands hommes païens, dont on leur fait traduire, lire, méditer et même apprendre les œuvres par cœur, afin qu'ils s'identifient mieux avec ces incomparables génies qu'on leur représente sans cesse comme la fine fleur de l'humanité, quoique saint Paul, dans son épître aux Romains, les qualifie d'insensés qui se perdent dans

des pensées vaines, d'hommes immondes en qui tous les vices sont incarnés, de menteurs effrontés qui ont corrompu toute vérité, celles mêmes que Dieu a gravées dans ses œuvres en caractères ineffaçables. Ainsi, Cornélius-Népos, Quinte-Curce, César, Ovide, Cicéron, Salluste, Tite-Live, Horace, Virgile, Sénèque, Juvénal, Térence, Pline l'Ancien et Pline le Jeune, Tacite et d'autres chez les Latins; Démosthènes, Euripide, Sophocle, Eschyle, Homère, Pindare, Aristophane, Hésiode, Platon, Socrate et leurs nombreux émules, chez les Grecs, deviennent les oracles et les vrais pères nourriciers des jeunes élèves de collége. Il leur apprennent à penser, à juger, à apprécier les choses, à user de la vie, à être hommes enfin.

De force ou d'amitié, les jeunes gens doivent accepter ces précepteurs, s'attacher presqu'exclusivement à eux, puis oublier et négliger tout le reste. Aussi, parvenus à l'âge de seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf et même vingt ans, ils ne connaissent rien ou à peu près rien de l'histoire de leur propre pays. Ils savent encore moins l'histoire de notre sainte religion, de ses saints, de ses martyrs, de ses glorieux pontifes ; mais en revanche, ils n'ignorent aucune des turpitudes de la vermine olympienne, et conservent très soigneusement dans leur mémoire le souvenir de tous les faits et gestes de Lycurgue, de Solon, d'Epaminondas, d'Alcibiade, de Thémistocle, de Léonidas, de Philippe, d'Alexandre, des rois de Rome, de Brutus, d'Annibal, de Camille, des deux Scipions, de Marius et de Sylla, d'Octave et d'Antoine, et de mille autres dont il serait trop long d'énumérer les noms. Incapables de décliner le nom des douze apôtres, ils sont très-entendus à débrouiller la généalogie des dieux et des déesses ; n'ayant que des notions très-incomplètes sur l'Eglise de Jésus-Christ, sa divine constitution, ses prérogatives et ses droits, ils connaissent à fond la république romaine et les républiques grecques et leur vouent une admiration sans bornes.

Rome, Athènes, Sparte ; Sparte, Athènes, Rome, tel est le perpétuel refrain de l'histoire qu'ils étudient, des thèmes et des versions, des compositions en vers et en prose qu'ils élaborent

péniblement. Rome, Athènes, Sparte, voilà les pays qui bornent leur horizon intellectuel ; voilà les noms qui retentissent constamment à leurs oreilles comme synonymes d'héroïsme, de patriotisme, de sagesse, de lumières, de vertus, de liberté, de civilisation et de gloire.

Que résulte-t-il de là ? Il en résulte que la vérité religieuse, qui devrait sortir naturellement, directement de tout l'enseignement littéraire, comme le parfum de la fleur, ne sort ni des livres, ni des devoirs, ni des études habituelles de l'enfant, ni des explications du professeur. Telles qu'on les fait aujourd'hui, les études littéraires donnent une connaissance très-fausse et très-funeste du paganisme, en le présentant comme la plus belle et la meilleure chose qu'il y ait eu au monde, et laissent dans une honteuse et criminelle ignorance du christianisme. Dira-t-on que cette ignorance déplorable en matière de religion sera dissipée plus tard ? Ce n'est pas du tout probable pour la plupart de ceux qui en sont les tristes victimes. Combien connait-on de jeunes gens, d'hommes d'un âge mûr qui, dans les différentes conditions de la vie, aient sérieusement consacré, depuis la sortie du collége, vingt quatre heures à l'étude de la religion ? Combien, au contraire, n'en pourrait-on pas citer qui, loin de développer leurs connaissances religieuses, ont perdu, et perdu depuis longtemps, les notions les plus élémentaires du catéchisme. Les faits sont là et parlent plus haut que toutes les négations : le paganisme classique condamne fatalement l'immense majorité des hommes *instruits* à une ignorance éternelle en matière de religion.

Condamner la religion à l'oubli, en la laissant ignorer à la jeunesse, c'est déjà un très-grand mal que produit le paganisme dans l'éducation ; il en produit un bien plus grave encore ; il la voue à une espèce de mépris. Ce n'est pas au moyen d'un maigre abrégé de la doctrine chrétienne, par *demandes* et par *réponses*, seul livre religieux à peu près dont l'étude soit *obligatoire* dans la plupart des maisons d'éducation, qu'on passionnera les jeunes gens pour l'étude de la religion. Ce soin, qu'on semble

prendre, de tenir dans l'ombre ou à l'écart les héros qu'a formés le christianisme, dont on ne leur parle presque jamais, ou qu'avec des termes qui n'ont pas la pompe de ceux que l'on emploie lorsqu'on fait l'éloge des *héros* païens, les confirme de plus en plus dans leurs fausses appréciations. A coup sûr, penseront-ils, sinon actuellement, du moins dans quelques années, lorsque la réflexion viendra mûrir leurs souvenirs classiques, à coup sûr la religion chrétienne est bien moins propre que le paganisme à former des grands hommes. Elle comprime les forces vives de la nature, abâtardit les intelligences, leur enlève cette hardiesse de conception qu'on admire tant à Rome et à Athènes ; elle dépouille la volonté de cette énergie qui fait vouloir et exécuter les grandes choses ; en un mot, elle tue le génie, en soumettant la raison à la foi C'est ainsi que parlent tous les révolutionnaires d'aujourd'hui, et ils ne sont pas en petit nombre.

Ainsi donc, quand l'enfant est devenu homme, ses souvenirs classiques lui persuadent qu'on peut être fort honnête citoyen, avoir de grandes qualités, pratiquer de nobles vertus sans le secours de la religion chrétienne ; que même on ne saurait rien faire qui porte le cachet de la force et de la grandeur, si l'on se met au point de vue religieux chrétien. Conséquemment s'isole-t-il peu à peu d'une religion qu'on n'a jamais su lui faire comprendre et encore moins admirer dans ses grands hommes, dans ses merveilleuses productions en tout genre. Il fait de la *littérature* et de l'*éloquence* sans teinte religieuse, comme Horace et Cicéron ; comme eux, il ne voit que le côté terrestre des choses, l'intérêt du moment, les jouissances animales de la vie. Il fait de la *philosophie*, comme Socrate, Platon et Aristote, en s'éclairant aux lueurs incertaines et vacillantes de sa faible raison ; il fait des *lois*, comme Solon, Lycurgue et Numa, en n'envisageant que la seule prospérité matérielle des Etats ; s'il tient compte de la religion, ce n'est que comme instrument aux mains des gouvernants et non pas comme la règle qui doit les diriger ; il fait de la *politique*, comme Alcibiade, Thémistocle, Alexandre et César, à un point de vue cupide, intéressé et égoïste ; en un mot, tout ce

qu'il fait est marqué au coin du paganisme, pour l'excellente raison qu'il ne connaît que le paganisme, qu'il n'a jamais admiré que le paganisme.

Faut-il s'étonner maintenant de voir les générations actuelles si favorables à la liberté de penser et d'écrire, à la liberté des cultes, quand on se rappelle les avoir vues, bouche béante d'admiration, devant cette Rome des Césars, devenue la maîtresse du monde pour avoir su respecter toutes les croyances et avoir élevé des autels à tous les dieux des peuples conquis ?

Faut-il s'étonner de voir les générations actuelles républicaines, démocrates, vouées au culte de la *souveraineté du peuple*, et portant, au fond du cœur, une haine mortelle à la royauté, quand on se rappelle qu'elles ont vécu de longues années au milieu des républiques anciennes, et que les mots qui ont le plus souvent frappé leurs oreilles sont ceux de *tyran* et de *peuple-roi* ?

Faut-il s'étonner de trouver les générations actuelles molles, efféminées, altérées de jouissances coupables, quand on se rappelle qu'elles ont grandi au milieu des bons vivants et des pourceaux du troupeau d'Epicure, qui n'ont fait que leur chanter Bacchus, Vénus et Cupidon ?

Faut-il s'étonner que les générations actuelles soient imbues de faux principes et de maximes dangereuses, ne possédant guère que des demi-vérités et des notions inexactes sur les choses de majeure importance, lorsqu'on se souvient les avoir vues suer longtemps et péniblement sur les livres païens, inspirés par le père du mensonge, et que la vérité religieuse a brillé à travers ces nuages épais d'idées creuses et fausses, à peu près comme l'éclair qui fend la nue sans laisser de traces de son passage ?

Faut-il s'étonner de rencontrer de nos jours tant d'utopistes, d'idéologues, de rêveurs qui soupirent après les bouleversements sociaux et les révolutions, quand on se rappelle qu'ils ont été élevés à Rome, à Athènes, à Lacédémone, et que, pendant toute la durée de leurs classes, Rome chrétienne s'est éclipsée devant la majesté de Rome païenne ?

Faut-il s'étonner de voir les générations présentes si passionnées pour les riens, les futilités, les feuilletons des mauvais journaux, les romans, les livres qui ne respectent ni la pudeur, ni la religion, lorsqu'on se rappelle les avoir vues tenir entre les mains, dès leurs premières classes, pour ne les quitter qu'au sortir de la rhétorique, les *fables* de la mythologie païenne; les aventures plus ou moins saugrenues des dieux et des déesses; les *contes bleus* de l'*inimitable* Virgile et du *divin* Homère; les *odes* d'Horace, dont le fond est puéril ou lascif; les *discours boursouflés* des orateurs grecs et latins, qui ne sont, dans tout leur verbiage, que des discours de sornettes, de polissonneries et d'injures?

Faut-il s'étonner qu'on n'ait peu ou point de goût pour les hautes et profondes études, quand, dans tout le cours des études littéraires, l'esprit ne s'est jamais heurté à rien de vraiment solide, et n'a jamais rien rencontré qui put provoquer ce goût ou le faire naître?

Faut-il s'étonner que les dévouements soient aujourd'ui d'une rareté extrême, quand tous les demi-dieux de l'antiquité nous ont constamment prêché, tant par leurs paroles que par leurs exemples, qu'il faut veiller avant tout aux intérêts de sa gloire, à ceux de sa fortune, et que c'est commettre une insigne folie que de se dépenser sans espoir probable d'avoir en retour quelque chose à brouter?

Faut-il s'étonner de l'affaiblissement de l'esprit catholique, lorsque tout dans l'éducation conspire, non-seulement à le comprimer, mais même à le faire entièrement disparaître, afin de lui substituer l'esprit anti-chrétien?

Faut-il s'étonner enfin que les hommes manquent quand notre système actuel d'enseignement semble avoir été inventé et organisé tout exprès pour nous maintenir dans une perpétuelle enfance?

Cet exposé de faits, que nous connaissons tous, cette mise en regard des effets et de leurs causes, suffit, je pense, et au-delà,

pour démontrer que l'étude des auteurs païens, telle qu'elle a été pratiquée depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, est la cause principale du mal terrible qui met la société moderne aux abois.

Si, malgré tout, il y en a qui désirent une démonstration plus complète, je les satisferai en produisant les témoignages de quelques-uns de ceux qui déposent contre l'étude des auteurs païens, et signalent ses tristes résultats.

## IV

### PROTESTATIONS CONTRE LES ÉTUDES CLASSIQUES PAÏENNES DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'À NOS JOURS.

Erasme, l'un des plus grands latinistes de son temps et des plus ardents propagateurs de la méthode païenne d'enseignement, disait, il y a trois siècles : « Notre engouement pour l'antiquité païenne nous aveugle ; sous prétexte d'apprendre la belle littérature, nous cessons d'être chrétiens pour devenir païens. »

Vives, l'émule d'Erasme en latinité et son confrère en Renaissance, disait à son tour : « Qu'on se souvienne que la sagesse profane est pleine de faussetés, que voyager chez les païens c'est marcher à travers les épines, les poisons et les miasmes les plus pestilentiels. »

Le Père Louis de Grenade écrivait à peu près dans le même temps : « Combien le monde a-t-il aujourd'hui d'étudiants, pendant que Jésus-Christ a si peu de disciples ! A peine ont-ils commencé à ouvrir les yeux pour connaître Dieu, qu'ils s'abandonnent aussitôt à la lecture des philosophes et des lettres humaines, où durant plusieurs années ils n'entendent pas le nom de Dieu ni une seule parole de Jésus-Christ. Nous devrions tenir ces études pour une grande plaie et un grand malheur de notre vie, principalement si nous considérons ce que dit saint Grégoire de Nazianze, que toutes les sciences et les raisonnements des païens ressemblent aux fléaux et aux plaies de l'Egypte, qui sont entrés dans l'Eglise pour la punition de nos péchés. »

Balthazar Bonifacio, profond penseur, écrivait à la même époque : « Dans les écoles d'aujourd'hui, nos enfants deviennent archifous, parce qu'on ne leur apprend rien qui soit applicable à notre état actuel. Nous croyons avoir fait pour eux un chef-d'œuvre quand nous leur avons donné, comme dit l'apôtre, des maîtres qui leur chatouillent les oreilles et dont l'enseignement détourne leur entendement de la vérité et les passionne pour les fables. »

Le maréchal de Tavannes, très-grand homme d'Etat, écrivait au XVIe siècle : « Les traductions d'*Hérodote, Plutarque, Appien, Tite-Live*, ont aidé à fomenter les guerres civiles en Europe. Tel eût voulu être *César* pour renverser ou changer l'état des républiques ; un autre, *Brutus, Timoléon*, pour tuer des tyrans ; un autre, pour entreprendre mieux que *Spartacus* et *Sertorius*. »

Montaigne déclare nettement que l'enseignement classique rend l'Europe païenne : « A la mode de quoi nous sommes instruits, dit-il, ce n'est pas merveille si les escoliers et les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoiqu'ils s'y fassent plus doctes. De vrai, le soin et la dépense de nos pères ne visent qu'à nous meubler la tête de sciences. Du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. On nous a choisi pour notre apprentissage, non les livres qui ont les opinions les plus saines, mais ceux qui parlent le meilleur grec et latin ; et, parmi ces beaux mots, on nous a fait couler les plus *vaines humeurs de l'antiquité*. »

Georges Fabricius n'hésite pas à proclamer qu'envoyer les enfants à l'école des auteurs païens, c'est commettre à leur égard le péché de scandale anathématisé par Jésus-Christ. « Et nous aussi, dit-il, nous tenons pour inutile et pernicieuse cette éducation qui polit le langage et corrompt les mœurs ; cette éducation qui ne donne à la société que des bavards élégants et des impies. »

Le célèbre Crispo dit que l'étude des auteurs païens préconisée par la Renaissance, est la première cause des maux de l'Europe : *Hinc nostri prima mali labes*. Puis il ajoute : « Il

faut se servir des auteurs païens comme de la vipère dont on empoie la tête écrasée pour guérir sa morsure. »

Guillaume Budée, membre du parlement de Paris, ambassadeur de France, le plus savant des nobles et le plus noble des savants; mieux que cela, l'un des pères de la Renaissance, ne craint pas d'écrire : « Il est urgent d'opérer une réforme dans l'enseignement, en faisant passer l'étude des lettres chrétiennes avant celle des auteurs païens. S'il en est autrement, *nous périrons*, car nous oublierons la sagesse chrétienne..... Voyons déjà ce qui se passe. Comment déplorer assez l'indifférence des lettres de notre temps, indifférence qui est le résultat du culte idolâtrique des lettres païennes, indifférence qui va jusqu'à l'impiété et à la négation des vérités fondamentales de notre religion..... Voici que le monde ingrat revient à son antique ignorance et se passionne pour une philosophie et une littérature fangeuse, épaisse et grossièrement matérialiste. C'est à tel point que la pudeur, la modestie, la notion du juste et du vrai ont presque disparu. A quoi donc a servi la Renaissance, puisqu'elle fait revivre l'ambition, la cupidité, l'orgueil, la fièvre de toutes ces choses défendues et abrogées par le christianisme..... Qu'est-ce que cette beauté de la forme littéraire qui fait la principale étude de la jeunesse riche et élégante ? Pas autre chose qu'une écorce pourrie et vermoulue. C'est la défroque du vieil homme que le chrétien ne doit pas seulement rejeter, mais fouler aux pieds. C'est un piége tendu par l'oiseleur infernal pour prendre les âmes, piége d'autant plus dangereux que nous le voyons moins et que même il nous fascine. En attendant, les admirateurs éternels des païens, qui méprisent les lettres chrétiennes, sous prétexte qu'elles ne peuvent former à l'art de bien dire, sont des fous qui courent après une ombre. »

Tout ce que Budée déplore comme conséquences funestes de l'étude des classiques païens, ne pouvons-nous pas le déplorer nous aussi, et avec bien plus de raison encore, puisque le mal a considérablement grandi ?

Bernard de la Rocheflavin, avocat au Parlement de

Bordeaux, proteste lui aussi contre l'étude de ces classiques. « Nous nous adressons, dit-il, à de faux dieux ; nous sommes étrangers dans notre propre cité ; nous abandonnons notre propre patrimoine, c'est-à-dire nos traditions, notre histoire, notre religion, pour cultiver le champ d'autrui. »

Et le savant WIMPHELING dit à son tour : « Je ne veux pas qu'on fasse usage dans les écoles des poëtes et des prosateurs païens ; ils remplissent les jeunes imaginations de pensées obscènes et de fables ridicules. Je demande qu'on les remplace par les œuvres de Prudence et par différents écrits des saints Pères. »

GABRIEL DU PUY-HERBAULT, docteur de Sorbonne, le marteau du Protestantisme, une des gloires catholiques du XVIe siècle, s'écrie : « Plût à Dieu que les Italiens eussent gardé pour eux leurs marchandises, leurs onguents et leurs livres ! Nous devons beaucoup de choses aux Italiens, mais il en est beaucoup que nous voudrions ne pas leur devoir. Toute leur littérature respire le paganisme..... Qu'avons-nous besoin des auteurs païens ? Manquons-nous de livres, soit en prose, soit en vers, dans lesquels la pureté des mœurs, l'intégrité de la foi, la piété, la sincérité de la doctrine marchent de pair avec les grâces de l'élocution et la richesse du style ? D'où vient cette invasion de livres étrangers et pestilentiels dans l'Eglise ? Est-ce que nous n'avons pas abondamment, dans la littérature chrétienne, de quoi nous instruire et nous délecter ? Pourquoi, je le demande, chercher des fleurs quand nous avons les fruits sous la main ?..... Quelle est donc cette démence ? Aller chercher, pour élever des enfants chrétiens, des livres étrangers, tout pleins de paganisme, c'est-à-dire vains, futiles, blasphématoires, et mépriser ceux que nous devrions emprunter si nous ne les avions pas ! Aller chercher à étranger les poisons les plus actifs, tandis que nous avons chez nous des aliments excellents ! Qu'est-ce que cela ? sinon prendre en haine la vie, la santé, le bonheur, et se précipiter volontairement dans la mort..... Qu'on ne l'oublie point, les enfants, lorsqu'ils sont jeunes, retiennent ; adolescents, ils n'ont rien de plus pressé que de faire ce qu'ils ont appris ; et, toute la vie, les

maximes perverses, que leur a inculquées une répétition fréquente, restent gravées dans leur mémoire. »

Le Père Paz, jésuite, dit, en parlant de l'étude des classiques païens : « Cette étude pousse aux frivolités et par conséquent appauvrit la raison..... L'âme, passionnée pour les futilités païennes, n'a que du dégoût pour la doctrine céleste. Peu à peu elle s'énerve et ne peut plus supporter la majesté des Ecritures. Blasée, il ne lui faut que des romans assaisonnés d'un sel putride, remplis de sottises et de vanité..... Je ne sais pas comment l'admirateur des païens n'a pas honte, après avoir lu leurs vers ou leur prose, de se présenter devant son Créateur, de chanter les poésies du prophète-roi, ou de méditer sur la vie de notre divin Sauveur. »

Un autre jésuite, le célèbre Père Possevin, remarquable par sa haute science et la supériorité de son génie, signale, lui aussi, l'éducation païenne, introduite par la Renaissance, comme la cause des maux de l'Europe et le principe de sa ruine future. « L'éducation fait tout, dit-il. Au milieu même de Rome, à la vue même de leur dispersion, accomplissement palpable des prophéties et des menaces de Jésus-Christ contre Jérusalem et contre la Synagogue, en présence des arcs de triomphe, monuments de la victoire de Titus, les Juifs restent Juifs. Pourquoi ? Parce que dès l'enfance, ils reçoivent, avec le lait, les doctrines empoisonnées du judaïsme. Opiniâtres dans leur haine du Christianisme, très-rarement ils se convertissent. Il en est de même des Turcs, des Tartares, des hérétiques et des schismatiques : l'éducation fait tout.

« Quelle, pensez-vous donc, que soit la cause redoutable de ce que nous voyons aujourd'hui ? D'où vient que les âmes s'engouffrent dans leurs propres appétits, dans les impuretés, dans les usures, dans les blasphèmes, dans l'athéisme ? sinon parce que, dès la jeunesse, dans les écoles mêmes qui sont les pépinières de l'Etat, on enseigne tout, excepté la piété. On y étudie tout, excepté les auteurs chrétiens ; ou, si l'on y parle quelquefois de christianisme, tout cela se trouve mêlé avec les choses les plus

sales et les plus lascives, véritables pestes de l'âme. A quoi sert, je vous le demande, de verser un verre de bon vin dans un tonneau de vinaigre ; c'est-à-dire d'enseigner un peu de catéchisme chaque semaine, et de verser en même temps dans les âmes des barils entiers de vinaigre et de vin empoisonné ?... Sous prétexte d'apprendre à la jeunesse le beau grec et le beau latin, vous lui apprenez la langue de l'enfer. Sortis du collége, vos jeunes gens, devenus magistrats, médecins, négociants, n'importe quoi, oublieront bien vite les quelques mots de latin qu'ils auront appris ; mais, ce qu'ils n'oublieront jamais, ce sont les leçons et les exemples de libertinage qu'ils auront étudiés. Goût prononcé pour les lectures dangereuses et frivoles, dégoût pour la parole de Dieu, poussé jusqu'au vomissement voilà ce qui leur reste. »

Le protestant ANDREÆ abonde dans le même sens. « Non, s'écrie-t-il, les enfants chrétiens étant faits pour le ciel, ce ne sont pas des entraves qu'il faut leur mettre aux pieds, ce sont des ailes qu'il faut leur donner. Ce n'est pas à l'image de Romulus, de Lycurgue ou de Dracon que le chrétien doit être formé, c'est à l'image de Jésus-Christ. Affections, goûts, vie, langage, tout en lui doit être conforme à ce divin modèle. La littérature doit être, non celle de Virgile ou d'Homère, mais celle de David ; non celle de Cicéron ou de Démosthène, mais celle de Paul et d'Isaïe..... Ce que nous faisons est étonnant : nous confessons de bouche Jésus-Christ et nous le mettons au dernier rang dans nos études ! Et toutefois, en formant pour lui la jeunesse, nous formerons des littérateurs et des citoyens. Bien élever la jeunesse, c'est former ou reformer la société. »

BAYLE se prononce aussi contre l'étude des païens, telle qu'on la fait. « Je m'étonne, dit-il, qu'on donne pour modèles à la jeunesse les écrits de Cicéron, le plus médisant, le plus emporté, le plus satirique des hommes, dont les harangues sont pleines des plus violentes invectives qui se puissent voir. » Que ne doit-il pas penser des autres ?

MALEBRANCHE est ici d'accord avec Bayle. « Pauvres enfants, dit-il en gémissant, on vous élève comme des citoyens de

l'ancienne Rome ; vous en aurez le langage et les mœurs. On ne pense point à faire de vous des hommes raisonnables, de vrais chrétiens, des habitants de la sainte cité. »

Le R. P. Félix Dumas, savant religieux et profond théologien du XVIIe siècle, dit à son tour, dans un ouvrage sur l'éducation, portant, entr'autres approbations, celle du célèbre cardinal de Sourdis : « Le paganisme est revenu dans le monde avec la Renaissance ; seul, il explique ce que nous voyons : *c'est lui qui conduit l'Europe à l'abîme.* Il ne faut attribuer le mal qui grandit à vue d'œil et qui menace le monde de catastrophes inconnues, ni à la décadence naturelle des choses humaines, ni à l'ambition des princes, ni à l'insubordination des peuples. La cause en est dans l'éducation de la jeunesse, et surtout de la jeunesse éclairée, mise longtemps en contact avec l'antiquité profane. »

Le Père André, jésuite, écrit à l'un de ses confrères, professeur à Rouen : « Je vous plains, non pas tant d'être un écho, que d'être un écho de sottises, et d'être gagé pour apprendre à des enfants des fadaises qu'il faut oublier pour être honnête homme. Est ce que jamais on n'ouvrira les yeux sur l'éducation de la jeunesse ? »

Un autre jésuite, le Père Grou, écrit à la fin du XVIIIe siècle : « Je ne doute pas que la lecture des anciens, soit poëtes, soit philosophes, n'ait contribué à former ce grand nombre d'incrédules qui ont paru depuis la Renaissance des lettres... .. Ce goût pour le paganisme, contracté dans l'éducation publique et privée, se répand ensuite dans la société.....; dans le fond, nous sommes de vrais païens, et par l'esprit, et par le cœur, et par la conduite. »

Le dix-neuvième siècle, par la bouche des personnages les plus judicieux et les plus éclairés, comme par celle des plus forcenés révolutionnaires, accuse, lui aussi, notre système païen d'enseignement comme le principal auteur des catastrophes qui ont eu lieu. Il ne doute pas qu'il nous en prépare encore de terribles.

M. Danjou, homme aussi distingué par son esprit que par

l'exquis bon sens avec lequel il a résolu les plus importantes questions sociales, s'écrie : « Qui donc, sans les traditions et les études dites classiques, eut jamais songé à évoquer tous ces souvenirs du paganisme qui ont détourné la Révolution de 1789 de ses voies régénératrices, pour l'entraîner dans des voies sanglantes, despotiques, criminelles ? Qui donc eut jamais imaginé de ressusciter Vénus sous le nom de la déesse Raison ? Qui donc eût osé, comme on l'osa, proposer à une nation chrétienne d'adopter pour toute Constitution les lois de Lycurgue et de Minos ? Pour que le premier des peuples civilisés en vint à ce degré d'absurdité, il avait fallu que pendant plus de deux siècles on remplit le cœur et l'esprit des jeunes gens d'une admiration sans limites, d'un engouement sans réflexion pour les œuvres, les écrits, les pensées, la morale, les actions des païens, et tout cela, pour parvenir à imiter l'élégance, la grâce, le charme de leurs littérateurs, ou le talent de leurs artistes. En vérité, c'était payer trop cher un si mince avantage ! »

Donoso Cortès, le grand génie de notre époque, a fait retentir d'un bout à l'autre de l'Europe cette solennelle parole : « Il n'y a que deux méthodes d'élever la jeunesse : la méthode chrétienne, que nos pères ont suivie pendant quatorze siècles, et la méthode païenne, qu'on lui a substituée depuis la Renaissance. *La seconde nous a conduits à l'abîme où nous sommes ; la première seule peut nous en retirer.* »

M. Bastiat, grave orateur français, proclame que l'enseignement des colléges et des petits séminaires est souverainement absurde. « Pour moi, dit-il, quand je vois la société actuelle jeter les jeunes gens par dizaines de mille dans le moule des Brutus et des Gracques, je m'étonne qu'elle résiste à cette épreuve. »

Napoléon Ier avait dit : « Voyez un peu la gaucherie de ceux qui nous forment. Ils devraient éloigner de nous l'idée du paganisme et de l'idolâtrie, parce que leur absurdité provoque nos premiers raisonnements et nous préparent à résister à la croyance passive. Et pourtant, ils nous élèvent au milieu des Grecs et des Romains avec leurs myriades de divinités. Telle a

été pour moi, et à la lettre, la marche de mon esprit. J'ai eu besoin de croire, j'ai cru ; mais ma croyance s'est trouvée heurtée, incertaine, dès que j'ai su raisonner, et cela m'est arrivé d'assez bonne heure, à treize ans. »

M. DE GASPARIN a fait entendre ces remarquables paroles : « Ce sera un des étonnements de l'avenir d'apprendre qu'une société, qui se disait chrétienne, a voué les sept ou huit plus belles années de la jeunesse de ses enfants à l'étude exclusive des païens. »

MGR. PARISIS, évêque d'Arras, l'un des plus savants et des plus illustres prélats français de ce siècle, a dit de l'enseignement tel qu'il se donne aujourd'hui, suivant la méthode adoptée par la Renaissance : « *C'est la plus redoutable épreuve de l'Eglise depuis son berceau.* »

Le trop fameux VICTOR HUGO a laissé tomber de sa plume ce remarquable aveu : « Si la littérature du grand siècle eut invoqué le christianisme au lieu d'adorer les dieux païens ; si ses poëtes eussent été ce qu'étaient ceux des temps primitifs, des prêtres chantant les grandes choses de leur religion et de leur patrie, le triomphe des doctrines sophistiques du dernier siècle eût été beaucoup plus difficile, peut-être même impossible. Aux premières attaques des novateurs, la religion et la morale se fussent réfugiées dans le sanctuaire des lettres sous la garde de tant de grands hommes. Le goût national, accoutumé à ne point séparer les idées de religion et de poésie, eut répudié tout essai de poésie irrégulière et flétri cette monstruosité, non moins comme un sacrilége littéraire que comme un sacrilége social. Dieu peut calculer ce qui serait arrivé de la *philosophie* si la cause de Dieu, défendue en vain par la vertu, eût été aussi plaidée par le génie !..... Mais la France n'eut pas ce bonheur : ses poëtes nationaux étaient presque tous des poëtes païens, et notre littérature était plutôt l'expression d'une société idolâtre et démocratique que d'une société monarchique et chrétienne. Aussi les philosophes parvinrent-ils, en moins d'un siècle, à chasser des cœurs une religion qui n'était pas dans les esprits. »

M. DE RÉMUSAT, du parti révolutionnaire, a dit un jour avec bonheur : « La société moderne, surtout la société française, est pénétrée de l'esprit de l'antiquité ; le fond de ces idées lui a été donné par la littérature classique. »

Et RENAN, le blasphémateur insigne, s'est aussi écrié un jour avec un air de triomphe : « Nos idées modernes sont le reflet de la Grèce et de Rome ! » Est-ce assez clair ?

Enfin l'éducation païenne, que nous a légué la Renaissance, *n'est pas autre chose*, d'après M. COUSIN, *qu'une éclatante revanche du paganisme gréco-romain sur le christianisme ;* suivant l'expression de BALZAC, *c'est le mariage adultère de deux civilisations et deux religions contraires ; c'est*, comme parle GEORGE SAND, *la résurrection de la chair ; c'est*, selon M. MICHIELS, *une nouvelle édition du paganisme, raffinée et illustrée ; c'est*, dit M. ALLOURY, *la mère de tout ce que nous voyons.*

On se rappelle Orsini, régicide déterminé, qui attenta le 14 janvier 1858 à la vie de Napoléon III. Il était l'âme d'une association ténébreuse qui faisait profession de ressusciter les doctrines sauvages et impies de l'antiquité gréco-romaine. Voici ce qu'on a trouvé dans ses Mémoires adressés à la jeunesse italienne : LES DEUX FOYERS DES IDÉES RÉPUBLICAINES EN ITALIE SONT LES COLLÉGES ET LES SOCIÉTÉS SECRÈTES.

Il n'y a rien à ajouter à la suite d'un tel aveu ; mais il importe de réfléchir et de se demander s'il est prudent de cultiver plus longtemps un système d'éducation qui fait si bien les affaires de la Révolution.

## V

### LE MAL ACTUEL, TEL QUE DÉCRIT, RÈGNE-T-IL AU CANADA ?

A ce qui vient d'être dit, on objecte que la question du mal actuel et de ses causes est une question oiseuse pour nous. Que la vieille société européenne ait été rongée par le ver païen et qu'elle soit aujourd'hui presqu'entièrement vermoulue, on l'admet assez volontiers ; mais que le Canada soit en pareille condition, on le nie absolument.

Personne, il est sûr, n'a dit ni ne dira que nous sommes engagés aussi avant dans la mauvaise voie que l'est la vieille Europe. Mais quiconque voudra considérer les choses de près et les apprécier sainement, avouera que notre société canadienne est passablement malade, elle aussi, et malade de la même maladie que la société européenne. Oui, le mal, dont elles souffrent toutes deux, est identique ; seulement, il n'a pas encore pris chez l'une tous les développements qu'on lui voit chez l'autre : il n'a pas encore atteint la période aiguë. L'unique différence des deux cas porte donc sur un simple accident : les progrès du mal.

Il fut un temps, lequel n'est pas encore très-éloigné, où l'Europe était où nous en sommes aujourd'hui ; si nous n'y prenons garde, nous la rejoindrons bientôt sur le bord des abîmes qu'elle côtoie. La mauvaise semence a été déposée au sein de notre jeune société ; elle croit, grandit et se fortifie chaque jour ; l'époque d'une triste maturité est plus prochaine qu'on ne le pense Pour le démontrer, quelques considérations suffisent.

Au point de vue religieux, qu'est-ce que notre gouvernement ? Diffère-t-il des gouvernements de l'Europe ? En aucune façon. Comme eux, il ne professe aucune religion ; il est athée. A ses yeux, l'Eglise n'est ni plus ni moins qu'une société incorporée, tout comme une simple compagnie de chemin de fer ou de navigation sur le fleuve et les grands lacs. Il ne lui reconnait de droits que ceux qu'il prétend lui avoir donnés, et, si elle se meut avec une certaine liberté, c'est qu'il lui plait d'être bienveillant, car, de par les lois qu'il promulgue, il peut intervenir comme juge dans les matières qui concernent le dogme, la morale et la discipline ecclésiastique, se prononcer même sur la validité des sacrements.

En principe et de fait, nous avons donc le césarisme, c'est à-dire que ceux qui nous gouvernent, exercent la double autorité de prince temporel et de souverain-pontife.

Que, dans les détails de l'administration, la présence du césarisme ne soit pas encore très-sensible au Canada, cela ne dépend aucunement du zèle que mettent à le comprimer bon nombre de nos hommes instruits, anciens nourrissons des Grecs et des Romains ; ils travaillent bien plutôt à lui aplanir les voies, afin qu'il profite de toutes les occasions favorables pour s'affirmer par des actes. Et en effet, pour la plupart de nos légistes et d'une foule d'autres qui continuent néanmoins de se dire catholiques, la loi civile ne prime-t-elle pas tout au Canada ? Si l'Eglise réclame ses droits et proteste contre des usurpations de pouvoir, ne les entend-on pas répéter en chœur : La loi le veut ainsi ! c'est la loi qu'il faut suivre ! il faut respecter la loi ! ! ! N'est-ce pas là le cri qu'a provoqué, même chez des catholiques réputés pieux, la prière de tenir compte des prescriptions du *Syllabus ?* Donc, sur ce point, même chose ici qu'en Europe ; en pratique on n'ose encore aller aussi loin.

Où en sommes-nous maintenant, relativement à la science politique ? Les principes les plus mauvais, et partant les plus subversifs, ceux qui ont bouleversé l'Europe et la tiennent encore comme sur un volcan, ne commencent-ils pas à lever la tête et à

acquérir le droit de cité parmi nous ? Dans une école, qui compte des milliers de partisans, n'enseigne-t-on pas que la politique n'a rien à démêler avec la religion et qu'elle en est indépendante : que l'Eglise est une ambitieuse qui veut dominer et qu'elle empiète sur les droits de l'Etat ? N'y proclame-t-on point que l'Eglise et l'Etat doivent être séparés, que le peuple est souverain et que tous les moyens sont bons pourvu qu'ils mènent efficacement à la fin que l'on se propose ? N'avons-nous pas eu et n'avons-nous pas encore une presse entièrement vouée à la prédication de ces pernicieuses maximes ? L'*Avenir*, le *Pays*, l'ancien *National*, le *National* actuel, l'*Evénement* ont-ils dit et disent-ils autre chose ? Qui a rédigé et qui rédige les journaux où s'étalent pareils principes ; qui se donne la mission de les propager partout ? N'est-ce pas la génération formée à l'école des Grecs et des Romains ?

Et nos élections politiques, comment se font-ellles ? Absolument comme dans la vieille Europe, et en particulier comme dans la France, l'Espagne et l'Italie, c'est-à-dire comme dans l'ancienne Rome. Elles se préparent au milieu des orgies, avec la fraude, la violence et la corruption pour auxilliaires. On fait alors litière de tout : on se moque du pape et de ses encycliques, des évêques et de leurs mandements, des prêtres et de leurs sermons ; on se rit même de Dieu qu'on outrage dans l'un des actes les plus augustes de notre sainte religion, le serment. Or, quels sont ceux qui préparent, organisent et dirigent le fléau des luttes électorales ? Nos hommes instruits qui ont passé leur jeunesse à admirer les divers rouages des républiques anciennes.

Les rouges et les libéraux ne pullulent-ils point partout au Canada et n'ont-ils point des principes et des idées que tous les hommes d'ordre regardent avec raison comme une véritable peste ? L'étendard de la révolution, tel que l'arbora la France de 89, n'est-il pas le leur et se donnent-ils grand souci de le dissimuler ? Ne s'échappent-ils point, au contraire, jusqu'à se déclarer ouvertement en faveur des causes que patronisent Gambetta, Serrano et Garibaldi, et ne forment-ils point des vœux pour leur triomphe ? Qu'on se rappelle certains articles de certains de nos jour-

naux, et l'on avouera que rien n'est plus vrai. D'où viennent ces rouges et ces libéraux, d'où sortent-ils ? Pas d'ailleurs que de l'Ecole des Grecs et des Romains.

La libre pensée a aussi parmi nous de fidèles et nombreux amants qui la cultivent avec tendresse. Elle ne craint pas d'affirmer ses prétendus droits et les réclame impérieusement. Le défunt *Pays*, qui vivotait encore en 1868, a constamment prêché la souveraine indépendance de la raison et n'a jamais reconnu d'autre infaillibilité que la sienne. Ce culte de la raison humaine est celui que professe M. Dessaulles dans tous ses hideux écrits, notamment dans la *Grande Guerre Ecclésiastique*, et M. Dessaulles, l'une des colonnes de l'Institut-Canadien, ne parle pas dans le vide. Il a des admirateurs et des disciples qui recueillent pieusement les blasphèmes que sa bouche ou sa plume laisse échapper. Comme lui, et à l'exemple des grands hommes de l'antiquité et des révolutionnaires modernes, ils n'admettent d'autre divinité que la raison humaine. Qu'on cherche un peu sérieusement à connaître ce que pense la majeure partie de la jeunesse lettrée de nos villes, et l'on se convaincra, avec autant d'effroi que de douleur, qu'elle incline fortement vers les manières de voir de M. Dessaulles et de nos rouges écarlates.

Le sensualisme païen n'est pas plus inconnu au Canada que la libre pensée. La fièvre de l'or et du plaisir bouillonne dans nos veines, et ses ravages sont tels qu'elle achève de consumer ce qui nous restait au cœur de franchise, de bonne foi, d'honnêteté, de patriotisme et de dévouement. Ces vertus cessent d'être les nôtres ; on n'en parlera bientôt plus que pour dire qu'elles furent l'apanage d'un autre âge, la gloire de nos pères. On court après les places, les positions, les charges, les honneurs ; on se coudoie, on se bouscule, on se culbute, on s'égorge même pour ravir un siége au parlement, et tout cela, non par zèle, non pour remplir de grands et nobles devoirs, non pour s'immoler au profit du bien commun, mais pour satisfaire un sot orgueil, pour singer Cicéron et vivre en Lucullus. La recherche des jouissances a tellement aplati les caractères, que partout règne une apathie dégoutante

pour les nobles causes dont la défense ne rapporte pas de beaux profits. Nous sommes devenus si lâches que rien ne nous émeut plus, pas même les crachats qu'on nous lance à la figure. Tout enfin devient vénal au Canada ; on peut vendre son âme dix fois par jour et plus pour gripper quelques piastres et se vautrer ensuite dans les plus infâmes jouissances. *Panem et circencés*, du pain et des plaisirs ! C'est le cri au Canada comme en Europe, et c'est toujours l'écho du cri de la brute romaine.

Quant à la littérature et aux arts, ils n'ont pas encore pris de grands développements parmi nous. Ce qui, par ci par là, perce en ce genre est infiniment pitoyable dans son ensemble et sent la pourriture païenne. Notre jeunesse formée à l'école des Grecs et des Romains où elle s'est repue de fables, de mensonges, de peintures lascives et de principes échevelés, conserve un goût très-prononcé pour les lectures frivoles et mauvaises ; lorsqu'elle est sortie du collége, elle complète donc généralement son éducation en s'abattant sur une masse de romans immondes qu'elle dévore avec avidité. Après avoir beaucoup absorbé de cette nourriture malsaine, elle sent le besoin de digérer et se met à écrire. Elle s'instale donc dans la presse, et tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, elle nous débite tout son rouleau de fadaises, d'anecdotes putrides, d'idées creuses et impossibles. Parmi tant d'écrits qui naissent chaque jour dans les bureaux de rédaction et qu'on expédie partout, après les avoir soigneusement enveloppés dans les langes d'un journal, combien y en a-t-il qui révèlent un être raisonnable et qui portent le signe du baptême ? Hélas ! il y en a très peu : la plupart sont marqués à l'effigie de la bête païenne.

Dans ces écrits, la puérilité le dispute ordinairement à la sottise, le ridicule à l'affreux, la bêtise à la brutalité, le stupide à l'ignoble. Du jugement, du vrai savoir, de la religion, peu ou point de nouvelles, comme dit Montaigne. Si les études littéraires étaient autres qu'elles ne sont ; si elles meublaient avant tout la tête d'idées saines et solides ; si enfin elles ouvraient à l'esprit un vaste horizon en lui découvrant l'immensité, la beauté et la ri-

chesse du champ chrétien, qui demeure inexploité, croit-on de bonne foi que nous aurions à gémir sur l'indécente pauvreté littéraire qni nous déshonore ? Assurément non.

Et l'on semble s'étonner que les hommes nous manquent ! Le miracle serait que nous en eussions, lorsque nous nous y prenons comme nous faisons, pour les former. Les belles et riches natures ne manquent pourtant point au Canada, non plus que les esprits d'élite, même les génies ; ce qui fait défaut, c'est une culture qui leur soit appropriée.

Qu'arrive-t-il d'ordinaire aux esprits vigoureusement constitués ? Les études classiques terminées, ils commencent à comprendre que leur éducation a été fausse et qu'elle ne sert de rien pour la vie réelle. Ainsi, au lieu de n'avoir à cette époque si précieuse de la vie, qu'à développer les germes déposés en eux par un enseignement utile et fécond, qu'à compléter par des études spéciales toutes les connaissances déjà acquises, ils sont forcés de se condamner à oublier à peu près tout ce qu'ils ont appris jusque-là, et de refaire à neuf leur éducation, tout comme s'ils n'avaient jamais rien su. En vérité, les voilà bien avancés ! Il y a pis encore. Avec la meilleure bonne volonté du monde, ils ont une peine infinie à se débarrasser de toutes les idées fausses qu'ils ont sucées avec le lait de leur éducation première, et parfois ils n'en viennent jamais à bout. Qu'il arrive souvent d'entendre des hommes s'écrier avec indignation : « Quand j'y pense ! jusqu'à quarante, jusqu'à cinquante ans, jusqu'à ces derniers temps même, j'ai eu telles et telles idées, j'ai gardé telles et telles manières de voir ! J'avais emporté ce bagage du collége comme une sainte et précieuse relique, et voilà que je viens de constater que tout cela ne vaut rien, que c'est même mauvais ! »

Qu'on ne s'étonne donc point de rencontrer des hommes instruits professant les idées les plus singulières, les plus funestes même sur la politique, la législation, les droits de l'Eglise ; ils ont puisé ces idées au collége. La plupart de nos maisons d'éducation nous préparent encore aujourd'hui des hommes qui auront

inévitablement les mêmes travers d'esprit, d'abord parcequ'elles mettent toujours aux mains de leurs jeunes élèves les classiques païens très-insuffisamment expurgés, ensuite parcequ'elles les obligent à consacrer trop de temps à l'étude de ces auteurs, et ne les prémunissent pas assez, par un solide enseignement doctrinal, qui devrait être la partie fondamentale et dominante des études, contre cette multitude épouvantable d'erreurs qui forment l'atmosphère dans laquelle vit la société de nos jours.

## VI

### SI L'ON A FORMÉ DES HOMMES EMINENTS AVEC LE SYSTÈME ACTUEL D'ENSEIGNEMENT

On me fait une concession : il y a du vrai dans ce que je dis et même beaucoup; mais on ajoute que cela n'empêche pas que je sois terriblement exagéré. L'on me reproche de ne voir que le mauvais côté des choses. Pour être juste, je devrais, tout en faisant la part du mal, faire aussi celle du bien. Voilà ce qu'on m'objecte, et pour me démontrer que j'ai évidemment tort, on me dit que notre système actuel d'enseignement n'est pas après tout si défectueux, puisque de nos maisons d'éducation sont sortis une foule d'hommes éminents qui ont été et qui sont l'honneur et la gloire du clergé, du barreau, de la tribune et de la magistrature.

Pour moi, je ne crains pas de dire que je ne vois d'exagération que dans les assertions de mes adversaires. On prétend d'abord que nos hommes éminents sont assez nombreux pour constituer ce qu'on appelle *une foule*. Or, cela n'est pas vrai, bien sûr. On ne peut pas même compter par *centaines* les hommes que l'on qualifie d'éminents et qui ont étudié dans les différentes maisons d'éducation du pays ; par conséquent il est faux d'affirmer qu'il y en a *une foule*.

Ensuite, il faut bien s'entendre sur la signification des mots et sur leur véritable portée. Il y a *hommes éminents* et *hommes éminents*. Que nous ayons eu beaucoup d'hommes très-bien

doués sous tous les rapports, je l'ai admis et je l'admets de nouveau sans difficulté aucune. Que nous ayons eu beaucoup d'hommes qui, par leur capacité et leur savoir, aient dépassé d'une grande hauteur la masse des gens réputés instruits, je l'admets encore très-volontiers ; mais que nous ayons eu en assez grand nombre des hommes *véritablement éminents* qui aient illustré notre race, je le nie et le nierai toujours.

L'homme vraiment éminent est celui qui a, non-seulement du talent, du génie, une science profane peu ordinaire, de très-grandes aptitudes pour toute espèce d'affaires, mais en outre des connaissances religieuses, solides et approfondies ; qui sait parfaitement ce qu'est l'Eglise et qui agit en conséquence. Qu'on le compare à d'autres ou qu'on l'apprécie en lui-même, d'une manière absolue, il est et reste toujours véritablement éminent. Je le demande maintenant : Comptons-nous beaucoup de Canadiens en qui se soit réalisé ce beau type ? La réponse assurément ne saurait être affirmative.

Pour mieux faire comprendre l'erreur de ceux qui trouvent admirable notre système actuel d'enseignement, parce que ce système, disent-ils, a formé de grands hommes ; je citerai un exemple. On ne niera certainement pas que Sir Georges Cartier ait été l'un de nos hommes d'Etat les plus marquants, et qu'il sera, quoique disent ses détracteurs, l'une des grandes figures de notre histoire. Il avait de l'esprit, des talents, des connaissances, de l'habileté, une volonté de fer et une indomptable énergie. Une chose lui a manqué, une seule, l'instruction religieuse, et cette chose manquant, Sir Georges s'est trouvé fort inférieur à lui-même. Sa riche et vigoureuse nature ne s'est que très incomplètement développée. Son vaste esprit demandait à voir plus et à mieux voir ; son noble cœur demandait à aimer davantage : rien, malheureusement, n'a répondu à ces généreuses aspirations. Il n'a vu que dans un demi-jour les vérités religieuses qui se trouvaient intimement liées aux questions politiques à résoudre ; il les a peu estimées par suite de cette connaissance insuffisante et conséquemment ne leur a pas

prêté toute l'attention qu'elles méritaient. De là, les fautes qu'il a commises. Sir Georges a été rapetissé, amoindri, dévoyé par l'éducation classique qu'il a reçue ; il a connu la religion juste assez pour se sauver tout seul, mais pas assez pour sauver les autres, pour comprendre que le mouvement qu'il fallait imprimer à notre jeune société était un mouvement d'ascension. Sir Pascal Etienne Taché, qu'on semble avoir oublié, a vu les choses de bien plus haut que Sir Georges et les a bien mieux comprises ; mais aussi la science qui dominait chez lui était la science religieuse ; il avait eu le bonheur d'échapper aux études classiques. En somme donc, Cartier a été relativement un homme éminent ; mais, d'une manière absolue, selon la plénitude de l'idée que renferme cette expression, il ne l'a pas été. *Ab uno disce omnes ;* la plupart des hommes, que nous qualifions d'éminents, sont dans le cas de Sir Georges et même en de moins bonnes conditions.

Nous avons cependant eu des hommes vraiment éminents et nous en avons encore que je pourrais nommer, mais le nombre en est extrêmement restreint. Ces hommes-là, ce ne sont pas les études classiques qui les ont faits ce qu'ils sont. Loin de là, pour se former à la vie religieuse et sociale, ils ont dû oublier, au sortir du collége, les dix-neuf vingtièmes et plus de ce qu'ils avaient appris, sous peine d'être toute leur vie de très-sots personnages, de tristes citoyens et de fort mauvais chrétiens. Or, un enseignement est bon lorsqu'on en sort bon *parce que* et mauvais *quoique ;* il ne vaut rien, si l'on en sort bon *quoique* et mauvais *parce que.*

Si maintenant l'on jette les yeux sur le revers de la médaille et que l'on compte les nullités et les mauvais sujets, fruits de l'éducation classique païenne, on trouvera qu'ils forment *un peuple immense* devant lequel se réduit à bien peu de chose la prétendue *foule* de nos hommes éminents. La conclusion à tirer de là, c'est que ce n'est pas par les exceptions, mais par les résultats généraux qu'il faut juger un système.

Il en est d'autres qui formulent ainsi la même objection :

« Mais notre clergé, notre savant clergé ! qui l'a fait ce que nous voyons, sinon le système d'enseignement que vous combattez à outrance ? »

On a grand tort, je pense, de présenter nos dignes et savants prêtres comme une apologie vivante des études classiques. Pour raisonner juste, il est plusieurs choses essentielles dont il faudrait tenir compte et qu'on oublie malheureusement.

On oublie d'abord que le clergé reçoit deux éducations : celle du petit séminaire ou du collége et celle du grand séminaire, et que la seconde modifie nécessairement la première. On oublie ensuite que par état le clergé est tenu de se livrer habituellement à des études religieuses qui comblent jusqu'à un certain point le vide des études classiques.

Avouons ici néanmoins que c'est un grand malheur, pour les prêtres comme pour les laïques, d'avoir, quand ils commencent leurs études spéciales, à rompre entièrement avec le passé et à refaire tout à neuf. Ne serait-il pas infiniment plus logique et plus sage, et partant plus profitable, de coordonner les premières études de telle sorte qu'elles eussent pour complément naturel et même nécessaire les études spéciales à faire par la suite ? Ces études spéciales, lorsque viendrait le temps de s'y livrer, seraient incomparablement mieux faites qu'elles ne le sont aujourd'hui, car alors, loin de s'empêtrer, comme il arrive, dans les simples éléments qui deviennent des difficultés réelles et sérieuses, à cause de la nouveauté des matières, on les posséderait déjà parfaitement et l'on n'aurait plus qu'à approfondir. Si au moyen-âge des jeunes gens de dix-neuf, dix-huit et même de dix-sept ans obtenaient le grade de docteur en théologie et en droit soit civil, soit canonique, cela vient de ce que leurs premières études, les études classiques, ne se faisaient pas, comme aujourd'hui, en sens directement opposé au but à atteindre, mais conformément à ce but. Ainsi donc, les prêtres, eux aussi, grâce au système païen de nos études, ont perdu en grande partie les plus belles et les plus précieuses années de leur vie.

On oublie enfin, dans l'objection présentée, que le clergé vit

séparé du monde et au milieu des choses saintes, obligé de combattre chaque jour le paganisme intellectuel et moral, public et privé ; conditions salutaires qui entretiennent en lui, qui fortifient presque à son insu, le sens chrétien et catholique et paralysent la funeste influence de l'esprit contraire.

Je conclurai donc en disant, sans crainte d'être démenti, que si l'Eglise et l'État comptent des hommes éminents dans leur sein, ce n'est pas du tout la faute de notre système païen d'enseignement qui brise et gaspille les hommes bien plutôt qu'il ne les forme. « Je ne comprends pas. » disait un jour à Rome un excellent religieux, membre d'une congrégation enseignante, « je ne comprends pas comment il se fait que la plupart de nos écoliers, vrais petits anges lorsque leurs parents viennent les déposer dans nos mains, lorsque nous les leur rendons, se trouvent changés en vrais et grands diables. »—*Vraiment ?* lui répondit-on, *vous ne comprenez pas comment cela se fait ?* Puisque cette métamorphose s'opère chez vous, à l'aide de l'instruction que vous donnez, peut-il être douteux que c'est là votre œuvre ?

## VII

### LES SAINTS PÈRES NE SE SONT-ILS PAS FORMÉS A L'AIDE DE LA MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT QU'ON QUALIFIE DE PAIENNE AUJOURD'HUI ?

Vous nous faites une espèce de mérite, me dit-on, de décrier la méthode païenne d'enseignement, et, en conséquence, vous mettez à sa charge les plus vilaines choses du monde. Mais, quelque plausibles que paraissent les raisons qui étayent votre manière de voir, il y a un fait qu'il vous faut admettre et qui réduit à néant vos belles et ingénieuses tirades. Les saints Pères n'ont-ils pas beaucoup étudié les auteurs païens, selon que le témoignent leurs nombreux écrits, et se seraient-ils adonnés à cette étude si elle était inutile, et même préjudiciable et mauvaise, comme vous ne cessez de le répéter ? Non-seulement vous êtes exagéré, mais vous êtes de plus téméraire, car vous n'ignorez pas qu'il est strictement défendu de contredire le sentiment unanime des saints Pères.

Ce reproche, qui paraît excessivement grave au premier coup d'œil, n'a de sérieux que de grands mots débités avec emphase et employés à contre-temps. Il ne porte sur rien de réel ; c'est le produit de pures imaginations.

Que les saints Pères,—il s'agit de ceux qui, ont vécu dans les premiers siècles de l'ère chrétienne,—aient beaucoup étudié les auteurs païens, tout le monde le sait. Mais, que faut-il inférer de là ? Que les saints Pères ont cru devoir se livrer à ce genre

d'études pour se former à l'art de bien dire ou se perfectionner dans le vrai savoir ? Pas le moins du monde. Le prétendre et le soutenir, comme le font ceux que je combats, c'est afficher une ignorance peu commune. L'histoire est le témoin qu'il faut entendre ici, et, consciencieusement interrrogée, voici ce qu'elle répond :

Les Pères des premiers siècles sont nés, les uns dans le paganisme, les autres dans le sein de l'Eglise catholique. Les premiers, qui ne se sont convertis que dans la maturité de l'âge, avaient fait leurs études lorsqu'ils ont embrassé le christianisme, et naturellement c'étaient les auteurs païens qu'ils avaient étudiés. La seule conclusion légitime à tirer de ce fait, c'est que les païens avaient le bon esprit de se former avec leurs livres, et n'allaient point, comme nous en avons la manie de nos jours, emprunter des livres à l'étranger.

Les seconds ont étudié les livres païens pour combattre le paganisme sur son propre terrain et avec ses propres armes, car de leur temps le paganisme était l'erreur dominante. Tel était si bien le sens dans lequel se faisaient alors les études païennes que Julien l'Apostat, qui brûlait de rétablir le règne du paganisme sur les ruines de la religion chrétienne, porta un édit par lequel il était sévèrement défendu aux maîtres chrétiens de se servir des livres païens dans les écoles, à moins donc qu'ils ne consentissent à les expliquer conformément à l'esprit qui les avait dictés. Si l'Apostat revenait aujourd'hui sur la terre, il verrait avec bonheur que la Renaissance a remis en pleine activité l'odieux système que sa haine contre le Nazaréen avait voulu imposer au monde régénéré par la Croix.

De cet autre fait, il n'y a aussi qu'une seule conclusion à tirer : ces Pères ont agi comme font tous les hommes sensés ; ils ont travaillé à bien connaître l'ennemi avant de l'attaquer, afin de ne point guerroyer au hasard et de ne point frapper dans le vide.

Donc, s'autoriser de l'exemple des saints Pères, qui ont étudié les classiques païens, pour prétendre et soutenir qu'il faut au-

jourd'hui que ces livres deviennent matière presque exclusive d'enseignement dans les colléges, c'est absolument comme si l'on disait que les jeunes gens doivent lire toutes les abominations qu'ont vomies Luther et Calvin, de même que les saletés de Voltaire, parce que des laïques instruits, des prêtres éminents, des évêques illustres ont lu ces choses pour en faire bonne justice et par suite prévenir le mal qu'elles étaient de nature à produire. C'est à ce point que le parti-pris et les préjugés aveuglent leurs victimes ; ils les conduisent jusqu'aux antipodes du bon sens.

Si l'on ne peut pas s'autoriser de la conduite des saints Pères pour justifier l'existence de notre méthode actuelle d'enseignement, on peut encore moins s'autoriser du jugement qu'ils ont porté sur les classiques qu'elle emploie.

En effet, toutes les fois qu'il s'est agi de l'étude des auteurs païens comme moyen d'acquérir des connaissances littéraires et philosophiques, les saints Pères l'ont généralement blâmée.

Saint Augustin a versé des larmes très-amères sur le malheur qu'il avait eu de se complaire dans les études païennes, et il a protesté avec une énergie sans égale contre le funeste torrent de la coutume où l'on était de son temps d'expliquer les fables des poëtes dans les écoles chrétiennes.

« On me répétait, dit-il : C'est dans ces livres qu'il faut chercher la connaissance des mots latins et la grande éloquence, pour bien expliquer et persuader aux autres les choses les plus importantes..... Ah ! ce ne sont pas des mots qu'on apprend plus commodément au moyen de pareils livres, mais ce sont des turpitudes qu'on apprend à commettre avec plus de hardiesse en lisant ces mots.

« Malheur à toi, torrent de la coutume humaine ! qui arrêtera tes ravages ? Jusques à quand entraîneras-tu les fils d'Eve dans cette mer immense et formidable, que traversent à grand'peine même ceux qui se trouvent dans un navire ? N'est-ce pas dans l'étude de ces livres que j'ai appris à connaître Jupiter en même temps tonnant et commettant l'adultère ! ..... C'est une fiction

d'Homère, nous dit-on ! Oui, c'est une fiction, mais d'une horrible portée ! car par cette fiction, qui accorde aux hommes les plus scélérats les attributs de la divinité, les crimes ne sont plus des crimes ; et, en commettant leurs infamies, on peut se flatter d'imiter, non les monstres de la terre, mais les dieux du ciel....

« J'ai appris dans Virgile bien des mots tout-à-fait inutiles, ou que j'aurais pu apprendre avec plus de facilité dans des livres plus sérieux. On m'obligeait à suivre les erreurs d'un certain personnage appelé Enée, tandis que j'oubliais mes propres erreurs ; j'ai appris à pleurer Didon qui s'était donné la mort pour avoir trop aimé ; tandis que je ne répandais pas une larme *sur ces fables, qui m'avaient éloigné de vous*, mon Dieu, ma vie !..... Ce sont ces folies qu'on appelle les belles-lettres et auxquelles on attache la plus grande importance. Je n'en veux pas aux mots, mais à la liqueur empoisonnée que des maîtres ivres administrent aux jeunes gens par ces mots..... Est-il donc étonnant qu'ainsi enseigné j'aie poursuivi toutes les vanités du monde, que je vous aie entièrement abandonné, ô mon Dieu ? Que sont toutes ces choses, sinon du vent et de la fumée ? Malheureuse jeunesse ! n'y a-t-il donc d'autre moyen de cultiver ton esprit et de te former à l'éloquence ? Vos louanges, ô Seigneur, renfermées dans vos Ecritures, auraient bien autrement fixé le sarment pliant de mon cœur ; et ce cœur n'aurait pas été emporté par tout ce qu'il y a de plus vide dans le vide et ne serait pas devenu la proie des vautours de l'enfer. Ah ! c'est encore là une des manières d'immoler les âmes aux anges prévaricateurs. »

Saint Jérôme parle absolument comme saint Augustin ; il ne craint pas de trop dire en qualifiant de nourriture des démons, *cibus dæmoniorum*, l'ensemble de la littérature et de la philosophie païennes. Commentant la parabole de l'enfant prodigue, il dit : « Les pourceaux sont les démons. La nourriture des démons..... ce sont tous les vices..... Nous pouvons donner une autre interprétation à cette nourriture que mangeaient les pourceaux. *La nourriture des démons, ce sont les vers des poëtes, c'est la vaine sagesse du siècle, c'est la pompe de langage des*

*rhéteurs*. Ces frivolités charment les hommes par la douceur et l'harmonie des vers ; l'âme est séduite par ces charmes trompeurs ; elle se laisse entraîner. Mais lorsqu'on les a lues avec beaucoup d'ardeur et de travail, elles ne produisent que de vains sons et un bruit inutile de paroles. L'âme ne s'y rassasie pas de la connaissance de la vérité ; elle ne se rassasie pas de l'amour de la justice. *Ceux qui se livrent à ces études restent privés de la vérité et de la vertu ..... Ne lisez donc ni les philosophes, ni les orateurs, ni les poëtes ; ne vous complaisez pas dans leur lecture .....* Que jamais on n'entende sortir d'une bouche chrétienne, ces mots : *Jupiter tout-puissant, par Hercule, par Castor*, ou autres expressions qui sont plutôt des MONSTRUOSITÉS que des noms »

Il faut avouer que toutes ces recommandations de saint Jérôme, qui assurément ne parlait pas à la légère, sont on ne peut plus mal observées de nos jours ou plutôt ne le sont pas du tout. Dans leurs classes, les jeunes gens ont bien plus souvent les noms des divinités païennes sur les lèvres que les noms de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des Saints.

Il faut croire, ou cesser d'être chrétien et catholique, à cette parole du psalmiste : *omnes dei gentium dæmonia* : tous les dieux qu'adorent les païens sont les esprits infernaux. Eh bien ! que fait-on lorsqu'on oblige les élèves à traduire, à admirer, à apprendre par cœur les stances où les poëtes anciens chantent les louanges de leurs dieux et déesses ? On leur met à la bouche, ô profanation trois fois sacrilége ! les hymnes en l'honneur de Satan. Cette bouche de l'enfant, sanctifiée au baptême par le sel qu'a béni l'Eglise afin qu'elle serve d'organe aux inspirations de l'Esprit-Saint, est contrainte, par des chrétiens mêmes, à célébrer l'Esprit du mal et à se servir pour cela des formules qu'il a lui même données à ses adorateurs ! Il y a là de quoi à faire sérieusement réfléchir.

Les quelques Pères qu'on cite comme favorables à l'étude des classiques païens et même comme la conseillant, ont été faussement interprétés, soit à dessein, soit par ignorance. De ces Pères, saint

Basile est celui dont le nom est le plus fréquemment invoqué par les partisans de la méthode païenne. Et cependant, que dit saint Basile ? Rien que nous ne disions nous-mêmes, c'est-à-dire que tout n'est pas païen dans les livres des païens ; qu'on y trouve du bon, du vrai, du beau naturels ; que ce vrai, ce bon et ce beau naturels, n'appartenant pas au paganisme et ne lui ayant jamais appartenu, sont l'héritage commun de l'humanité et par suite le bien propre de l'Eglise, puisque l'ordre surnaturel, dont elle maintien l'existence ici-bas, repose nécessairement sur l'ordre naturel comme fondement. Voilà pourquoi nous avons toujours demandé et demandons encore, non pas de bannir les classiques anciens des maisons d'éducation, mais d'en faire disparaître *tout ce qui est imprégné de l'esprit païen.* C'est aussi ce que veut Pie IX, puisqu'il ordonne de ne mettre entre les mains des jeunes gens que des classiques anciens *purifiés* DE TOUTE *souillure.*

En définitive, il demeure donc parfaitement établi que combattre la méthode païenne d'enseignement n'est point contredire le sentiment quasi unanime des saints Pères ; c'est, au contraire, y adhérer très-fortement et travailler à le faire partout triompher.

## VIII

### LA MÉTHODE PAÏENNE EST-ELLE APPROUVÉE PAR L'ÉGLISE ?

Un peu décontenancés tout d'abord par la brêche que le témoignage de la véridique histoire vient faire à leur opinion sur le sentiment des saints Pères, relativement à l'étude des classiques païens, les adversaires se remettent bientôt et reviennent à la charge avec une nouvelle assurance. Laissant là les saints Pères qu'ils ne sauraient ranger à leur avis, ils se réfugient sous le couvercle de l'autorité infaillible de l'Eglise qui, disent-ils, approuve la méthode païenne d'enseignement et même l'encourage. Or, que penser, disent-ils encore, d'une Eglise infaillible qui se serait trompée avec persévérance pendant de longs siècles sur une matière qui intéresse autant la religion que l'objet des études ? D'où ils concluent que s'élever contre la méthode actuelle d'enseignement n'est point permis ; quiconque l'ose, outrage l'Eglise et commet une faute qui sent fort l'hérésie.

C'est l'histoire qui doit ici répondre ; mais, avant de l'interroger, je ferai une remarque d'une très-haute importance.

Les livres païens, tels que nous les avons, que sont-ils dans leur ensemble ? Nécessairement et évidemment l'expression fidèle de la société qui les a produits : là se trouvent immobilisées et comme photographiées ses pensées, ses tendances, ses goûts, ses aspirations, ses sentiments, ses maximes, ses principes, toutes ses manières d'être, de voir et d'agir. Tout peuple s'incarne ainsi

dans ses livres historiques, littéraires, philosophiques et religieux, si bien que, quand il cesse d'avoir une existence physique, son esprit continue à vivre dans ces livres et se perpétue par leur moyen.

Or, qu'était le monde païen dont l'esprit nous éclaire aujourd'hui par l'intermédiaire des livres qu'il nous a légués ? C'était la Cité du mal, instruite, inspirée, en tout régie par Satan qui s'y faisait adorer comme Dieu. Impossible de le nier, puisque c'est l'Evangile qui nous l'apprend. « Tous les royaumes de la terre m'appartiennent, » dit Satan à Jésus-Christ, » et Jésus-Christ ne l'a point contredit là-dessus ; au contraire, il a plusieurs fois reconnu la royauté que son ennemi exerçait de fait, en l'appelant « le prince de ce monde, » *princeps hujus mundi.* Et saint Paul l'appelle « le dieu de son siècle, » *Deus hujus sæculi.*

Il est donc certain de la certitude que donne la foi divine, que le Prince de l'abîme a possédé la société ancienne, et qu'il l'a façonnée à sa guise. Esprit d'orgueil, esprit immonde, *spiritus superbiæ, spiritus immundus*, il lui a communiqué ce double virus ; il l'a organisée au double profit de l'orgueil et des sens par l'émancipation de la raison, par l'émancipation de la chair, par le règne absolu de l'homme sur l'ordre religieux et sur l'ordre social. Donc, rationalisme pur ou naturalisme, sensualisme et césarisme, ou, en d'autres termes, haine de Dieu et négation de ses droits dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral et dans l'ordre politique, en un mot *Révolution* complète et parfaite ou *Péché* organisé à l'état social et religieux, tel fut le paganisme ancien, le paganisme gréco-romain.

Je le demande maintenant, est-il possible que des livres, expression d'une société diaboliquement organisée et constituée en haine de Dieu et de ses droits, puissent avoir été approuvés par l'Eglise, épouse immaculée du Christ, comme devant être la matière presque exclusive de l'enseignement à donner à ceux qu'elle engendre spirituellement dans le baptême ? Non, mille fois non ! Cela n'est pas plus possible qu'il n'est possible que

l'Eglise apostasie. Le Christ ne communique point avec Bélial et l'Eglise non plus : le prétendre serait un horrible blasphême.

Je pourrais m'en tenir là, car, ayant montré ce que sont les livres païens, ayant ensuite rappelé ce qu'est l'Eglise, j'ai surabondamment réfuté l'objection des adversaires. J'aborderai cependant la question historique et je démontrerai que les faits sont d'accord avec les conclusions que tire le bons sens catholique.

On prétend que l'Eglise a approuvé le système actuel d'enseignement, puis, partant de là, on s'escrime à n'en plus finir. Le point de départ étant mauvais, on ne peut que très-mal aboutir. Qu'on dise donc où et quand l'Eglise a approuvé ce système ; qu'on produise donc un seul mot authentique d'elle, si jamais elle en a prononcé quelqu'un en sa faveur. Voilà par où il faudrait nécessairement commencer. Cette approbation de l'Eglise, dont on parle tant et avec laquelle ont fait si grand bruit, doit se trouver quelque part, si elle existe. Si elle est renfermée dans un décret du concile, qu'on cite ce décret ; pourquoi le tenir caché ? Si elle repose sur un document, sur un acte émané de l'autorité pontificale, qu'on le dise et qu'on le fasse voir. Mais les adversaires sont ici bien embarrassés et surtout fort empêchés : l'approbation, qu'ils invoquent si souvent, n'a point d'existence réelle ; ce n'est tout au plus qu'un mauvais rêve de leur imagination. Jamais concile, jamais pape n'a dit un seul mot qu'on puisse alléguer en faveur de l'enseignement classique actuel.

Soit, réplique-t-on ; l'Eglise n'a pas *expressément* approuvé la méthode païenne ; mais ne l'a-t-elle pas au moins approuvée et ne l'approuve-t-elle pas encore *par son silence ?* Une méthode, comme la méthode païenne, qui est, on peut dire, en vigueur dans toute l'Eglise, que l'Eglise connaît par conséquent, qu'elle sait être suivie et qu'elle laisse suivre sans réclamations, est non-seulement approuvée, mais elle est même, de plus, voulue et imposée par elle. Si cela n'est pas, aucune coutume ne saurait jamais avoir de loi, ce que vous ne soutiendrez pas, sans doute.

L'objection, ainsi présentée dans toute sa force, se redresse

fièrement et nous défie de pouvoir l'ébranler. Nous sommes cependant sûr d'en faire bonne justice, car il est toujours facile de renverser ce qui s'appuie sur le faux.

Remarquons d'abord qu'il y a dans l'Eglise bien des choses qui ne sont pas l'Eglise, qui ne viennent pas d'elle et qui ne sont pas approuvés par elle. A preuve, le jansénisme, par exemple. Il a été longtemps dans l'Eglise ; mais il n'était pas l'Eglise pour cela, il ne venait pas d'elle et n'était pas non plus approuvé par elle. Pareillement depuis Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro, jusqu'en 1870, au concile du Vatican, le gallicanisme a été, lui aussi, dans l'Eglise ; il s'est dit et s'est même cru l'Eglise ; mais il n'était pas l'Eglise. ne venait pas d'elle et n'était pas approuvé par elle. De même que le jansénisme, il était si loin de jouir de quelqu'une de ces prérogatives, qu'il a été condamné comme hérésie.

Remarquons en second lieu que l'argument : « L'Eglise laisse faire, donc elle approuve, » ne vaut que dans certains cas. Quand l'Eglise laisse faire parce qu'elle n'a point la liberté de réclamer, ou qu'elle juge plus prudent, vu les circonstances, de s'abstenir d'élever la voix, on se tromperait si l'on concluait de son silence à son assentiment.

Remarquons enfin qu'il n'y a pas du tout de *laisser faire* quand l'Eglise réclame et proteste, sans y mettre la sanction des peines ecclésiastiques. La malice des hommes est si grande aujourd'hui, que cette sainte mère ne peut presque plus user de son pouvoir coërcitif ; mais ce qu'elle défend est vraiment défendu tout de même, et quiconque enfreint la défense pèche et souvent avec gravité.

Cela posé, je dirai que la méthode païenne d'enseignement est dans l'Eglise au même titre que l'ont été le jansénisme et le gallicanisme, c'est-à-dire comme chose condamnée, et que, loin de l'approuver, l'Eglise l'a subie, à cause du malheur des temps, mais sans jamais cesser de *protester contre elle*. Voilà qui endommage déjà pas mal son prétendu laisser-faire, et par suite

l'approbation tacite qu'on travaille à en faire sortir. Oui, l'Eglise a constamment protesté, et autant qu'elle a pu, contre la méthode païenne; et, si l'engouement, produit par la Renaissance, n'eut pas été *un véritable enivrement*, comme s'exprime M. Cousin, elle aurait fait entendre des réclamations bien autrement vives, et si les réclamations n'eussent pas suffi, elle aurait fait usage de son pouvoir coërcitif.

Les partisans de la méthode païenne sont véritablement trop osés lorsqu'ils revendiquent pour cette méthode le bénéfice d'une approbation tacite de l'Eglise, tant sont formelles et solennelles, comme on va le voir, les protestations que l'Eglise a fait entendre contre elle. Voici le démenti que leur donne l'histoire :

Dès le treizième siècle, les Papes Honorius III et Innocent IV s'élevèrent hautement, le premier par sa bulle *Specula* adressée spécialement à la France, le second par sa bulle *Dolentes*, adressée aux royaumes de France, d'Angleterre, d'Ecosse, de Galles, d'Espagne et de Hongrie, contre l'invasion du paganisme romain dans l'enseignement du droit.

Plus tard, en 1512, le Pape Léon X, dans sa bulle *Regiminis apostolici*, protesta solennellement, et avec lui les Pères du cinquième concile général de Latran, contre l'étude de la philosophie et de la poésie païenne qu'il flétrit en déclarant qu'elles étaient infectées jusque dans leurs racines : *philosophiæ et poeseos radices esse infectus.*

Un de ses successeurs, Paul II, travailla énergiquement à mettre un frein à l'étude des lettres païennes que le protestant Leibnitz dit de lui : « Il y a eu un Pape assez *entêté* pour former une espèce d'inquisition contre les *poëtes*, dans le temps que *les bonnes lettres commençaient à renaître.* Il croyait *qu'ils voulaient rétablir le Paganisme*, mais on se moqua de lui ! » Se moquer du Pape, qui combat la méthode païenne d'enseignement chez ceux qui l'inaugurent et la propagent ! ce n'est certes pas agir avec son approbation, encore moins se conformer à sa volonté suprême. Qu'en pense-t-on ?

Voulant opposer une digue au mal qui grandissait chaque jour, le Concile de Trente s'occupa fortement de l'éducation de la jeunesse. Dans son programme d'études, il mentionne bien la grammaire, le chant, le comput ecclésiastique et autres bonnes sciences, de même que l'Ecriture sainte, les livres ecclésiastiques et les homélies des saints, mais il ne dit pas un mot des auteurs païens. Que signifie ce silence à une époque où l'étude de ces auteurs était en si grande vogue dans les écoles ? Evidemment que l'auguste assemblée voulait qu'ils disparussent entièrement.

Voilà pourquoi Saint Charles Borromée, qui avait été l'âme du Concile de Trente et qui ne pouvait ignorer par conséquent la portée de ses décrets, se hâta, de retour dans son diocèse, de convoquer un synode qui formula, d'après son ordre, le canon suivant : « Que les livres des païens, ce répertoire de vaines fables et d'histoire touchant les faux dieux, *soient absolument exclus des écoles* et qu'on n'en fasse plus usage dans l'instruction littéraire des enfants. »

L'enthousiasme pour les œuvres littéraires de l'antiquité était alors si grand qu'à la nouvelle de la réforme qui allait s'opérer, la jeunesse milanaise s'émut et menaça de déserter les écoles catholiques pour prendre le chemin des universités et des gymnases protestants où régnaient Homère et Virgile. Saint Charles fut ainsi contraint de revenir de sa décision première.

Par une prudente condescendance, il dut tolérer qu'on continuât à expliquer les auteurs païens.

Le grand Pape Sixte V a aussi protesté contre l'étude de ces auteurs, en confirmant par lettres apostoliques le concile d'Aix, tenu en 1585, qui remettait en vigueur une ancienne loi de l'Eglise par le canon suivant : « Que pour se conformer à la défense portée dans le 16e canon du Concile de Carthage, les ecclésiastiques s'abstiennent d'étudier les livres des gentils. » Si l'étude de ces livres est jugée préjudiciable aux ecclésiastiques mêmes, comment ne le serait-elle pas pour les jeunes enfants ?

Enfin, depuis le Concile de Trente jusqu'à nos jours, l'Eglise

n'a pas cessé un seul instant de prohiber l'étude des auteurs païens, telle qu'elle se pratique depuis la Renaissance. Ne dit-elle pas, en effet, dans la septième des dix règles de l'Index, éditées par son ordre et toujours en pleine vigueur, que « les livres anciens, écrits par les païens, sont permis à raison de l'élégance et de la propriété du langage; mais que *pour aucune raison cependant, on ne pourra les lire aux enfants?* » C'est pour éviter de plus grands malheurs et pour enlever à l'esprit d'erreur tout prétexte de se plaindre que l'Eglise, dans cette septième règle, s'est un peu relâchée de sa sévérité disciplinaire touchant la lecture des livres païens. Elle a ôté pour les hommes faits, en la laissant subsister pour les jeunes élèves, la défense prononcée par le quatrième Concile de Carthage.

Pour concilier la défense du saint Concile de Trente avec l'enseignement de la belle antiquité, on a imaginé d'expurger les écrivains grecs et latins, et d'en mettre des extraits seulement entre les mains des enfants. L'Eglise, par la voix de son Chef infaillible, approuve cette manière d'agir, pourvu que l'expurgation soit parfaite. Une expurgation si désirable est encore à faire, et, tant qu'elle ne le sera pas, on désobéira à l'Eglise en matière grave si l'on met les livres païens aux mains des enfants. Qu'on se le rappelle bien, le danger des livres païens est bien plutôt dans l'esprit anti-chrétien qui y règne que dans certains détails évidemment immoraux.

Quelle conclusion avons-nous maintenant à tirer? Pas d'autre que celle-ci : C'est un fait incontestable que la méthode païenne d'enseignement est dans l'Eglise, sans être de l'Eglise ni approuvée par elle, soit expressément, soit tacitement; que l'Eglise, loin d'approuver cette méthode d'une façon quelconque, a souvent et énergiquement protesté contre elle, et qu'elle la proscrit encore d'une manière absolue par la septième règle de l'Index.

De là il résulte évidemment qu'il n'est pas plus permis d'être en faveur du paganisme dans l'enseignement qu'il ne l'a été

d'être janséniste ou gallican, et que tous les beaux prétextes qu'on allègue pour suivre la méthode païenne ne suffisent point pour mettre la conscience en sûreté. Ceux-là seuls injurient l'Eglise, lui désobéissent et se rendent coupables de faute grave qui préconisent cette méthode et s'acharnent à la mettre en pratique. Telles sont les conséquences qui découlent inévitablement des faits établis.

## IX

### NOS MAISONS D'EDUCATION SUIVENT-ELLES LA MÉTHODE PAÏENNE ?

Rendus où nous sommes, impossible de ne pas voir que la société se sent mortellement atteinte, qu'elle chancelle sur ses bâses, que d'étranges convulsions annoncent sa dissolution prochaine, et que c'est le virus païen qui la tue. Impossible encore de ne pas voir que le mal vient principalement de notre éducation qui ne s'harmonie point avec nos vrais besoins, le réel de la vie, notre état social et notre état religieux. Impossible enfin de ne pas voir que notre système d'enseignement est radicalement vicieux, parce qu'il est païen, et qu'un pareil système a été réprouvé par les saints Pères, proscrit par l'Eglise, condamné par tous les hommes sérieux et instruits qui ont recherché les causes du mal présent. A quel argument auront donc maintenant recours les adversaires pour soutenir que notre système d'enseignement n'a pas besoin de réforme ? A aucun, car ils ont à peu près épuisé tous ceux qu'ils tenaient en réserve. Réduits à cette extrémité, ils refusent néanmoins de se rendre et prennent le parti de nier purement et simplement l'existence d'un fait qui nous crève les yeux : ils nient que la méthode païenne soit suivie au Canada.

Avec un peu de bonne volonte pourtant, ils pourraient reconnaître que si nous recueillons des fruits païens, c'est que nous avons semé du paganisme dans l'éducation ; mais puisqu'ils per-

sistent à nier, mettons-les dans les conditions les plus favorables pour voir. Peut-être que fatigués de la lumière et importunés par elle, ils finiront par avouer qu'ils voient, sinon parfaitement, du moins suffisamment. Il est si difficile de guérir des aveugles volontaires!

Ils disent donc que la méthode païenne n'est pas suivie au Canada. Alors, ce qu'il y a à faire, c'est de déterminer avec précision les caractères essentiels de cette méthode, et, cela fait, il ne restera plus qu'à voir si elle s'identifie ou non avec celle qui est en vigueur ici.

Qu'est-ce donc que la méthode païenne, en quoi consiste-t-elle? Condamner les jeunes gens pendant les trois quarts du temps et plus que durent leurs études littéraires, à travailler sur les auteurs païens non expurgés ou non suffisamment expurgés, afin qu'ils se familiarisent avec ces auteurs, qu'ils s'en pénètrent et qu'ils se les approprient, voilà, de l'aveu de tous, en quoi consiste la méthode païenne. Si, outre cela, les thèmes et les versions roulent sur des sujets païens; si les compositions littéraires, telles que narrations, descriptions, lettres et discours sont, pour la plupart, autant d'excursions dans la belle antiquité; si enfin l'histoire ancienne et l'histoire romaine de Rollin occupent une place d'honneur dans les études, la méthode païenne est aussi parfaite qu'on peut le désirer.

Examinons un peu maintenant, comment sont organisées les études dans la plupart de nos maisons d'éducation. Que constatons-nous, en dépit de toutes les dénégations? Nous constatons, de manière à n'en pouvoir douter, que la méthode païenne, telle qu'elle vient d'être décrite, y est en pleine vigueur. En effet, au sortir de l'*Epitome historiæ sacræ*, le jeune élève forme de suite connaissance avec le *De viris illustribus* qui n'est pas, si l'on veut, un livre païen d'origine, mais qui l'est essentiellement par l'esprit qui y règne. Il manipule et traduit ce livre pendant de longs mois, et apprend à beaucoup plus admirer les *grands hommes* païens que les patriarches et les prophètes.

Après le *De viris* viennent les fables de *Phèdre*, le *Selectæ è*

*profanis*, *Cornélius-Népos*, les églogues de *Virgile*, les commentaires de *César*, les métamorphoses d'*Ovide*, les fables d'*Esope*, les dialogues de *Lucien*, les Géorgiques et l'Eneïde de *Virgile*, la vie d'Alexandre-le-Grand par *Quinte-Curce*, la Cyropédie de *Xénophon*, la vie des hommes illustres par *Plutarque*, les annales de *Tite-Live* et de *Tacite*, les odes, les épodes, les satires et l'art poétique d'*Horace*, la guerre du Péloponèse par *Thucydide*, les lettres et les discours de *Cicéron* avec des extraits de ses œuvres philosophiques, le Catilina et le Jugurtha de *Salluste*, les discours de *Démosthène*, quelques livres de l'Illiade et de l'Odyssée du *divin Homère*, puis des extraits de *Platon*, de *Quintilien*, de *Sénèque* et des deux *Pline*.

Remarquons que pour donner aux jeunes gens la simple intelligence de ces classiques grecs et romains, il est absolument nécessaire de les initier au génie, à la religion, à l'histoire, aux doctrines, aux habitudes et aux mœurs de ces peuples, et par conséquent de les transformer en citoyens artificiels de Rome et d'Athènes : besogne immense qui absorbe tout le temps et toute l'activité des écoliers et ne leur laisse que des moments fugitifs, exceptionnels, pour l'enseignement du christianisme.

Tous ces auteurs forment la matière, l'objet principal des études littéraires. Qu'on ne s'imagine point que les élèves ne les voient qu'à la légère ou comme en passant ; non certes. Ils appuient sur chacun en particulier, et il en est, comme le *chaste* Virgile, le *joyeux* Horace, l'*éloquent* Cicéron, le *divin* Homère, par exemple, avec qui ils entretiennent un commerce assidu pendant deux et même trois ans. Les études littéraires n'étant généralement que de six ans, on voit de suite que les écoliers n'ont que tout juste le temps de faire face à cette légion d'auteurs. Quand ils parviennent à disposer de quelques moments, ils courent incontinent à l'histoire de la littérature ancienne, qui n'est qu'un long dityrambe en l'honneur de tous les païens qui se sont avisés d'écrire, puis après au bon Rollin, qu'on leur vante beaucoup comme historien de la belle antiquité et qui ne leur parle que chapeau bas des hommes et des choses du paganisme ; c'est-

à-dire qu'ils quittent le paganisme, comme d'autres quittent Dieu pour Dieu.

Et voilà ! Si ce n'est pas là la méthode païenne, je demande ce que c'est. Nous ne sommes pas au bout du rouleau pourtant. Afin d'obliger les jeunes gens à se mieux couler dans le moule païen, on leur donne à composer tel discours ou telle harangue qu'Alexandre, Philippe, Brutus, Mucius-Scévola, Coriolan, Camille, Ménénius-Agrippa, Cincinnatus, Annibal, Scipion, Fabius, Marius, Catilina, etc., etc., est supposé avoir prononcé dans telle et telle circonstance. « Il faut, leur dit le professeur, que vous vous transformiez en celui que vous avez à faire parler. Oubliez-vous pour n'être que lui ; placez-vous à son point de vue ; prenez ses idées, ses sentiments, pénétrez-vous-en et puis ça ira ! ! ! Nous allons voir si vous avez profité de l'étude de vos auteurs et si vous possédez bien votre histoire ancienne. A genoux maintenant ! *Veni, Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium*, etc. » Je demande ce que le Saint-Esprit a à voir là-dedans. On l'invoque tout de même, et ces pauvres écoliers se mettent à l'œuvre ! Ils suent sang et eau et se torturent sans merci afin de parvenir à penser, à sentir et à parler comme de véritables païens. A force de répéter cet exercice, ils se faussent le jugement ; et c'est alors qu'on les proclame très-versés dans la connaissance de la belle antiquité. Nous former comme si nous devions un jour émigrer dans la lune ne serait pas plus ridicule.

S'il est indéniable que les auteurs païens font à peu près tous les frais de l'éducation littéraire de la jeunesse studieuse, il l'est pareillement qu'ils ne sont pas expurgés ou qu'ils ne le sont que très-imparfaitement. Or, l'expurgation doit être complète et parfaite, car les ordres de Pie IX sont clairs et formels : *ab omni labe purgati*, dit-il en parlant des livres païens à mettre aux mains des écoliers. Pour être ce que Pie IX la veut, l'expurgation ne doit pas consister dans l'unique suppression de quelques détails trop lascifs et d'une obscénité vraiment révoltante, mais, de plus, dans la suppression de tout ce qui est de nature à blesser

la pudeur, de tout ce qui s'attaque aux autres vertus, de tout ce qui altère ou défigure la vérité en quelqu'ordre que ce soit, car, outre le précepte du Décalogue qui défend les choses impures, il y en a neuf autres qui obligent également.

« Un livre est tout entier dans l'esprit qui le domine, dit le Père Ventura. Comme donc en retranchant quelques pages ou quelques phrases des livres chrétiens on ne parvient pas pour cela à en effacer entièrement l'esprit chrétien, de même en retranchant quelques pages ou quelques phrases des livres païens on ne réussit guère pour cela à en faire disparaître entièrement l'esprit païen ..... Nous ne nous expliquons donc pas l'illusion que se font certains chrétiens et même certains ecclésiastiques, en pensant qu'il suffit d'y faire quelques ratures ou de le faire passer par l'épreuve des ciseaux, pour qu'un livre païen puisse être mis sans danger entre les mains de jeunes gens. Nous ne nous expliquons donc pas que des hommes de sens et d'esprit en soient encore à comprendre que le danger des livres païens pour les jeunes gens n'est point seulement dans certains récits ou dans certains passages trop licencieux et de nature à blesser la candeur de l'âme de l'enfant, mais qu'il est bien davantage dans leur esprit matériel, profane, temporel, animal, satanique, comme dit un apôtre : *Sapientia, terrena, animalis, diabolica* (Jac. C. 13.)

Maintenant, sont-ils purifiés de toute souillure, *ab omni labe purgati*, comme le veut Pie IX, ces livres classiques, de la librairie Hachette, où vous trouvez encore en entier, dans toute leur crudité native, sans suppression d'une seule lettre, ces passages que les païens eux-mêmes regardaient comme fort dangereux pour les mœurs ?—On ne fait pas traduire ces passages aux élèves, réplique-t-on.—Mais qu'importe; les élèves n'ont-ils pas entre les mains les livres qui les renferment, et ne les traduisent-ils pas en secret quand ils ne peuvent s'aider d'un travail tout fait ? D'ailleurs, le Pape veut qu'on ne mette entre les mains des élèves que des livres entièrement expurgés, qu'on les fasse traduire en tout ou en partie; voilà qui est bien clair.

Sont-ils ce qu'on peut appeler *ab omni labe purgati*, ces livres

païens où l'on trouve énoncés, préconisés et longuement commentés ces principes éminemment subversifs qui s'attaquent à la famille et à l'ordre social ?

Sont-ils tels que l'exige Pie IX, *ab omni labe purgati*, ces classiques où les élèves rencontrent fréquemment la glorification du régicide, de la rébellion, du suicide, de la haine et de la vengeance la plus brutale ?

Sont-ils *ab omni labe purgati*, ces auteurs, pleins de paroles de blasphèmes, qui invoquent et célèbrent le démon sous le nom de fausses divinités, qui chantent les orgies des festins, les danses les plus infâmes, qui ridiculisent la vertu et prodiguent l'encens à ous les vices divinisés ?

Evidemment non, ils ne le sont pas ; et, quels que soient les prétextes que l'on mette en avant pour en justifier l'usage, comme ils contiennent toujours de mauvais germes en abondance, ils produiront toujours invariablement de funestes résultats. Ce n'est jamais impunément qu'on néglige ou qu'on méprise les prescriptions de l'autorité pontificale, surtout en matière aussi importante que celle-là.

On me fera peut-être remarquer ici qu'on a prévu le danger des études païennes et qu'on a pris des mesures pour le prévenir. On me dira que, dans nos maisons d'éducation, les élèves font en commun la prière du matin et du soir ; qu'ils récitent le chapelet et assistent à la messe tous les jours ; qu'ils accomplissent encore d'autres exercices de piété ; qu'ils sont obligés de se présenter au tribunal de la pénitence assez souvent et qu'ils assistent à une ou deux leçons de catéchisme par semaine.

Je sais tout cela et je trouve tout cela très-bien ; mais tout cela n'empêche point que la méthode d'enseignement suivie soit la méthode païenne. Or, conserver la méthode païenne, même en faisant marcher de front avec elle quelques pratiques pieuses, c'est conserver son action délétère qu'on ne parviendra jamais à paralyser suffisamment. Deux heures au plus d'exercices de piété par jour, avec une couple d'assez maigres leçons de catéchisme par semaine, font une triste figure à côté de huit à dix heures jour-

nellement consacrées à l'étude du paganisme. D'ailleurs, que signifient des exercices de piété qui n'ont aucune connexion avec l'enseignement principal et dominant du collége ? Ils devraient être le fruit nécessaire, la conclusion pratique, le bouquet spirituel de cet enseignement, en sortir comme le parfum de la fleur, et non pas en jaillir comme des champignons et n'y apparaître que comme des hors-d'œuvre. Aussi, les élèves ne les remplissent-ils généralement que par routine. et il ne peut en être autrement, puisque rien à peu près ne vient fortifier chez eux l'esprit de foi et de piété, empêtrés qu'ils sont perpétuellement dans le grossier matérialisme païen.

On fait encore valoir les quelques leçons de catéchisme que l'on distribue par-ci, par-là. Rien ne prouve mieux combien tout est faux et vide dans l'éducation de la jeunesse. Tout enseignement, pour être dans l'ordre, doit être un rayonnement de la vérité religieuse et par conséquent un perpétuel commentaire du catéchisme. En effet, s'instruire, qu'est-ce autre chose que d'étudier constamment le catéchisme, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre ? Nous sommes si loin de le comprendre, et surtout de le mettre en pratique, que nous avouons avec candeur qu'étudier le catéchisme, c'est rompre avec le cours ordinaire des idées qui nous occupent dans nos études. Si deux heures de catéchisme par semaine font tellement saillie qu'on en parle sans cesse, c'est, hélas ! que l'enseignement du catéchisme contraste singulièrement avec tout le reste.

Il est donc parfaitement avéré que la plupart de nos maisons d'éducation suivent la méthode païenne d'enseignement. Je dis *la plupart*, car il y a d'honorables exceptions. Nous avons des colléges ou séminaires où l'on a presque entièrement rompu, sinon tout-à-fait, avec cette méthode ; nous en avons d'autres qui font chaque année de nobles et généreux efforts pour s'en débarrasser. Ces quelques colléges, loin d'avoir regret d'être entrés dans la voie où ils marchent, s'en félicitent tous les jours et avec eux les vrais amis de notre cher Canada. Espérons que bientôt toutes nos maisons d'éducation auront ce bonheur.

## X

### LE BEAU LATIN ; SAIT-ON CE QUE C'EST ?

Du temps de saint Paul, il y avait à Ephèse un orfèvre, nommé Démétrius, qui fabriquait en argent des petits temples de Diane. Il vivait de cette industrie, ainsi que bon nombre d'ouvriers qu'il employait, car le temple de Diane à Ephèse était en grand renom dans toute l'Asie, et la déesse, en profonde vénération. Or, saint Paul ayant fortement parlé contre le culte des faux dieux, Démétrius convoqua ses ouvriers et leur démontra que les prédications de l'apôtre n'allaient à rien de moins qu'à la ruine de leur métier Après avoir insisté sur ce point, capital à leurs yeux, il eut soin d'ajouter qu'il importait, en outre, de prendre en mains les intérêts de la grande Diane dont la majesté menaçait de s'évanouir.

Au sortir de cette réunion, les ouvriers se répandirent de tous côtés dans la ville en répétant le cri : « *la grande Diane d'Ephèse*, » puis se portèrent vers le théâtre où ils firent irruption, suivis de tout le peuple. Grande fut alors la confusion. Les uns criaient une chose ; les autres une autre, et personne ne savait au juste de quoi il s'agissait. Saint Paul voulut se porter au milieu du peuple pour l'apaiser, mais on l'en dissuada. Un juif, nommé Alexandre, étant parvenu à se dégager de la foule, fit signe de la main et demanda le silence pour rendre raison de ce qui se passait. Mais, comme on reconnut qu'il était juif, on s'imagina qu'il voulait s'attaquer, lui aussi, à la grande Diane,

et, sans vouloir rien entendre, on se mit à crier : « *La grande Diane d'Ephèse ! la grande Diane d'Ephèse !* » Et ce cri se prolongea l'espace d'environ deux heures.

Il y a quelques années, une scène analogue se répétait tant en France qu'au Canada. La demande d'une réforme de l'enseignement a jeté l'inquiétude et le trouble dans l'âme de ceux qui faisaient profession d'enseigner les lettres païennes. Qu'allaient-ils devenir si la réforme s'opérait ? Tous leurs brillants commentaires sur les mille et une beautés que recèle, à leur avis, chaque vers de Virgile ou d'Horace, chaque période de Démosthène ou de Cicéron, n'allaient-ils point cesser d'avoir cours ? Et tous leurs trésors de lieux communs, de remarques, de sentences, d'hyperboles bien nourries sur l'inimitable perfection des anciens ne seraient-ils pas perdus pour toujours ? Qui désormais attacherait quelque prix à ces si jolies fariboles ?

Réformer l'enseignement, c'était donc discréditer leur savoir, les dépouiller de leur prestige, les réduire à n'être plus que de grands enfants, perdant leur temps à babiller avec érudition sur de forts petites choses ; c'était enfin prononcer leur déchéance. En pareille occurence, le moyen de se maintenir sensément en position, c'était de se mettre de suite à l'œuvre et de refondre leurs connaissances. Ils s'y refusèrent, soit par défaut de courage, soit par incapacité ; mais, tout de même, ils se dirent qu'on ne les verrait pas décheoir. Comme il n'était pas décent de réclamer au nom de leur amour-propre, ils imaginèrent de mettre le beau latin en cause. « La réforme, telle que proposée, s'écrièrent-ils tous ensemble, c'est la mort certaine du beau latin, qu'on n'étudiera plus ou qu'on n'étudiera pas assez. Ah ! le beau latin, le beau latin ! sauvons le beau latin ! »

Mais, leur répliqua-t-on, à quoi sert de vous exclamer ainsi ? voyez plutôt : le simple gros bon sens démontre la nécessité d'une réforme de l'enseignement ; il n'y a donc pas à hésiter, il faut marcher. — Ah ! le beau latin ! le beau latin ! continuèrent-ils à crier ; sauvons le beau latin !

Le beau latin tant que vous voudrez ! On ne vous parle pas

de cela, mais de la méthode d'enseignement que l'on suit. Cette méthode est condamnée par les Pères, réprouvée par l'Eglise ; il est mille fois prouvé qu'elle nous conduit à l'abîme ; il faut donc nécessairement la changer.—Ah ! le beau latin ! le beau latin ! crièrent-ils encore ; sauvons le beau latin !

Mais remarquez donc un peu et veuillez comprendre : on ne prétend pas bannir des colléges l'étude du latin, encore moins celle du beau latin. Au contraire, on veut, par une modification du système actuel, faire apprendre et très-bien apprendre ce latin qui vous est si cher et que tous ignorent cependant, quoiqu'ils aient consacré sept à huit ans à l'étudier.—Ah ! le beau latin ! le beau latin ! crièrent-ils toujours ; sauvons le beau latin !

La grande Diane d'Ephèse ! la grande Diane d'Ephèse !

Admettons pour un moment que la réforme du système actuel d'enseignement ait pour conséquence nécessaire de nous faire parler et écrire un latin moins pur, moins châtié, moins élégant que celui du siècle d'Auguste ; quel si grand inconvénient serait-ce en définitive ? Le beau latin, si beau qu'il soit, n'est toujours que du latin après tout, c'est-à-dire une manière comme une autre de traduire extérieurement sa pensée. Les sons harmonieux, les tournures élégantes, les phrases arrondies, les périodes cadencées, le beau style en un mot, ne sont que de jolies futilités. Rien de tout cela n'importe au fond ; ce qui importe, c'est de dire, de quelque façon qu'on s'y prenne, et pourvu qu'on soit compris, des choses sensées, utiles et profitables. Il y a vingt manières de dire : « J'ai faim, donnez-moi à manger ; » la plus élégante ne dit mieux ni plus que la plus simple de toutes.

Les mots ne sont que des mots et sans valeur aucune si on les considère en eux mêmes ; ils n'existent que comme signes pour indiquer la présence des idées qui sont les modifications intime de l'âme. Les idées sont donc absolument tout, et l'on ne parle pas pour autre chose que pour échanger des idées, c'est-à-dire que pour se manifester âme à âme et parvenir à ne faire qu'*un* dans la forme substantielle de la même vérité. Dieu ne nous a pas créés et mis au monde pour que nous soyons de beaux di-

seurs, mais pour que nous connaissions la vérité et que nous la prenions pour règle de conduite. Quoique le beau latin ait été parlé par Virgile, Horace et Cicéron, il n'est pas plus précieux assurément que la langue des anges. Or, qu'on veuille bien prêter l'oreille aux paroles du grand apôtre et apprendre de lui ce que vaut la plus belle de toutes les langues chez celui qui néglige tout le reste pour se rendre maître dans l'art de la bien manier. « Quand même je parlerais la langue des anges, dit saint Paul, si je n'opère pas dans la charité, *je ne suis qu'un airain sonnant et qu'une cymbale retentissante.* »

Donc, quelle déplorable aberration, quelle étrange folie de lancer la jeunesse à la poursuite du beau latin, à travers un déluge de paroles vaines, inutiles, mensongères, scandaleuses et perverses; de vouloir que ce soit là sa principale occupation et de l'exposer ainsi à de grands dangers! Si ce n'est pas l'exposer à des périls sérieux, c'est au moins le condamner à croupir dans l'ignorance d'une foule de choses importantes à savoir, tant dans ses intérêts propres, spirituels et temporels, que dans l'intérêt de la société. N'est-ce pas, dirai-je en empruntant les paroles de l'illustre P. Ventura, n'est-ce pas le comble de la déraison et presque de l'impiété, de ne compter pour rien les grands intérêts de la religion et de la société, et de les immoler à des intérêts éphémères et plus que douteux de grammaire, de rhétorique et de poésie?

On tient au beau latin plus qu'à ses entrailles; on y tient même plus qu'à sa part de paradis, puisqu'on dit : « Périsse la société! périsse le vrai savoir! périssent les vrais principes! périssent les bonnes mœurs, plutôt qu'une virgule du beau latin! Et ce beau latin, sait-on au moins ce que c'est? A la fureur avec laquelle on s'y cramponne, on dirait qu'il est parfaitement connu, goûté et savouré jusque dans ses nuances les plus délicates. Rien de moins vrai cependant : la plupart de ceux qui s'extasient sur le beau latin, qui l'aiment au point d'en rêver lorsqu'ils sommeillent et de commettre des extravagances lorsqu'ils sont éveillés, ne connaissent de beau latin que le nom.

C'est bien le cas de dire que plus les passions sont fortes, plus elles sont aveugles.

Les pères de la Renaissance, dans l'incommensurable folie où les avait tous jetés leur passion pour la belle antiquité, ont trouvé dans la langue de Virgile et de Cicéron, plus de beautés de premier ordre qu'elle ne comprend de mots. Leur admiration ne connaissait d'autres bornes que celle du délire qui faisait dire à l'un : *Virgile est un grand théologien, plein de mystérieux enseignements ;* à un autre : *Il est très-probable que les bienheureux dans le ciel parleront latin ;* à un troisième : *Je donnerais ma part de paradis pour parler comme Cicéron*. Ce sont ces fous, plus fous que nombre de malheureux aujourd'hui détenus dans nos asiles d'aliénés, qui ont composé la litanie d'éloges en l'honneur du latin païen ; on l'a niaisement répétée et on la répète encore de confiance, sans s'inquiéter de savoir si elle repose ou non sur la vérité. Sur leur parole, on s'est rivé dans la tête que le latin païen est l'inimitable perfection. Les professeurs, tant bacheliers que licenciés et docteurs, le répètent à leurs élèves sur la foi de l'enseignement reçu, et les élèves le croient comme parole d'Evangile, sur la foi de leurs professeurs. Ce qui fait la fortune du latin païen, c'est que tout le monde le dit beau, afin de passer pour habile, et que pas un ne voit les beautés qu'il admire. Et en effet, il suffit qu'on s'imagine que telle pièce a été écrite par Virgile, par Horace, par Cicéron ou par quelqu'un des autres pour la trouver divinement belle ; la même pièce serait trouvée détestable, au plus médiocre, si l'on était sous l'impression qu'elle vint d'ailleurs : preuve que le culte du beau latin ne procède ni du goût, ni du jugement, ni de la raison, mais que c'est une pure manie.

Nous savons si peu ce que c'est que le beau latin, que nous en jugeons comme un aveugle-né jugerait des couleurs. S'il était donné aux anciens poëtes et aux anciens prosateurs latins de revenir à la vie et de nous voir commenter leurs œuvres, ils se tordraient de rire en nous entendant exalter jusqu'aux nues les phrases les plus vulgaires et les mots les plus simples tombés de

leur plume. Là où ils n'auraient jamais soupçonné qu'on pût s'arrêter un moment, ils nous verraient sottement ébahis, transformant en sublime ce qui frise le ridicule. En France, dans une maison de haut enseignement, un professeur de renom consacrait *quatorze leçons* à révéler toutes les beautés de ce seul vers d'Horace : *Ibam forte via sacra.*

Imaginez donc ! Dans quelques centaines d'années d'ici, lorsque le français sera devenu langue morte, il se trouvera que, nous aussi, nous aurons dit des choses merveilleuses sans nous en apercevoir. Tous ceux, même les charretiers assez peu cultivés, qui auront eu la bonne fortune de laisser échapper cette phrase : « Je me promenais par hasard dans la rue Ste Catherine, » seront placés à côté de l'immortel Horace, dans le temple de la Gloire.

Le spirituel Saint-Hyacinthe a très-bien fait ressortir, à propos du beau latin, tout ce qu'il y a de ridiculement faux dans les appréciations que donnent à leurs élèves les professeurs de belles-lettres et de rhétorique. Il les peint trait pour trait en parodiant leur enseignement. Pour rendre la critique plus piquante, il prend, en guise d'une ode d'Horace ou d'une pastorale de Virgile, une chanson française, tout ce qu'il y a de plus plat en fait de chanson. Au moyen d'un superbe commentaire, tout farci de notes savantes et d'explications ingénieuses, il transforme cette très-chétive pièce en une œuvre de génie, dont il fait toucher au doigt les innombrables beautés. Il se suppose dans une classe de rhétorique ; son auteur, qu'il appelle Matanasius, pour lui donner une tournure antique, est ouvert sous ses yeux ; il va parler. Silence !

« Messieurs, dit-il, d'un ton solennel, nous allons étudier aujourd'hui une pièce !!! qui rivalise avec ce que les grands siècles d'Auguste et de Périclès ont produit de plus beau !!! Pour être non seulement compris, mais goûté comme il doit l'être, ce chef-d'œuvre demande de nombreuses explications de ma part, et beaucoup d'attention de la vôtre. Le nom de l'auteur suffit pour en faire l'éloge. Cet auteur, messieurs, dont on peut dire

ce qu'on disait de Virgile : *Cœdite Graii nescio quid majus nascitur Iliade*, c'est l'immortel Matanasius. Je lis ; suivez-moi :

POEME.

L'autre jour, Colin,
Malade
Dedans son lit
D'une grosse maladie,
Pensant mourir,
Ne peut dormir.

« Je m'arrête. Messieurs, l'habileté d'un poëte se fait connaître à la manière dont il rend d'abord son lecteur attentif, afin qu'il ne perde rien de ce qu'il va lui chanter. C'est ainsi qu'Horace commence ordinairement ses odes par quelque chose de frappant :

Descende cœlo, et dic age tibia
Regina longum, Callipse, melos.

« Descends du ciel, Callipse, et commande-moi en reine de jouer un grand air sur ma flûte.

Cœlo tonantem credidimus Jovem
Regnare.

« Lorsque Jupiter tonnait, nous avons cru qu'il régnait dans les cieux.

« Voilà une muse qui descend du ciel. Voilà Jupiter qui roule le tonnerre. Quelles idées, messieurs ! quelles images ! Plus habile que le grand lyrique, qui se contente de frapper l'esprit, notre poëte va droit au cœur du lecteur. Du premier mot il excite les sentiments les plus capables d'attacher, je veux dire la compassion et la tendresse : *Colin malade.* Il ne parle pas seulement au cœur, il parle encore aux yeux, à l'imagination. *Colin malade ;* on le voit, on le plaint. Or, si, comme l'enseigne un grand maître, bien penser, bien sentir et bien rendre, est tout l'art de la poésie et de l'éloquence, ce début est évidemment sublime, mais sublime de ce naturel et de cette simplicité dont le secret n'appartient qu'au génie.

« *L'autre jour.* Voyez tout ce qu'il y a d'attachant et de poétique dans ces deux mots. Dans les grandes choses, messieurs, comme les maladies, qui sont aux particuliers ce que les révolutions sont aux royaumes, les moindres circonstances sont inté-

ressantes. Elles ne peuvent manquer de faire un effet puissant et agréable, pourvu, comme le remarque M. de Fontenelle, qu'elles ne soient pas *absolument inutiles ou prises de trop loin.* Or, il est facile de voir que, parmi les circonstances, celle du *temps* n'est pas inutile. Aussi notre poëte l'a-t-il marqué, et cela de la manière la plus convenable. S'il eût mis *il y a quelque* temps, ces expressions eussent été vagues et indéterminées. S'il eût mis le *quantième*, cela aurait senti le gazetier ou le voyageur. *L'autre jour* marque poétiquement un jour fixe que le poëte a en vue.

Dans un lieu solitaire et sombre
Je me promenais *l'autre jour*,

dit M. de la Motte dans une de ses odes anacréontiques.

« M. Boileau ne dit-il pas :

Clio vint *l'autre jour* se plaindre au dieu des vers ?

« L'on voit que *l'autre jour* marque très bien un temps déterminé que le poëte se représente.

« *Colin.* Quel nom, messieurs ! A mesure que nous nous éloignons des beaux siècles de l'antiquité, notre corruption augmente. A la noble simplicité de la nature, nous faisons succéder une fausseté contagieuse qui se répand sur tout. L'homme ne se sentait pas assez honoré d'être homme, quoiqu'il n'y ait rien de si grand dans l'homme, selon la profonde remarque de M. Abbadie. L'homme a voulu être *marquis, comte, duc.* On quitte le nom de ses pères pour se *monseigneuriser ;* on appelle sa femme *madame*, comme s'il y avait quelque chose de plus respectable que le nom d'*épouse.* *O tempora ! o mores !*

« Que nous sommes loin de ces grands Romains qui appelaient leur femme *Caia ;* qui ne connurent jamais le marquis Caton, le comte Scipion, le duc Brutus, ni monseigneur Micénas ! Enfin nous avons porté jusques dans nos poésies pastorales, où l'innocence et la simplicité doivent toujours régner, cette marque de notre corruption et de notre orgueil. Nos bergers n'oseraient plus s'appeler *Pierrot, Henriot, Colin.* Il nous faut des *Tircis*, des *Tytires*, des *Lygdamis.*

« Mais pour revenir au nom de Colin, des poëtes fameux, Jehan Molinet, Remy Belleau, Clément Marot, et plusieurs autres, s'en sont servis sans hésiter. « Le petit veau de lait dont *Colin* me fit maître l'autre jour dans ces prés, » dit Belleau.

« Mais, hélas! messieurs, *sophiè tropos pateitai :* le savoir et les bonnes mœurs sont méprisés !

« Quant au nom de Colin, si simple en apparence, il cache une grande illustration. Bien qu'après de longues recherches dans Plutarque, dans Laerce et dans Polybius, je n'aie pu trouver une généalogie suivie de la *gens Colinea*, j'ai cependant découvert que celui dont il s'agit descend de princes souverains. Mieux que cela ; un maître de la Chambre des Comptes, qui veut bien récompenser de son amitié mon modeste savoir, m'a assuré que la maison Colin remonte en ligne droite jusqu'à Adam ; qu'elle s'est divisée en deux illustres branches : la branche de *Colin-Tampon*, et la branche de *Colin-Maillard*, qui jouent encore aujourd'hui un si grand rôle dans toute l'Europe.

« *Malade.* C'est-à-dire qui ne se porte pas bien, ou, comme le marquent MM. de l'Académie française, *qui sent quelque dérèglement, quelque altération dans sa santé.* Ainsi, messieurs, Colin était *malade*, quoi de plus saisissant ! Toutefois le mot *était malade* n'indique pas encore que sa santé fut notablement dérangée et qu'il eut besoin d'un docteur en médecine. Il était, à proprement parler, ce qu'on appelle être *je ne sais comment.* Remarquez l'habile gradation du poëte qui veut ménager l'intérêt, en nous faisant arriver par degrés au sentiment de profonde compassion qu'il prétend exciter dans nos âmes, comme nous le verrons plus tard.

« *Dedans son lit.* Colin n'était pas seulement *dessus*, messieurs, il était *dedans.* Voilà pourquoi le grand poëte s'est servi du composé *dedans* au lieu du simple *dans.* Quoique ce dernier soit d'un plus bel effet que l'autre, il y a pourtant des occasions où *dedans* est plus expressif ; il y en a même où il est de règle de s'en servir, par exemple lorsque le substantif auquel il doit se rapporter, précède, comme dans ces vers de Lafontaine :

Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le lutin, mon lot sera hors terre,
Le tien *dedans.*

« *Son lit !* Quoi de plus vrai ! Le lit est naturellement la place d'un malade. Témoin ces vers fameux :

Iris, ce chef-d'œuvre des cieux,
Est *au lit* toute languissante.

« *Lit.* Ce mot, messieurs, qui ne signifie pas tout-à-fait la même chose que *couchette* ou *grabat*, a lui-même un grand nombre de significations. On dit un *lit de plumes*, un *lit de repos*, un *lit de gazon*, un *lit de fleurs*, et *lit*, dans ce cas, se prend pour la chose sur laquelle on est couché. On dit un *lit de soie*, et *lit* alors se prend pour les rideaux. On dit aussi un *lit à colonnes*, et alors *lit* se prend pour le bois sur lequel on met le lit de plumes, les matelas. Et tout cela, messieurs, se dit ainsi par la figure que la rhétorique appelle *synecdoche*. Il y a synecdoche lorsqu'on prend la partie pour le tout, *quando pars sumitur pro toto*. On peut dire aussi que cela a lieu en vertu de la *métonymie*. La métonymie est une figure qui consiste à prendre le contenant pour le contenu, *continens pro contento*. Ainsi, vous le voyez, quelle étonnante richesse dans ce mot *lit*, et avec quel à propos il est ici employé par notre grand poëte !

« *D'une grosse maladie.* Ici, messieurs, vous apercevrez l'habile gradation que je vous annonçais tout-à-l'heure. *Grosse maladie !* Comme ce *grosse* est bien choisi ! Si cette maladie était petite, on ne s'en embarrasserait pas ; mais ce mot *grosse* intéresse tout-à-fait. *Malade d'une grosse maladie, horresco referens.* Ce pléonasme relevé par le mot *grosse*, émeut la compassion du lecteur, le touche, le saisit. Car, quoique *malade de maladie* soit un pléonasme décidé, pour me servir de l'heureuse expression de M. Houdart de la Motte, cela ne dit pourtant pas tant que *malade d'une grosse maladie.* La sensibilité si adroitement excitée, et, à ce qu'il vous paraît, arrivée maintenant à son plus haut degré, va, grâce à notre grand poëte, atteindre son dernier développement.

« *Pensant mourir.* Ceci vous donne la mesure de la maladie, indique son caractère inquiétant, et vous associe à toutes les angoisses du malade. Et c'est là le chef-d'œuvre de l'art : *Si vis me flere, dolendum est primum ipsitibi. Pensant mourir !* Notre poëte aurait bien pu mettre *croyant* mourir ; mais *croyant* n'aurait signifié que la simple croyance, et l'on sait que cette croyance est si peu de chose, qu'elle ressemble tout-à-fait à une opinion légère qui n'a nul fondement ; au lieu que *pensant* marque une croyance fondée sur la réflexion, une croyance réfléchie. Etre *dedans son lit, malade d'une grosse maladie, penser mourir !* Vous figurez-vous quelque chose de plus pittoresque, de plus saisissant, et par conséquent, messieurs, de plus poétique et de plus beau ?

« *Ne peut dormir.* Ne peut, c'est-à-dire il n'est pas en son pouvoir de dormir. Personne d'entre vous, messieurs, qui ne sente que *peut* dans cet endroit vaut infiniment mieux que *saurait.* Car, soit que ce dernier vienne de *sapere, sapio*, ou *scire, scio*, il n'a point la force de *pouvoir. Je puis, il peut*, qui vient de *posse, possum, avoir la puissance, la faculté. Peut*, d'ailleurs, est fort usité ; nos meilleurs auteurs s'en sont servis. « Il est vrai qu'elle a été écrite avec quelque sorte de gaîté, dit M. de Balzac, mais elle *peut* être lue par les tristes mêmes. »

« Il est évident qu'après *ne peut*, il fallait mettre *dormir*, et non pas *sommeiller.* Il aurait pu sommeiller sans pouvoir dormir. S'il avait sommeillé, il aurait pu rêver, et ce lui eût été peut-être un adoucissement. Mais lorsqu'on dort, c'est-à-dire qu'on est profondément assoupi, car c'est ce que comporte avec soi le verbe neutre *dormir*, on ne rêve point. Ceux qui se connaissent à la force des expressions sentiront bien la justesse de cette remarque, fondée tout à la fois sur la philologie et sur la médecine.

« Aujourd'hui, messieurs, je n'en dirai pas davantage sur cette pièce. Il faudrait un volume entier pour examiner tout l'art qui règne dans cette pièce. A vous, messieurs, aidés de mes explications, à le méditer et à vous en nourrir : *nocturna*

*versata manu, versate diurna.* Quel excellent génie que l'auteur qui l'a composé ! Quelle rare, pour ne pas dire quelle fatale modestie, que celle du grand homme, qui, en cachant son nom, a voulu se dérober aux hommages de la postérité ! Que ne doit-on pas dire d'un poëme où il n'y a pas un seul mot qui ne mérite les plus grands éloges ? Tout homme de goût préfèrera ou du moins égalera toujours au chantre de Tibur l'auteur de ces vers immortels :

L'autre jour, Colin,
Malade
Dedans son lit
D'une grosse maladie,
Pensant mourir,
Ne peut dormir.

« Messieurs, j'ai dit : *Dixi.* »

Cette spirituelle et irréprochable critique du pédantisme classique fit rire aux éclats le dix-huitième siècle, mais ne corrigea pas les pédants, dit Mgr Gaume. Hélas ! la Révolution elle-même ne les a pas corrigés !

## XI

### ON NE SAIT PAS LE BEAU LATIN, PRINCIPAL OBJET DES ETUDES.

On n'étudiera plus, on ne saura plus le beau latin ! telle est l'éternelle fin de non-recevoir qu'on oppose à la réforme de l'enseignement.

Quand même la méthode païenne serait un moyen sûr et infaillible d'apprendre parfaitement le latin, on ne peut continuer à la suivre sans être criminel, car, de l'aveu de tous, le beau latin n'est en fin de compte qu'un accessoire, qu'une affaire de pur agrément dont on peut très-bien se passer, tandis que les intérêts, que l'on compromet gravement et que même l'on sacrifie en suivant cette méthode, sont de la plus haute importance et requièrent des soins assidus.

Mais, il y a plus : la faute que l'on commet est doublée de sottise. Ce beau latin, qu'on s'obstine à chercher dans les seuls livres païens et auquel on sacrifie tout, on n'en sait absolument rien, à vrai dire. Il ne peut guère en être autrement, puisqu'on ne sait pas même ce que c'est. Après l'avoir remué en tout sens pendant de longues années, on le laisse tout entier là où il était, c'est-à-dire dans les livres qui lui servent de sanctuaire ; on ne parvient pas à en détacher la plus petite parcelle.

Je le demande à tous ceux qui ont fait des études classiques, que savaient-ils du beau latin de Virgile et de Cicéron au sortir du collége et qu'en savent-ils encore aujourd'hui ? La réponse à cette question démontre péremptoirement l'absurdité de la méthode en vigueur depuis la Renaissance : ils n'en savent rien ou

à peu près rien. Après avoir péniblement labouré à travers tant d'auteurs païens, après s'être exercés six ou sept ans sur les thêmes et les versions, sur les versions et les thêmes, ils se sont mis tout juste en état de traduire d'une façon quelconque, toujours en s'aidant du dictionnaire, les passages les plus faciles de ces auteurs. Quant à les interpréter en entier et à première vue, ils en sont tout-à-fait incapables.

Mais supposons que l'on sache bien interpréter les classiques ; est-ce à dire pour cela qu'on saura le latin ? Pas le moins du monde. Savoir une langue, c'est pouvoir, non-seulement comprendre ceux qui là parlent et l'écrivent, mais c'est surtout pouvoir la parler soi-même et l'écrire correctement. Or, où sont-ils parmi nous les heureux mortels à qui les études classiques ont donné la faculté de parler et d'écrire correctement la langue de Virgile et de Cicéron ? *Rari nantes in gurgite vasto* ; on ne les compte pas par dizaines, tant s'en faut. De tous ceux qui n'ont appris le latin que dans les classiques, qui le possède assez pour improviser de suite deux phrases vraiment latines, de dix mots chacune ? Si l'on donne le loisir de les écrire, mais sans permettre l'usage de la grammaire et du dictionnaire, qui pourra les formuler correctement ? L'épreuve n'est pas terrible, et cependant, pour tous à peu près, il est impossible d'atteindre là. On peut même permettre l'usage de la grammaire et du dictionnaire ; il n'empêchera pas ces phrases d'être fort mal bâties.

Voilà donc, tout compte bien tiré, où nous en sommes aujourd'hui en fait de connaissance du prétendu beau latin. Nous ne le comprenons que d'une manière imparfaite, les plus habiles comme les autres, puisqu'ils s'accusent réciproquement, dans les préfaces de leurs traductions d'auteurs latins, de n'avoir pas saisi le sens de tel et tel mot, de tel et tel passage ; nous ne savons pas l'écrire et nous savons encore moins le parler. En deux mots, nous ne le savons pas du tout. Et c'est pour arriver à ne pas savoir le latin du tout qu'on l'étudie pendant six ou sept ans ! En vérité, c'est un tour de force à rebours qui jettera les siècles

futurs dans l'étonnement. Pour en arriver là, il est bien plus simple de ne pas faire les frais de l'étudier.

A ceux qui seraient tentés de croire que j'exagère ici, je donnerai nos examens de baccalauréat pour preuve de ce que j'affirme. A ces examens, on exige que les élèves, qui finissent leur cours littéraire, fassent un thême de vingt-cinq à trente lignes au plus. Ce thême doit donner la mesure de ce qu'ils savent de latin, après n'avoir guère fait autre chose que l'étudier pendant leurs classes. Il leur est alloué trois heures pour ce travail et ils ont la faculté de se servir du dictionnaire. Ils ont si grand besoin de cet auxiliaire, que, sans lui, ils ne compléteraient pas une phrase. Avec cela, nul ne parvient à faire un thême sans fautes, et que de vraies fautes cependant ne sont pas comptées ! puisqu'on ne note généralement que ce qui pèche contre les règles de la grammaire et de la syntaxe. Des meilleures phrases qu'il a construites, on peut dire à chaque élève : tous les mots que vous avez employés sont latins ; mais l'usage que vous en faites ne l'est pas : le sens particulier que vous leur donnez ne l'est pas davantage et l'agencement de vos phrases l'est encore moins.

En vérité, c'est un mystère pour moi de voir qu'on ferme les yeux sur un pareil résultat ou plutôt qu'on ne les ouvre point pour reconnaître combien est absurde le système que l'on suit. Comment ! trente lignes au plus de français à traduire en latin ! trois longues heures pour si peu ! Un dictionnaire par-dessus le marché ! et avec tout cela on fait du latin qui ressemble au vrai latin, comme un fond de tinette ressemble à la lune ! Mais toutes les folies rassemblées des peuples enfants n'approchent point de la nôtre.

Cette ignorance du latin ne nous est point particulière. Conséquence nécessaire de la méthode païenne, que nous a léguée la Renaissance, elle règne partout où domine cette méthode, si bien qu'elle est presque générale aujourd'hui. Je n'appuierai que sur la France, car s'il est un pays où l'on a voué un culte au beau latin, au latin tel que l'ont parlé les anciens Romains, c'est

bien lui. Or, voyons donc, d'après des témoignages irrécusables, comment on sait aujourd'hui le latin en France.

Dès 1782, Mercier écrivait : « Il y a dix colléges de plein exercice à Paris ; on y emploie sept ou huit ans pour apprendre la langue latine, *et sur cent écoliers*, QUATRE-VINGT-DIX-NEUF *en sortent sans le savoir.* »

Plus tard, M. Lenormant, qu'on ne peut pas soupçonner de donner dans l'exagération, puisqu'il a chaudement combattu les idées de Mgr Gaume sur l'enseignement, a publié ce qui suit : « Le dicton des écoles du moyen-âge, trouve à s'appliquer sans restriction chez nous : « *Græcum est, non legitur*, c'est du grec, cela ne s'explique pas. Quant au latin, s'il y a *deux cents* personnes à Paris et *cinq cents* dans la France qui en lisent pour leur plaisir, c'est beaucoup dire. » Ailleurs il dit : « J'avais fait comme les autres, et généralement sous de *bons professeurs*, le cours d'études de cette fameuse Université. On trouvera mon nom parmi les lauréats de l'époque ; et pourtant, lorsque je voulus remonter sérieusement à la source des études classiques, dès la première épreuve, JE ME SENTIS D'UNE IGNORANCE FABULEUSE. »

M. Gatien Arnoult, professeur et examinateur de l'Université, ajoute : « Le grec et le latin, ces objets apparents des études collégiales, sont mal enseignés : la preuve en est que TOUS les élèves ignorent le grec et qu'AUCUN ne sait bien le latin. Au reste, pour la valeur scientifique de l'enseignement en France, il existe une infaillible pierre de touche : ce sont les examens dits du baccalauréat. Eh bien ! je le déclare franchement : il y a sept ans que j'ai fait pour la première fois ces examens, et depuis sept ans, *je n'ai pas trouvé* UN SEUL *candidat sur dix qui répondit même passablement.* »

Un autre membre de l'Université, professeur de philosophie dans un des lycées les plus importants, et dont Mgr Dupanloup a lui-même cité les paroles pour démontrer qu'il fallait relever le niveau des études, écrivait à son tour : « Le niveau des études est présentement si bas, que c'est une question de savoir s'il

peut baisser encore. Partout, même à Paris, où nos habitudes de centralisation expédient chaque année les plus brillants sujets de la province, la moyenne des classes est *déplorablement faible.* A Paris, entre les cinq ou six premiers et le reste de la classe, *il y a un abîme;* il y en a *un autre* entre les dix suivants et ce qu'on appelle la queue de la classe. Or, cette queue est *interminable.* Si bien qu'entre le vingtième et le soixantième, il n'y a pas de différence sérieuse. Le soixantième est un *zéro*, le vingtième un *infiniment petit.* Dans les départements, c'est la même chose.

« Ces appréciations se vérifient de la manière la plus irréfragable et la plus triste aux épreuves du baccalauréat. Les Facultés ne sont pas bien méchantes; et cependant la proportion des candidats refusés pour n'avoir pas su faire passablement une version, est vraiment formidable. Quant aux épreuves orales, je prie Dieu de toute mon âme qu'il n'y amène jamais un spectateur Allemand ou Anglais, ou du moins qu'il épargne à mon amour-propre la douleur et l'humiliation de m'y trouver à côté de lui. Je n'ai pas le courage d'en dire davantage : on peut aller voir. »

Dans son livre de l'*Education*, publié en 1850, époque antérieure à la publication du *Ver rongeur*, Mgr. Dupanloup, qui a bien changé depuis lors, écrivait ce qui suit : « Combien sortent de rhétorique *sans avoir même appris les éléments les plus vulgaires de ce triste latin, de ce triste grec*, sur lequel on les a condamnés à pâlir les dix plus belles années de leur vie! A Paris, *on le sait*, ce n'est *guère moins de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix sur cent* .... Pauvres jeunes gens! *instruits dans l'ignorance*, comme le disait un grand poëte, condamnés *par une éducation barbare*, à demeurer des êtres plus ou moins médiocres, plus ou moins misérables..... »

Cette ignorance du latin n'est pas seulement le fait des élèves, elle atteint aussi les professeurs. Il y a cent ans, le P. Judde, jésuite, disait aux régents de sa compagnie : « Vous ne pouvez, sans y mettre beaucoup de temps, faire un thème qui vaille quelque chose. »

Pour se moquer des discours latins qui se faisaient au grand concours et qui n'avaient de latin que l'apparence ; pour montrer en même temps combien il est ridicule de vouloir apprendre la langue de Cicéron, qui n'est plus une langue parlée, un lauréat de l'Université, Alphonse Karr, écrivait : « Omnium facile *savantorum* consensu, illud unice utile est assequi hominibus ut, omnis juventutis ardore et assiduo labore, illas tantummodo linguas *parlent* quæ nusquam *parlentur* et nullius *usagi* possunt fieri. Sunt quidam nebulones et *mechantes* qui prætendunt hanc instructionem esse omnino inutilem et *creusam*. His nebulonibus et *mechantis* inter quos numerandus est quidam Alphonsus Karrus, respondere victoriose hæc oratio habet pro *buto*.....etc. »

Le latin n'est donc pas su aujourd'hui, quoi qu'il soit l'objet principal des études classiques : voilà un fait aussi éclatant que le soleil qui brille en plein midi. Que déduire de là ? Que ceux qui l'enseignent et ceux qui l'étudient sont tous de parfaits imbéciles, ou que le mode d'enseignement que l'on suit est radicalement vicieux ; il n'y a pas à sortir de ce dilemme. Comme la première hypothèse est tout-à-fait insoutenable, il faut de toute nécessité admettre que la seconde conclusion est rigoureusement vraie.

Qu'on veuille donc le comprendre une bonne fois : le père du mensonge retire seul tous les profits de la méthode actuelle d'enseignement. C'est en faisant miroiter le beau latin aux yeux du monde lettré qu'il distille, sous le charme de l'illusion, le virus païen ou satanique dans les veines du corps social. Le beau latin n'est qu'un fantôme séduisant qui sert de voile au piége de l'ennemi. Plus on cherche à le saisir, plus il fuit ; en courant après lui, on traverse nécessairement des pays empestés, et l'on prend la maladie. Nous sommes ainsi cruellement joués depuis plus de trois siècles ; allons-nous consentir à l'être plus longtemps ? Quoique Moloch demande toujours des victimes, cessons de lui immoler chaque nouvelle génération.

## XII

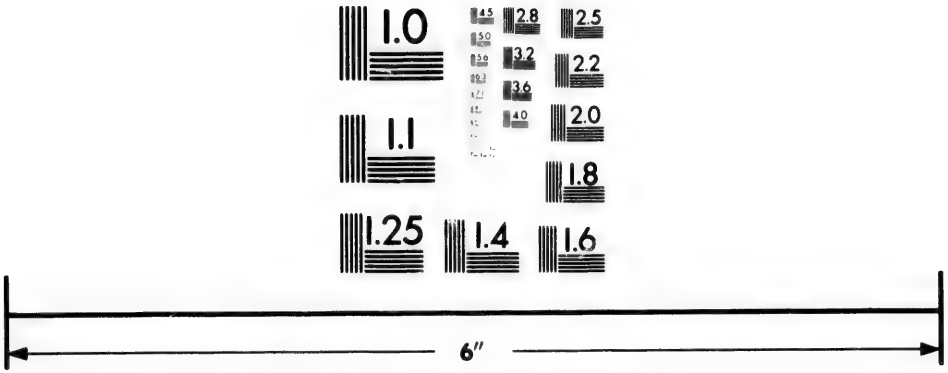
### POUVONS-NOUS SAVOIR LE LATIN PAIEN ?

C'est un fait incontestable, évident : la langue cicéronienne, quelque large place qu'elle occupe dans les études classiques, quelques sacrifices que l'on ait fait en sa faveur, sacrifices de temps et sacrifices d'argent, n'est plus guère aujourd'hui qu'une lettre morte. Nous l'ignorons si bien que nous ne pouvons ni l'écrire ni la parler correctement, que souvent même nous sommes incapables de trouver le vrai sens des mots qu'elle renferme. C'est à tel point qu'un homme de génie a pu dire : *Dans quelques années, il n'y aura pas en France un homme capable de faire en latin l'épitaphe de la langue latine.* Ce qui est vrai de la France, est vrai du Canada, est vrai de l'Europe entière.

Qu'on ne sache point le latin dans notre siècle de lumières et de progrès, il n'y a pas lieu de s'en étonner beaucoup, puisqu'on ne l'a jamais su depuis la Renaissance. En effet, si l'on en croit les humanistes les plus en renom, ceux qui ont consacré leur vie à l'étude du latin antique, qui l'ont constamment écrit et parlé, les uns pendant vingt ans, les autres pendant quarante ans, eux-mêmes pouvaient à peine en balbutier quelques mots.

« Tous ces grands latinistes, dit un savant auteur, ont écrit les uns contre les autres de gros volumes pour se prouver mutuellement qu'ils ne connaissaient pas un mot de latin ; qu'ils ne comprenaient pas le latin ; qu'ils ne savaient pas le traduire ; qu'ils ne savaient pas distinguer à quel langage, sérieux ou vulgaire,

**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

appartenaient tels ou tels mots ; qu'ils se rendaient coupables de barbarismes et de solécismes, et qu'ils étaient parfaitement incapables de juger du mérite relatif et même de la latinité plus ou moins pure des anciens auteurs. Rien n'est plus curieux et en même temps plus instructif que cette longue querelle, qui a duré près de deux cents ans, sans qu'on ait pu et sans qu'on puisse jamais savoir qui avait tort ou raison.

« Bembo se flatte de parler latin avec tant de pureté, qu'il n'emploie aucun mot qui ne soit tiré de Cicéron, et Juste Lipse lui prouve longuement qu'au lieu d'être cicéronien, souvent il n'est pas même latin. Erasme croit avoir le monopole de la belle latinité ; beaucoup le croient comme lui. Scaliger le renvoie cavalièrement à l'école pour apprendre la grammaire et éviter les innombrables fautes de latin dont fourmillent ses ouvrages..... Scaliger, qui se croit si fort en latin, est lui-même remis à sa place par Scioppius ..... Le P. jésuite Strada publie son histoire *De bello Belgico*, qui passe pour être écrite dans le latin le plus pur. Scioppius signale plus de mille expressions impropres ou barbares dans la première décade seulement.

« Arrive Lambecius, qui prouve doctement à Scioppius qu'il n'est qu'un ignorant, un jaloux, et l'appelle poliment le *chien de la grammaire : canis grammaticus*. Santeuil paraît ; ses Hymnes excitent l'admiration des plus fins latinistes : Ménage, la Monnoye et d'autres encore démontrent qu'elles fourmillent de fautes de latin.

« Dès l'aurore de la Renaissance, Laurent Valla se donne pour le restaurateur du beau latin du siècle d'or. Il publie, en latin prétendu cicéronien, un gros volume in-quarto sur cette langue antique. Pogge lui répond par un autre gros volume in-quarto, dans lequel il lui prouve, par les meilleurs auteurs du siècle d'or, qu'il ne sait pas faire une phrase latine ; puis il termine en le faisant conduire en triomphe par un âne couronné de fumier. Valla riposte par un énorme volume, dans lequel il établit, sur une foule de textes des meilleurs auteurs, qu'en fait de latin Pogge est un barbare.

« Non-seulement ils ne savent, de leur propre aveu, ni parler ni écrire correctement le latin antique, souvent même ils se montrent incapables de le distinguer du latin moderne. Cent fois on s'est amusé à les mettre en défaut, en leur donnant comme modernes certaines pages inédites des auteurs anciens, qu'ils critiquaient avec autant de confiance que d'amertume, et comme anciennes des narrations ou des fables composées de la veille, et dans lesquelles ils trouvaient le parfum de la plus pure antiquité. Leur ignorance va jusqu'à se tromper sur la légitimité des termes et des expressions, rejetant comme barbare ce qui est latin et admettant comme latin ce qui est barbare ..... Plus encore que la légitimité des termes et des phrases, les nuances des mots leur échappent. »

Si les maîtres, ceux qui ont toujours passé pour avoir excellé dans la connaissance de la langue latine païenne, l'ont eux-mêmes ignorée; si nous la savons encore infiniment moins qu'eux, comment pouvons-nous prétendre qu'il est possible de parvenir à la posséder, et pourquoi agissons-nous comme si c'était le cas? Non; nous ne pouvons pas savoir le latin païen, l'étudierions-nous toute notre vie. On aura beau crier et contredire, rien ne détruira ce fait qui parle plus haut que toutes les démonstrations et que tous les arguments : le monde lettré étudie la langue de Cicéron depuis la Renaissance, c'est-à-dire depuis quatre cents ans, *et il n'a jamais pu l'apprendre.* L'expérience est donc plus que suffisamment faite. Si le latin antique pouvait s'apprendre, à l'ardeur avec laquelle il a été étudié, nos devanciers l'auraient su et nous le saurions nous-mêmes. C'est clair comme deux et deux font quatre.

L'impossibilité où nous sommes de savoir le latin païen ne doit pas nous surprendre : le bon sens veut qu'il en soit ainsi. Si les Renaissants avaient eu le bon esprit de réfléchir avant de s'abandonner à leur fol enthousiasme pour le paganisme littéraire; si nous eussions voulu réfléchir nous-mêmes au lieu de nous jeter tête baissée sur leurs traces, ils auraient compris et nous aurions compris comme eux que vouloir apprendre la langue de Virgile

et de Cicéron, c'est se livrer à un travail d'autant plus ingrat qu'il est contre nature. Comment cela ? Le voici.

La langue du siècle d'Auguste, comme la langue d'Homère et de Périclès, est une langue morte, c'est à dire une langue qui n'est plus parlée. Or, il n'est pas plus possible de ressusciter une langue morte et de lui donner de nouveau cours dans le monde qu'il n'est possible de faire revivre le peuple à qui elle servait de truchement. Le fait qu'une langue tombe en désuétude et meurt, surtout lorsque, considérée en elle-même, elle possède de précieuses qualités, est un fait trop grave pour qu'il ne soit pas voulu et amené par la force des choses, et contre cette force il n'y a pas de résistance qui tienne. Pourquoi donc la langue de Cicéron est-elle tombée en désuétude et n'est-elle plus qu'une langue morte depuis près de dix-neuf siècles ? Parce qu'elle est devenue d'un usage impossible, étant tout-à-fait impropre à servir d'interprète à la société régénérée par la Croix On l'a laissée là, si belle qu'elle soit en elle-même, parce que les mots ou les signes, dont elle se compose, ne répondent pour la plupart, à rien de ce que la société chrétienne a besoin d'exprimer, de la même manière qu'on met de côté les vêtements de l'enfance pour prendre ceux de la virilité lorsqu'on est parvenu à l'âge mûr. L'homme de quarante ans, qui voudrait revêtir le même gracieux petit costume qu'il portait à dix ans, n'y parviendrait pas, quelque effort qu'il fit, et, de plus, il passerait avec raison pour fou. Plus insensés sommes-nous lorsque nous négligeons l'étude des langues vivantes pour nous adonner à celle des langues mortes.

La langue latine païenne était celle qu'il fallait au peuple qui l'a parlée. Elle est en harmonie parfaite avec les idées, les sentiments, les opinions, les usages, les lois, les institutions, la vie publique et privée, la religion des anciens Romains ; mais justement parce qu'elle est l'expression adiquate de tout cela, il est de la dernière impossibilité qu'elle puisse revivre aujourd'hui et que nous puissions l'apprendre. Par la prédication de l'Evangile, les vieilles erreurs, que la langue païenne traduisait fort bien, ont été dissipées, et tout un monde d'idées nouvelles les a rem-

placées. La société s'est assise et reconstituée sur des bâses entièrement différentes : usages, institutions, vie publique et privée, idées politiques, philosophiques ou religieuses, tout a été complétement changé ; rien n'est resté debout de l'ancien ordre païen. Or, à une société essentiellement différente de la vieille société romaine, la langue de Cicéron ne pouvait plus convenir et devenait inintelligible ; il lui en fallait nécessairement une autre, car une langue n'est et ne peut être que l'expression de la société qui la parle. Voilà pourquoi la langue de Cicéron a cessé d'avoir cours, et voilà pourquoi aussi une autre langue latine s'est formée, non moins belle que l'ancienne, puisqu'elle est l'écho fidèle de la société dans laquelle elle s'est incarnée. Cette langue est la langue latine chrétienne dont nous aurons à nous occuper dans les chapitres suivants.

Pour entendre parfaitement le latin païen, mais surtout pour l'écrire et le parler avec correction et avec élégance, il faudrait, tout en demeurant dans le milieu où nous sommes, nous dépouiller de nous-mêmes pour devenir de vrais citoyens de l'ancienne Rome, ce qui est vraiment impossible. Nous connaissons assez l'antiquité pour être mal influencés par elle, mais pas assez pour pénétrer dans le sanctuaire intime de son Verbe. Etant toujours forcément étrangers aux croyances, aux mœurs, aux usages, aux habitudes particulières du peuple qui a parlé l'antique latin, le génie de cette langue nous manquera toujours. Jamais nous ne pourrons donner aux phrases ce cachet, aux mots cette signification et ces nuances qu'ils ont dans les auteurs anciens ; tout cela nous échappe.

« Combien de transpositions, de placements de prépositions, d'adjectifs ou d'adverbes, que nous regardons comme des élégances ! dit l'auteur que je citais tout à l'heure. Combien de tournures que nous croyons employer à coup sûr dans un cas donné et qui feraient éclater de rire les Grecs et les Romains, comme nous faisons nous-mêmes quand nous entendons les étrangers parler notre langue. Ajoutez que nous n'avons pas d'autorité infaillible qui puisse redresser nos erreurs. De là, ce mot

d'un fameux latiniste parlant de l'ardeur avec laquelle les peuples modernes s'appliquent, depuis la Renaissance, à l'étude de la langue cicéronienne : *C'est semer de la farine et moissonner de la cendre.....* Si les étrangers n'entendent et ne parlent jamais notre langue dans la dernière perfection, malgré l'avantage qu'ils ont de l'apprendre des naturels français, nous sommes de bien pire condition à l'égard de la langue latine et de la langue grecque. »

Encore une fois, la langue latine païenne est tombée en désuétude et elle est morte, non pas, comme disent les niais traités de littérature qu'on étudie au collége, parce qu'il ne s'est plus rencontré après le siècle d'Auguste des hommes de génie, de talent et de goût capables de la manier convenablement, mais parce qu'elle n'était plus le signe extérieur en rapport exact avec les idées à échanger. C'est donc une vieille défroque, qu'on a rejetée par la raison qu'elle n'allait pas à la taille de la société chrétienne; c'est un cadavre qui restera toujours cadavre, quelques efforts que l'on fasse pour le ranimer.

Que répondrait-on à celui qui, pris d'un beau zèle pour les choses antiques, nous proposerait de réorganiser la marine, les armées, le système postal, le commerce, comme ils l'étaient du temps des Grecs et des Romains ?—Mais, lui dirait-on, trêve d'excentricités et de folies, s'il vous plaît. Les progrès de l'ordre matériel sont tels aujourd'hui que l'organisation de ses divers rouages doit être essentiellement différente de celle qui était en vigueur chez les Anciens. Ce qui leur suffisait ne nous suffit plus.—Or, si nous raisonnons de la sorte en ce qui concerne les progrès de l'ordre matériel, à combien plus forte raison devons-nous raisonner de la même manière par rapport aux changements survenus, depuis l'avènement du Christ, dans l'ordre social et dans l'ordre religieux. La langue, qui fut l'expression parfaite de l'ancien ordre de choses, ne peut servir d'expression à l'ordre nouveau, essentiellement différent de l'ancien.

C'est donc un sot travail, un travail à rebours et contre nature que d'user toutes nos forces, comme nous faisons, à l'étude de la

langue latine païenne, que nous ne parviendrons jamais à apprendre, et qui ne nous serait d'aucune utilité quand même nous réussirions à la bien comprendre et à la bien parler.

Quelle est la conséquence de ce travail à rebours? « Les jeunes gens, dit le P. Ventura, que l'on cloue à l'étude des auteurs classiques, malgré tout l'empressement qu'ils y portent et tous les efforts qu'ils font, sentent que, loin de parvenir à s'en approprier le style et le langage, ils n'arrivent pas même à les comprendre. Ils se découragent donc, ils prennent leur parti, ils renoncent à un but qui leur paraît impossible à atteindre : soins, industrie et travaux des maîtres, promesses et menaces de la part des parents pour relever et soutenir leur courage, rien n'y fait. Cela nous explique ce fait lamentable, que, sur une classe de cinquante élèves d'humanités, le professeur est bien heureux s'il en trouve dix qui y fassent quelques progrès, tandis que tous les autres y perdent leurs meilleures années, croupissent dans la paresse et dans les désordres qui en sont les conséquences. Or, une méthode qui, au moyen des plus grands sacrifices de toute espèce, n'obtient que d'aussi pauvres résultats n'a pas besoin qu'on la réfute : elle est jugée et condamnée par elle-même.

« Donc, s'obstiner à ce que le latin ne soit appris que dans les classiques païens, c'est mettre un tel apprentissage à des conditions dures, injustes et même impossibles à remplir;..... c'est faire de cet apprentissage un long martyre pour les jeunes gens; c'est leur inspirer le dégoût, la haine et la terreur de cette même latinité qu'on veut leur faire apprendre.

## XIII

### OU FAUT-IL ÉTUDIER LE LATIN POUR LE SAVOIR? LANGUE LATINE CHRÉTIENNE.

Vous voulez donc qu'on n'étudie plus le latin, m'objecte-t-on ? C'est ce qui résulte évidemment de tout ce que vous avez prétendu démontrer. Mais une telle prétention est exorbitante ; elle fait injure à la science ; elle outrage même l'Eglise, qui s'est approprié la langue des anciens maîtres du monde et qui veut qu'on l'étudie.

Il me plaît de voir les adversaires de la réforme de l'enseignement se mettre sous le couvercle de cette objection, lorsqu'ils se sentent malmenés sur la question du latin. Ils ne manquent jamais de s'y accrocher, car c'est leur dernière planche de salut.

Puisqu'en désespoir de cause, ils en appellent au latin que parle l'Eglise, je leur avouerai que c'est justement là où j'avais désir de les amener. Le latin de l'Eglise, le latin des Pères, le latin des écrivains catholiques, tant ecclésiastiques que laïques, voilà le vrai latin que nous devons étudier et apprendre. Tous ceux qui, comme moi, ont combattu et combattent encore la méthode païenne, n'ont jamais parlé contre ce latin-là ; bien au contraire ; ce qu'ils sollicitent avec toute l'ardeur dont ils sont capables, c'est qu'on le remette en honneur et qu'on ne cesse de s'en nourrir. Le latin qu'ils rejettent et dont ils regardent avec raison l'étude exclusive comme une absurdité, c'est le latin païen.

Ah ! bien, par exemple, répliquent les adversaires, voilà qui

est pour le moins original ! Vous êtes donc d'avis qu'il y à deux langues latines différentes : une langue latine chrétienne et une langue latine païenne ? Mais le latin n'est toujours que du latin ; il n'est pas susceptible de prendre un caractère religieux ; il n'a pas changé de nature pour avoir été parlé par des hommes de croyances différentes. Voudriez-vous vous donner le ridicule de soutenir qu'il y a deux langues anglaises et deux langues françaises, parce que des hommes, qui ne professent pas la même religion, parlent chacune de ces langues ? Sachez que vous ne prêtez pas moins à rire avec vos deux langues latines. Par un zèle mal éclairé, vous vous jetez dans de singulières extravagances.

Tout cela est bientôt dit, mais n'est pas sitôt prouvé. La remarque, que l'on fait par rapport aux langues française et anglaise, porte totalement à faux, car, d'abord, ces langues, comme toutes les langues modernes, sont essentiellement chrétiennes, étant toutes nées du christianisme ; ensuite, elles n'ont été parlées que par des chrétiens chez qui toutes les mêmes idées avaient cours, même chez ceux qui ont eu le malheur de tomber dans l'hérésie, le schisme ou l'impiété, puisque l'erreur s'est toujours trouvée en face de la vérité qui l'a combattue en s'affirmant. Par cela même, elle a donc toujours été obligée de connaître toutes les formules de la vérité chrétienne. Donc, les langues française et anglaise se sont nécessairement conservées *une*, quoiqu'il faille avouer néanmoins, ce qui est tout à l'avantage de la thèse que je soutiens, que l'erreur, en les prenant pour organes, a constamment tendu à les altérer et à les corrompre. Voilà pourquoi, par exemple, il y a aujourd'hui si peu de Français, à Paris même, qui parlent purement le français : le désordre et le faux de leurs idées déteint sur leur langage. Ils ne prennent plus les termes dans leur acception propre ; ils en dénaturent le sens. Pour le latin, comme il a été, relativement à ceux qui l'ont parlé, dans de tout autres conditions que les langues modernes, on ne peut pas raisonner *a pari*.

On s'étonne que nous soutenions qu'il y a deux langues latines

différentes; on rit de notre manière d'envisager les choses ; on la trouve même dénuée de sens commun.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que des hommes qui reconnaissent l'existence d'une Rome païenne et d'une Rome chrétienne ; d'une société, Cité du Mal, dont Rome païenne fut le château-fort, et d'une autre société, Cité du Bien, dont Rome chrétienne est la forteresse inexpugnable, ne soient pas capables de comprendre que ces deux Romes, avec les sociétés dont elles ont été l'âme, aient parlé deux langues essentiellement différentes, quoique latines toutes les deux.

Rome païenne, comme je l'ai déjà remarqué, a parlé un latin qui exprimait parfaitement tout ce qu'elle avait à exprimer. Mais, lorsque, par l'effusion du Saint-Esprit, le Fils de Dieu, Parole par excellence, eut créé un monde nouveau, l'intelligence de l'homme sortit de la prison des sens, où elle était détenue captive, pour s'élever à la contemplation d'une myriade de vérités qu'elle avait ignorées jusque-là ; et son cœur s'ouvrit à une foule de sentiments qu'il n'avait jamais connus. A ces pensées nouvelles, à ces sentiments nouveaux, il fallait de toute nécessité une expression que ne possédait point la langue cicéronienne, et qu'elle était impuissante à fournir par conséquent. Que faire alors ? Evidemment créer une langue nouvelle qui traduisit exactement les idées dont l'intelligence de l'homme avait été enrichie, et les sentiments dont son cœur avait été doté.

Les Pères de l'Eglise, hommes de bon sens et de génie, se mirent donc à l'œuvre. Ils prirent cette langue cicéronienne, qui n'avait jamais servi d'organe qu'au sensualisme et qu'au naturalisme le plus abject, et lui firent subir une complète métamorphose. C'est par un procédé analogue que plusieurs temples d'idoles furent convertis en sanctuaires vénérables. Cette transformation a consisté à imprimer à un grand nombre de mots de l'idiome païen un cachet et une signification totalement différents de ceux qu'ils avaient eus précédemment ; à les placer dans un autre ordre pour plus de clarté et de précision ; à les marier ensemble d'une autre manière, pour faire envisager les choses sous leur

vrai jour et mettre en relief des idées nouvelles; à donner aux phrases un tour, une contexture plus logique, en les débarrassant de ces inversions forcées et de cette superfétation de formes qui n'avaient d'autre but que de charmer l'oreille par leur sonorité. Ils créèrent, de plus, beaucoup de mots nouveaux qui n'ont pas moins de beauté que les anciens, parce qu'ils expriment très-bien les idées chrétiennes.

Ainsi donc, il y a véritablement une langue latine chrétienne qui diffère autant de la langue latine païenne que le jour diffère de la nuit. La différence entre la langue des saints Pères et de l'Eglise et la langue de Virgile et de Cicéron est si marquée, si sensible et si évidente ; elle est si bien ce que je viens de dire : la différence du jour et de la nuit, que les adversaires le disent comme nous, tout en jurant leurs grands dieux que cela n'est oint. Ils le confessent en des termes qui blessent mortellement la vérité, eu égard au mérite relatif des deux langues. A leurs yeux, qu'est-ce en effet que le latin des Pères et de l'Eglise ? C'est un latin de décadence, un latin barbare, un latin qui a germé dans la nuit de l'ignorance. Quant au latin païen, ils crient à s'égosiller que c'est le beau, le pur latin, le latin de la civilisation.

Pour prouver à quiconque serait tenté de le nier, que c'est bien là ce qu'ils disent, je citerai le chef de leur école, Mgr. Dupanloup. En l'entendant, on les entend tous. Lorsque la thèse de la réforme de l'enseignement, qui veut que l'on donne aux auteurs chrétiens une plus large part dans l'éducation de la jeunesse, eut été soutenue au Canada, le célèbre prélat écrivit, le 18 avril 1867, à l'un de ses amis de Québec : « Il y a vraiment lieu d'être étonné et attristé de voir cette *absurde thèse* passer les mers, et aller agiter l'Amérique après nous avoir troublés et *humiliés* ici. Si de pareilles doctrines, avec lesquelles *on serait bientôt ramené à la* BARBARIE, pouvaient triompher quelque part, ce serait la *honte de l'Eglise*.....» Le prélat eut été dans le vrai, s'il eut lancé cette tirade à l'adresse de son libéralisme catholique et de son gallicanisme que nous charriaient ses diverses brochures.

Les contradictions ne coûtent point à Mgr d'Orléans, car il fut un temps où il admettait une langue latine chrétienne, différente de la langue de Cicéron et d'une beauté supérieure. On vient de voir ce qu'il écrivait en 1867 ; voici maintenant ce qu'il disait en 1852 :

« Dès 1838, nous publiions les éléments et le projet d'une *Rhétorique sacrée* pour les élèves du Petit Séminaire de Paris, et. dès 1840, nous faisions à la Sorbonne, devant de nombreux auditeurs, des leçons *sur la beauté supérieure du latin ecclésiastique*, ET SUR LES SUBLIMES TRANSFORMATIONS DE LA LANGUE ROMAINE. »

On peut très-bien dire, si on l'aime mieux, qu'il n'y a qu'une seule langue latine au fond ; mais alors que l'on n'omette pas d'ajouter, pour être correct, que la langue latine païenne a été *élevée*, perfectionnée, transformée d'une manière sublime, quant au fond et à la forme, pour devenir l'organe de la société chrétienne. C'est ainsi qu'il y a *le vieil homme* et *l'homme nouveau*, au témoignage même de l'Esprit-Saint, bien qu'au fond l'homme nouveau ne soit que le vieil homme qui a cessé d'être tel, après avoir subi une transformation divine : *divinæ consortes naturæ*.

Je trouve tout à fait inexplicable que des hommes instruits ne puissent pas se rendre autrement raison de la différence essentielle qui existe entre le latin parlé par le siècle d'Auguste et celui que parle l'Eglise, qu'en regardant celui-ci comme une corruption de celui-là. Quoi ! les Cyprien, les Jérôme, les Hilaire, les Paulin de Nole, les Augustin, les Ambroise, les Grégoire-le-Grand, les Léon et tant d'autres, n'auraient pas eu assez de génie pour apprendre à parler le beau latin de Cicéron, si ce latin-là avait pu être l'interprète des idées chrétiennes ? Mais, allons donc ! Trêve d'énormités ! Chacun de ces illustres et saints personnages avait plus de génie dans le bout de son petit doigt que Cicéron dans toute sa tête ; et si ce dernier, avec tous les lettrés de son temps, était inspiré par le diable, les Pères étaient illuminés par le Saint-Esprit, ce qui vaut infiniment mieux, j'aime à croire. Les grands

écrivains du siècle d'Auguste ne sont que des néants comparés aux saints Pères, qui auraient parlé comme eux, s'ils l'avaient voulu, mais qui ne l'ont pas voulu. Pour chanter les gloires et la toute puissance du Très-Haut, il leur fallait le majestueux orgue chrétien, et non pas le flageolet de Virgile et des autres.

Non ; ce n'est point par ignorance de la langue latine que les saints Pères ont écrit et parlé le latin qu'on dédaigne, et que l'Eglise continue à l'écrire et à le parler. Les ignorants comptent parmi ceux qui en sont encore à croire que le latin chrétien est le latin païen dégénéré, un latin de décadence et de cuisine, un latin corrompu et barbare.

Le latin des saints Pères et de l'Eglise constitue une langue à part, la langue latine chrétienne, qui est très-belle, infiniment plus belle même que la langue latine païenne. Mais pour en convenir, il faut l'avoir étudiée et la connaître, conditions que ne remplissent point ceux qui la dénigrent. Ils parlent et agissent en aveugles, répétant de confiance ce que leur a mis dans le bec l'éducation mensongère que nous a léguée la trop fameuse Renaissance. Voyant que les termes et les expressions sont communs à l'une et l'autre langue, ils en concluent, sans porter plus loin leurs investigations et sans se donner la peine de réfléchir, qu'il ne peut y avoir qu'une seule langue latine, et que les saints Pères et l'Eglise, qui la parlent tout autrement que Virgile et Cicéron, ne peuvent que la très-mal parler.

Il suffit d'avoir quelque peu fréquenté les saints Pères et les écrivains ecclésiastiques pour demeurer convaincu que leur langage ne répugne point à leurs nobles et sublimes pensées. Ils n'ont négligé ni la propriété, ni le choix des termes, encore moins l'élégance et le nombre. Mais cette propriété et ce choix des termes, cette élégance et ce nombre, qu'ils ont recherchés, étaient appropriés à la langue latine chrétienne, dont le but principal est non de flatter les sens, mais d'exprimer clairement, fortement et noblement la vérité.

Et, sans remonter si haut, est-il possible de trouver un latin

plus pur, plus correct, plus élégant, exprimant mieux ce qu'il doit exprimer, que le latin de l'*Imitation de Jésus-Christ*, le latin des actes pontificaux, constitutions, bulles, encycliques et brefs, le latin des conciles, surtout le latin du concile de Trente? Quelle inimitable précision, quelle suave énergie, quelle ampleur et quelle majesté dans toutes ces admirables pièces! Ah! que tous ceux qui déclament à tort et à travers contre le latin chrétien, et qui n'ont de tendresse que pour la langue de Cicéron, que tous ceux-là auraient à se féliciter s'ils parvenaient à écrire une seule page d'un pareil latin! On a pu juger de leur savoir-faire à tous ces doctes latinisants, qui n'ont pas assez de larmes pour pleurer d'avance le tort que doit faire au beau latin la réforme de l'éducation; on sait ce qu'ils valent et ce qu'ils pèsent!

Aux grandes solennités littéraires, où s'exhibent cent choses fabuleuses qu'on ne voit plus que là, ils réussissent à parler latin à peu près comme le Sganarelle de Molière, quoi qu'ils aient depuis longtemps préparé et fait bouillir leur décoction cicéronienne. Au Concile du Vatican, ils étaient obligés de lire leurs thêmes; le français, quoique laborieusement translaté, y perçait de toutes parts; la couche de latin, dont ils l'avaient saupoudrée, était trop mince pour le déguiser complétement. Et, pour tout dire, les brochures, dont ils ont inondé l'auguste assemblée, n'avaient pas même la décence de se présenter avec un titre ayant une tournure latine!

Il faut donc se hâter de réapprendre le latin que nous ne savons plus; mais, pour cela, il n'y a pas deux ou plusieurs méthodes à suivre, il n'y en a qu'une : c'est de l'étudier dans les livres chrétiens. Là nous trouverons une langue latine en rapport avec nos idées, nos sentiments, nos usages, nos institutions, nos lois et notre croyance. Cette langue n'est pas *morte*, comme celle de Cicéron, mais *vivante* et *parlée*, comme toutes nos langues modernes dont elle est la mère, ce qui constitue un immense avantage en sa faveur. Grâces à lui, nous pourrons l'apprendre avec autant de facilité et de perfection que l'anglais, l'espagnol et l'italien. Lorsque nous la saurons, nous serons forcés de recon-

naître qu'elle est très-belle sous tous les rapports, et, tout ce que nous regretterons, ce sera d'avoir perdu tant de temps à essayer d'apprendre, trompés que nous étions par les apparences, une langue latine qui fut bonne pour les anciens Romains, mais qui ne peut plus être qu'un jargon ponr nous.

## XIV

### ÉRASME CONFIRME CE QUI VIENT D'ÊTRE DIT A PROPOS DU LATIN.

Tout le monde lettré sait qu'Erasme, né en 1467 et mort en 1536, fut l'un des plus grands latinistes qui aient jamais paru, et en même temps l'un des Renaissants les plus enthousiastes : tous nos latinistes actuels, échelonnés les uns sur les autres, ne lui vont pas à la cheville du pied. Il a propagé avec tant de zèle et d'ardeur le paganisme dans l'éducation, qu'il a frayé la route à Luther et que, sans lui, cet hérésiarque aurait complètement échoué. Lui-même ne peut s'empêcher de le reconnaître : « *Ego peperi ovum, Lutherus exclusit* : c'est moi qui ai pondu l'œuf, dit-il, et Luther l'a fait éclore. »

Si donc Erasme, tout grand latiniste, tout zélé Renaissant et tout saturé de paganisme qu'il est, s'élève avec force contre l'étude du latin païen, il faudra bien admettre qu'il rend hommage à la vérité : il ne saurait être suspect. Or, tel est le cas. Il démontre d'abord, et jusqu'à l'évidence, que *c'est un contre sens énorme de prétendre former des Cicérons, en étudiant, comme l'ont fait, Cicéron et les auteurs païens.*

« Vous êtes dans le faux, dit-il, complètement dans le faux. Vouloir faire de vos jeunes gens des Cicérons, c'est-à-dire de grands orateurs et de grands écrivains, en leur faisant étudier, comme vous faites, les auteurs païens, *c'est l'antipode du bon sens.* Avec votre méthode, vous pourrez former des cymbales

retentissantes, des bavards en vers et en prose ; mais de grands orateurs et de grands écrivains, jamais.

« La parole suppose la pensée. Pour former des Cicérons, il faut commencer par faire le travail sérieux que Cicéron lui même a fait, travail que vous ne faites pas, que vous ne pouvez pas faire, car vous faites tout le contraire. Celui-là deviendra un Cicéron qui mettra autant d'ardeur à étudier la religion chrétienne, la société chrétienne, les hommes et les choses de son temps, que Cicéron en mit à tudier la philosophie païenne. Celui qni aura recueilli cette moisson de connaissance pourra, avec quelque droit, prétendre au titre de Cicéronien. En effet, rien n'empêche de le lui donner, si toutefois vous convenez qu'un Cicéron est un homme qui parle avec connaissance de cause, avec lucidité, avec abondance, avec vigueur et convenance, suivant la nature dn sujet, des temps, des lieux et des personnes.

« Horace vous l'a dit et vous l'oubliez : *Scribendi recte sapere est et principium et fons.* Des idées d'abord, les mots viendront ensuite ; agir autrement, c'est folie. Cette folie, l'éducation en est coupable. Grâce à elle, nous touchons à peine du bout du doigt le Christianisme, bâse de notre ordre social. Nos prophètes, nos historiens, nos commentateurs, nous les méprisons, nous les avons même à dégoût. Par quel miracle deviendrons-nous des Cicérons ? »

Après avoir ainsi fait bonne justice de l'absurde méthode qu'il avait tant contribué à mettre en vigueur, et que nous nous obstinons à conserver par amour de la routine, Erasme établit que le latin chrétien est le seul que puissent parler les sociétés modernes.

« Voyez, continue-t-il, quel péché nous commettons contre le sens commun, en imitant les païens dans leurs arts, dans leur langage et dans leur littérature ! Pour être beau, éloquent, irréprochable, le langage doit être en parfaite harmonie avec les choses, les temps, les hommes et les idées. Or, que vous en semble ? l'état actuel du monde ressemble-t il au temps où vécut et parla Cicéron ? Religion, forme sociale, institutions, philoso-

phie, sciences, lois, mœurs, goûts, tout n'a-t-il pas changé ? De quel front vient-on nous dire que la seule langue qui puisse bien exprimer toutes ces choses, c'est la langue de Cicéron ?

« N'est-il pas, au contraire, de la dernière évidence que la scène du monde ayant été bouleversée de fond en comble, *le seul moyen pour nous de parler convenablement, c'est de parler tout autrement que Cicéron ?* Vous avez beau nier qu'on puisse bien parler latin, à moins de parler le latin du siècle d'Auguste ; les choses elles-mêmes vous crient que nul aujourd'hui ne peut bien parler latin, s'il ne s'éloigne beaucoup du latin de Cicéron et du siècle d'Auguste. *Res ipsa clamitat neminem posse bene dicere, nisi prudens recedat ab exemplo Ciceronis ; nisi multum Cicéronis dissimilis.*

« Je vous en fait juges ! si vous ne voulez que des mots et des tournures de la belle antiquité, combien de choses que vous ne pourrez pas dire, que vous ne direz que d'une manière ridicule et fort dangereuse. Ainsi, dans la langue latine païenne, vous ne trouverez nulle part les mots : *Jésus-Christ, Saint-Esprit, Trinité, Evangile, Moïse, prophète, pentateuque, psaume, évêque, archevêque, diacre, église, hérésie, symbole, baptême, eucharistie, absolution, excommunication, messe,* et une foule d'autres qui expriment toute la vie religieuse et sociale des nations modernes.

« Que fera l'admirateur exclusif du bon latin de l'antiquité ? Se taira t-il, ou changera-t-il les mots reçus parmi les chrétiens ? Dans ce dernier cas, ne verrons-nous pas ce que nous voyons déjà, les anciennes hérésies renaître et le monde retourner au paganisme ? Le moins que puisse dire l'homme de bon sens qui nous jugerait avec équité, c'est qu'avec cette imitation servile du latin païen, nous déshonorons la majesté du Christianisme : *Ciceronis verbis, figuris ac numeris, christianæ philosophiæ majestatem fœdari.* »

Enfin, parlant avec toute l'autorité que lui donnent son grand bon sens et sa parfaite connaissance du latin, Erasme n'hésite pas à proclamer que la langue latine chrétienne ne le cède pas

en beauté à la langue latine païenne. Prêtons une oreille attentive à ses paroles et tâchons de les mettre à profit.

« Pourquoi, je vous prie, demande-t-il, pourquoi le latin chrétien ne serait-il pas du bon et du beau latin ?—Parce qu'il emploie des mots nouveaux et des tournures inconnues de Cicéron et des auteurs du siècle d'Auguste ?—Mais s'il faut regarder comme barbare tout ce qui est nouveau dans le langage, il n'y a pas un mot, pas une tournure qui ne fut autrefois barbare. Combien ne trouvez-vous pas de ces nouveautés dans Cicéron lui-même, surtout dans les ouvrages où il traite de l'art oratoire et de la philosophie ! Quelle oreille latine avait entendu avant Cicéron les mots *béatitude*, *vision*, *espèce*, *proposition*, *occupation*, *contention*, *complexion ?* C'est lui qui a osé forger ces mots et leur donner une signification jusqu'alors inconnue des Romains.

« Combien d'autres mots ont été introduits dans la langue latine par Plaute, si fort admiré de Cicéron ; par Ovide, par Catulle, par Sénèque, par Pline, par Tacite et par les meilleurs écrivains ! Horace lui-même justifie ces innovations et en trace les règles. Sur quel titre refuserez-vous aux grands écrivains du christianisme un droit que personne ne conteste à ceux de l'antiquité ? Devaient-ils emprisonner le génie chrétien dans les entraves du génie païen, ou laisser sans expression cette foule d'idées nouvelles dont le christianisme a doté le monde ?

« Et moi je vous dis que le beau latin consiste, chez les Chrétiens, à employer les mots et les tournures convenables pour exprimer les choses chrétiennes ; de même que pour les païens le beau latin était celui dont les mots exprimaient le mieux les choses païennes ; Cicéron lui-même, s'il vivait aujourd'hui, trouverait le nom de Dieu le Père tout aussi élégant que celui de Jupiter très-bon et très-grand. Il croirait que le nom de Jésus-Christ donne pour le moins autant de grâce au discours que celui de Romulus et de Scipion. Ne faussons pas le goût de la jeunesse, et, sous prétexte de la rendre cicéronienne, prenons garde de la rendre païenne : *Ne simplex ac rudis actas ciceroniani nominis præstigio decepta, pro ciceroniana fiat pagana.*

« D'où vient le mépris du latin chrétien ? *De ce que le nouvel enseignement laisse ignorer le Christianisme à la jeunesse.* Qu'elle soit d'abord fortement nourrie d'études chrétiennes, et alors rien ne paraîtra plus magnifique que la religion ; nous ne trouverons rien de plus suave que le nom de Jésus-Christ, rien de plus éloquent et de plus beau que les noms employés par les grands génies chrétiens pour exprimer les choses chrétiennes. Nous sentirons alors que nulle langue n'est belle qu'autant qu'elle est en rapport avec la personne qui parle et avec les choses dont elle parle; nous sentirons même que c'est quelque chose de monstrueux de défigurer le Christianisme avec les colifichets du Paganisme : *Monstruosus est qui materiam ccristianam Paganicis, nugis contaminat.*

« Voilà pour les mots nouveaux. Quant aux tournures, direz-vous maintenant que, pour être latines, elles doivent ressembler à celles de Cicéron ? Dans ce cas, ni César, ni Salluste, ni Tite-Live, ni Quinte-Curce, ni Sénèque, ni Pline, ni Tacite ne savent écrire le latin, puisque leurs tours de phrases ne ressemblent nullement à ceux de Cicéron. Nous voyons également une grande différence entre la forme épistolaire de Cicéron et de Brutus, de Cœlius Plaucus, de Pompée, de Balbus, de Lentulus de Caton, de Crassus, de Dolabella, de Trébonius, de Cécina, de Pollion et de tant d'autres personnages du siècle d'Auguste.

« Les tournures employées par les auteurs chrétiens ne ressemblent pas à certain type que vous vous êtes formé, et pour cette raison vous les traitez de barbares! A vous plutôt revient cette qualification. C'est merveille de vous entendre décrier les Pères de l'Eglise, les grands écrivains du moyen-âge, saint Thomas, Scot, Durand et les autres ; vous n'avez pas assez de voix pour dénoncer leur barbarie. Pourtant, la chose examinée de sang-froid, ces grands hommes, qui ne se vantent ni d'être éloquents, ni d'être cicéroniens, sont plus cicéroniens que vous tous ensemble, qui voulez passer non-seulement pour des cicéroniens, mais pour des Cicérons. N'est-il pas vrai, de votre propre aveu, que celui-là est un Cicéron qui *dit très-bien*, quelque sujet qu'il

traite ? Or, pour bien dire, deux choses sont essentielles : connaître à fond son sujet ; avoir un cœur et une conviction qui fournissent les paroles. Tel est le principe d'Horace lui-même et de Fabius. D'ailleurs, sans l'autorité de personne, la chose est évidente. A vous de prouver que les auteurs chrétiens n'avaient ni la connaissance des choses dont ils parlent, ni le cœur, ni la conviction nécessaire pour les exprimer.

« Qu'on ne dise pas : *Cicéron ne parle pas ainsi.* Cette objection est bonne pour des enfants. Qu'y a-t-il d'étonnant que Cicéron ne parle pas ainsi, puisque l'idée lui manquait ? Quelle multitude de choses nous avons à dire chaque jour, auxquelles Marcus Sullius n'a jamais songé ! Mais s'il vivait, il les dirait tout comme nous : *et si vivent nobiscum eadem loquiatur.* Mots, tournures, convenance, tout est donc aussi irréprochable dans nos grands auteurs chrétiens que dans les auteurs païens : leur latin est donc du très-bon et du très-beau latin, c'est-à-dire, dans son genre, tout aussi cicéronien que celui de Cicéron. »

Après de telles paroles, qui font autorité par elles-mêmes, parce que c'est le bon sens qui les a dictées, il n'y a plus rien à ajouter. La cause est parfaitement éclaircie ; elle est jugée. Nous tenons à la méthode païenne d'enseignement, parce que nous la croyons indispensable pour apprendre le beau latin. Or, il est cent fois prouvé, et par l'expérience et par la raison, que cette méthode, loin de faire arriver à la fin que l'on se propose, nous en éloigne chaque jour davantage. Si nous sommes peu touchés en voyant que par elle périssent le vrai savoir, les mœurs et la religion, songeons que non-seulement elle met le beau latin en danger de périr, mais qu'elle le conduit à une mort certaine. Déjà il agonise ; on n'entend plus que ses pénibles râlements ; hâtons-nous donc de l'arracher des bras de cette marâtre.

## XV

### DERNIÈRE OBJECTION A PROPOS DU LATIN PAIEN.

Votre thèse contre le latin païen, me dit-on, n'est pas facile à renverser ; c'est au moins ce qui semble au premier coup-d'œil. Une chose cependant donne à croire qu'elle n'est pas très-solide, bien que les apparences soient en sa faveur. Il ressort de tout ce que vous avez prétendu démontrer qu'il est absurde de travailler sur le latin païen pour apprendre un latin que la société actuelle puisse parler. Si vous êtes dans le vrai, comment le Pape a-t-il pu, dans l'encyclique *Inter multiplices* recommander aux jeunes gens l'étude simultanée des écrivains païens les plus célèbres et des ouvrages si sages des saints Pères pour se former à l'art de parler avec éloquence et d'écrire élégamment ? N'aurait-il pas dû, au contraire, défendre absolument l'étude des auteurs païens ? Il y a du louche quelque part ; et, comme le Pape ne peut pas se tromper, c'est vous évidemment qui êtes en défaut.

Au fond, cette objection n'a encore rien de sérieux. Que dit, en effet, le Pape, dans l'encyclique *Inter multiplices*, relativement aux auteurs païens, comme objet des études ? Il recommande l'étude de ces auteurs les plus célèbres, non pas *tels qu'ils sont*, mais *purifiés de toute souillure*, ce qu'on omet souvent de citer. Or, ces recommandations, prises avec les limites qui les circonscrivent, équivalent à dire qu'il est avantageux, même au point de vue littéraire, d'étudier les auteurs païens *en ce qu'ils*

*ont de conforme* au bon, au vrai et au beau naturel. Le Pape ne dit ni plus ni moins que cela ; il ne dit que cela.

J'ai déjà admis, et tout le monde admet aussi, qu'on trouve chez les païens le bon, le vrai et le beau naturels ; mais j'ai fait en même temps remarquer qu'ils n'appartiennent pas au paganisme. Ils sont l'héritage commun de l'humanité et aujourd'hui le bien propre de l'Eglise, puisque l'ordre surnaturel, dont elle maintient l'existence ici-bas, repose sur l'ordre naturel comme fondement.

Le bon, le vrai et le beau naturels, sont donc de tous les temps et de tous les lieux. Quand les anciens Romains les ont fait ressortir et valoir, ils n'ont pu parler que convenablement ; leur langage alors, comme les choses qu'il exprime, *n'est pas païen* et ne leur est plus exclusivement propre. Il peut faire partie, et il fait même réellement partieintégrante de la langue latine chrétienne.

Ainsi donc, rien dans l'encyclique *Inter multiplices* n'infirme les conclusions que j'ai tirées contre l'étude du latin païen ; elle les confirme bien plutôt, puisque le Pape ne recommande d'étudier les auteurs païens que dans les parties qui ne sont païennes, ni pour le fond, ni pour la forme.

## XVI

### PROPHÉTIE ET HISTOIRE.—RÉFORME PROPOSÉE PAR MGR. GAUME. ACCUEIL QUE CERTAINS LUI ONT FAIT.

Après avoir raconté dans un style divinement énergique et sublime, la condamnation de Rome païenne, la grande prostituée qui avait corrompu toutes les nations de la terre, l'apôtre saint Jean continue en disant :

« Et je vis descendre du ciel un Ange qui avait la clef de l'abîme et une grande chaîne à la main. Et il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et l'enchaîna pour *mille ans*. Et l'ayant précipité dans l'abîme, il le ferma et le scella sur lui, *afin qu'il ne séduisit plus les nations*, jusqu'à ce que ces mille ans soient accomplis, après quoi il doit être délié pour *un peu de temps*..... Et après que les mille ans seront accomplis, Satan sera délié ; et il sortira de sa prison, et il *séduira les nations* qui sont aux quatre coins du monde. »

Voilà la prophétie ; voici maintenant l'histoire. La chute définitive de Rome païenne, prédite par saint Jean, eut lieu en l'an 476, et pendant les mille ans qui suivirent, se produisit et se développa jusqu'à son apogée la civilisation chrétienne. L'Europe, tirée d'une affreuse barbarie, se constitua en Etats d'autant plus parfaitement organisés, que le Christianisme pénétra profondément leur législation, qu'ils regardèrent comme un impérieux devoir de reconnaître la suprématie de l'Eglise sur eux, de la traiter en souverain et d'obéir scrupuleusement aux

moindres manifestations de ses volontés. L'esprit de foi était si vif alors qu'il transforma les coupables, même ceux qui étaient assis sur le trône, en illustres pénitents. Il enfanta chaque jour des prodiges de vertus dans tous les rangs de la société, et il couvrit l'Europe de maisons de prières : les temples les plus splendides, vraies merveilles que le génie chrétien pouvait seul réaliser, s'élevèrent comme par enchantement, et les monastères et les couvents se multiplièrent en nombre presque infini pour recevoir ceux qui désiraient marcher dans les voies de la perfection évangélique. Le Christ régnait donc véritablement et le dragon rugissant, se proposant bien de reprendre une éclatante revanche, demeurait enchaîné au fond des abîmes. Satan pouvait bien encore séduire les individus, mais il n'avait plus de pouvoir sur les nations comme telles. En haine du catholicisme et du Christ, à qui toutes les nations de la terre ont été données en héritage, les hérétiques et les impies ont appelé cet heureux temps l'*âge de fer*, une époque d'ignorance, de superstition et de barbarie. C'est *la nuit* du moyen-âge, et la plupart des catholiques, réputés instruits, le répètent de confiance. L'histoire, que l'on apprend au collége et dans les petits séminaires, le répète aussi, et les jeunes gens y croient comme aux paroles de l'Evangile.

Après que *mille ans* se furent accomplis depuis la chûte de Rome païenne, il se fit dans les esprits un mouvement tellement extraordinaire et tellement caractéristique qu'on crut devoir lui donner un nom tout particulier, qu'il fut regardé et qu'il l'est encore aujourd'hui comme le commencement d'une ère tout-à-fait nouvelle. Ce mouvement, on l'a nommé, d'après l'inspiration de Satan, le grand singe de Dieu, la Renaissance. Jésus-Christ avait dit que, pour entrer dans son royaume, il fallait *renaître : nisi quis renatus fuerit ex aquâ, et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei ;* Satan, entrant de nouveau dans le monde, proposa aux peuples de *renaître* de son esprit.

La Renaissance ne fut rien autre chose que l'introduction de l'ancien paganisme gréco romain, c'est-à-dire du culte du diable

et de ses œuvres, dans l'Europe chrétienne. En effet, vers l'an 1476, après s'être laissé endoctriner par les *savants* fugitifs de Constantinople, on *virgilisa*, on *cicéronisa*, on *platonisa*, on *socratisa*. etc., dans la plupart des chaires de ses Universités et dans ses écoles, et tout changea bientôt dans son sein. L'enseignement littéraire et philosophique ne se donna plus que par l'intermédiaire des auteurs païens dont on raffolait et qu'on exaltait jusqu'aux nues; en même temps on se riait des Pères de l'Eglise, qu'on qualifiait de barbares. Bientôt les arts, la politique et les lois cessèrent aussi de s'inspirer aux sources si pures du christianisme; ils allèrent demander leurs inspirations au seul paganisme gréco-romain. Depuis lors, le mal a fait des progrès si constants qu'aujourd'hui toutes les sociétés ont apostasié, sont séparées de l'Eglise et sont païennes autant que des sociétés baptisées peuvent l'être. C'est l'aveu que tout le monde est forcé de faire, le cri qui s'échappe de toutes les poitrines, et les encycliques de Grégoire XVI et de Pie IX ne cessent de répéter la même chose.

Satan a donc été délié et délié pour séduire, comme il fit autrefois, les nations civilisées, *ut seducat gentes*, selon la parole de l'Apocalypse; et il les a séduites comme *dieu du beau*, en faisant miroiter à leurs yeux les prétendues belles formes du paganisme, surtout du paganisme littéraire. Comme tout vient de l'enseignement et que l'enseignement fait tout, il a mis sa *Bible*, c'est-à-dire les livres païens qu'il a inspirés, *cibus dæmoniorum*, entre les mains des générations chrétiennes. A peine se furent-elles mises à l'étudier qu'elles furent prises de vertige, et l'on vit successivement naître dans leur sein le *Protestantisme*, le *Césarisme*, auquel se rattache le *Gallicanisme*, puis le *Voltairianisme* et la *Révolution* avec toutes ses horreurs.

Toujours cependant il y eut des sentinelles vigilantes qui firent bonne garde. Elles reconnurent l'ennemi, donnèrent l'éveil et sonnèrent l'alarme. En effet, depuis la Renaissance, des voix nombreuses et autorisées ont énergiquement protesté, dans chaque siècle, contre l'enseignement païen, et l'ont signalé comme la

cause principale du mal nouveau, qui, après s'être introduit furtivement dans le monde, prenait chaque jour des proportions effrayantes. Mais, comme aux jours de Noé, ces voix, qui prêchaient le salut en rappelant au devoir, ne furent pas entendues.

Enfin, dans ces derniers jours, un prêtre, aussi éminent par ses talents, son savoir et son génie que vénérable par sa piété et ses vertus, a cru devoir tenter un dernier et suprême effort pour sauver les débris de la société chrétienne. Il s'est fait l'écho fidèle de la tradition catholique de l'enseignement, et, dans un livre intitulé : *Le ver rongueur des sociétés modernes*, il démontra, avec l'évidence d'une vérité mathématique, que si le monde allait à l'abîme par l'enseignement païen, il ne pouvait y avoir de salut pour lui que dans l'enseignement chrétien. Il démontra en même temps que sauvegarder les plus chers intérêts de la société et de la religion par une réforme radicale de l'éducation dans le sens chrétien, c'était sauvegarder du même coup les intérêts de la belle et bonne littérature qui périssait, les intérêts surtout du beau et bon latin.

Il proposa donc une réforme dans les termes suivants : « Ce « que je demande se réduit à trois choses, ni plus ni moins : 1o. « l'expurgation plus sévère des auteurs païens ; 2o. l'introduction « plus large des auteurs chrétiens ; 3o. l'enseignement chrétien, « autant que cela est possible des auteurs païens. »

Telle est la réforme chrétienne de l'enseignement proposée par Mgr. Gaume. Assurément, elle ne renferme rien que de très raisonnable, et un chrétien, qui pense conformément à sa croyance, ne peut pas parler autrement. Des protestants eux-mêmes l'ont reconnu. Eh bien ! malgré cela, en dépit du bon sens et de la religion, on a déclaré une guerre à mort à la réforme proposée par Mgr. Gaume. Le gallicanisme, en particulier, plein de tendresse pour le paganisme dans l'éducation, qui lui a donné le jour, l'a combattue sans relâche et par tous les moyens possibles.

Mgr. Gaume, qui écrit très bien et dans un style très-clair, a parlé sans ambages : il a nettement formulé ses prétentions. On n'a tenu aucun compte de ses déclarations si franches et si sou-

vent réitérées. A tout prendre, on a mieux aimé passer pour imbécile, en feignant de ne le pas comprendre, que de négliger d'exploiter contre lui le mot de Voltaire : « mentez et calomniez ; il en restera toujours quelque chose » En conséquence, on a répété jusqu'à s'enrouer que Mgr. Gaume injuriait les maisons d'éducations ; qu'il empiétait sur le droit des évêques ; qu'il méprisait l'autorité des saints Pères et celle de l'Eglise ; qu'il ne voulait rien de moins que d'exclure tous les livres païens des colléges et petits séminaires et qu'il travaillait à ramener la barbarie dans le monde. Voilà comment on l'a accueilli ; voilà la loyale opposition qu'on lui a faite. Les adversaires ne forment pas, tant s'en faut, une masse imposante à tous égards ; mais ils ont tant et tant crié, et crié si haut, qu'on a cru tout d'abord qu'ils commandaient l'opinion et qu'on s'est laissé intimider. On en revient aujourd'hui.

Ceux qui ont épousé les idées si justes de Mgr. Gaume, et qui ont tenté de les faire prévaloir pour le bien général, ont eu le même sort que lui. On les a calomniés en leur faisant dire des choses auxqelles ils n'ont jamais songé. L'année dernière encore, une publication française, qui a pour titre : *Etudes religieuses*, rendant compte de ce qui s'est passé au Canada, relativement à la réforme chrétienne des études, a commis la bévue d'affirmer que nous demandions l'exclusion des auteurs païens, *même purifiés de toute souillure.* Chose incroyable ! Il s'est rencontré un journal français du pays qui a commis la bévue plus grande de réimprimer cette bourde pour lui donner crédit. Lui, au moins, devrait savoir ce qui se passe au pays. Hélas ! Pourquoi ces misères ?

Il n'y a pas à hésiter, encore moins à éluder la solution pratique d'une question qui presse et qui est tout-à-fait décidée ; chaque jour nous apporte la preuve que la réforme chrétienne de l'enseignement devient une affaire de plus en plus urgente. Puisque les vieilleries païennes nous communiquent infailliblement la lèpre, rejetons-les pour nous revêtir des nobles livrées chrétiennes. Ne soyons pas aveugles volontaires ; mais ouvrons les yeux à la lumière et agissons en conséquence.

## XVII

### QUELQUES DÉVELOPPEMENT TOUCHANT LA MÉTHODE CHRÉTIENNE.

Pour exercer un art, un emploi, une profession quelconque ; pour se faire une situation dans le monde, il est indispensable d'étudier tout ce qni concerne cet art, cet emploi, cette profession, tout ce qui se rattache à cette situation. On n'étudie pas la chimie pour acquérir des connaissances littéraires, ni la littérature pour devenir médecin ou chirurgien. Si l'on aspire à briller dans les lettres, on cultive la littérature ; si l'on veut devenir médecin ou chirurgien, l'on s'occupe de médecine ou de chirurgie. De même, ce n'est pas l'étude de l'astronomie qui donne la science du droit, ni l'étude de la peinture qui forme les agriculteurs. Pour connaître le droit ou l'agriculture, c'est le droit ou l'agriculture qu'il faut étudier. Voilà ce que proclame, sous n'importe quelle latitude, le bon sens le moins cultivé, et l'on traiterait de fou à lier quiconque s'aviserait de contredire là-dessus.

Mais si le bon sens exige que l'on étudie la chimie pour être chimiste, la littérature pour être littérateur, la philosophie pour être philosophe, le droit pour être légiste, la médecine pour être médecin, l'agriculture pour être agriculteur, le commerce pour être commerçant, il veut de la même manière absolument qu'on étudie le christianisme pour être chrétien et le catholicisme pour être catholique. C'est ce que prétendent ceux qui soutiennent que la méthode chrétienne d'enseignement doit être substituée à

la méthode païenne, trouvant absurde qu'on fasse étudier le paganisme pour faire des chrétiens. Ont-ils tort ? Le bon sens s'obstine à dire que non, et la raison éclairée par la foi dit mille fois non

Le chrétien catholique est fils de Dieu et de l'Eglise, frère et co-héritier de Jésus-Christ ; toute sa vie doit consister à connaître Dieu qu'il est appelé à posséder éternellement, à tendre vers lui par l'amour qui naît de cette connaissance, à se perfectionner dans cette connaissance et cet amour et à produire des actes qui soient le fruit de l'un et de l'autre. Comme c'est l'éducation qui fait l'homme, suivant cet oracle de la Sagesse divine : *adolescens, juxta viam suam, etiam cùm senuerit, non recedet ab eâ*, l'homme sera dans sa vieillesse ce qu'il a été dans l'adolescence, il en résulte évidemment que l'éducation ne peut avoir qu'un but : [illegible]re connaître Dieu et l'Eglise, qui tient sa place ici-bas, le faire a[illegible]r et le faire servir. Tout ce qui porte le nom d'éducation et qui ne fait pas cela constamment, sur tous les tons, sous toutes les formes et par tous les moyens possibles, n'est pas l'éducation, travail assidu de perfectionnement divin, mais un gâchis ou une destruction.

Aussitôt qu'il est capable de connaître et que sa raison se réveille, l'enfant doit donc entendre parler de Dieu et de l'Eglise et ne jamais plus cesser d'en entendre parler. En effet, c'est la vérité qui est l'aliment de son intelligence, la vérité pleine et entière, la vérité sans aucun mélange d'erreur, et Dieu est essentiellement vérité. Comme Dieu, inaccessible à tout regard créé dans les profondeurs de ses infinies perfections, a daigné nous révéler lui-même ce qu'il est ; comme il s'est revêtu de notre chair pour converser avec nous afin de nous mieux instruire et qu'il continue de nous parler par la bouche de la sainte Eglise, en qui demeure perpétuellement l'Esprit de vérité qui sanctifie, il est de la dernière évidence que l'enfant, à mesure que son intelligence croît et se développe, doit être mis plus longtemps en contact avec la parole divine consignée dans les saintes Ecritures, les enseignements de l'Eglise, les œuvres des grands écrivains catho-

liques, qui ont été les lumières de l'Eglise et qui n'ont fait que commenter, de manière à la mettre plus à notre portée, la parole sainte commise à la garde de cette interprète infaillible.

L'enfant doit non-seulement connaître Dieu, mais il doit aussi l'aimer. Or, comme l'amour jaillit de la connaissance, plus l'enfant puisera aux sources pures, que je viens de mentionner, plus il connaîtra Dieu et plus il l'aimera par conséquent. C'est là qu'il verra l'éternelle Beauté réfléchie dans toute sa merveilleuse pureté ; qu'il entendra les inénarrables soupirs d'amour dont elle poursuit des enfants ingrats et rebelles ; qu'il admirera en les adorant les divines industries que sa miséricorde met constamment en œuvre pour les sauver et les réhabiliter dans la gloire ; qu'il apprendra enfin que Dieu a tellement aimé le monde qu'il y est descendu et s'y est incarné, afin de lui communiquer la vie divine et de l'élever jusqu'à lui.

Et comment le cœur du jeune homme, si ardent à aimer, ne passerait-il point de l'amour au ravissement de l'extase, en contemplant Jésus-Christ toujours vivant, parlant et agissant dans son Eglise et dans ses saints ? Quelles divines amabilités lui sourient dans ces innombrables chœurs de vierges et de martyrs, de confesseurs et de pontifes, d'apôtres et de docteurs ! Quelle majestueuse épopée déroule devant lui cette vie de l'Eglise qui, toujours nouvelle et toujours la même, toujours persécutée et meurtrie, toujours glorieuse et triomphante, poursuit sa marche à travers les siècles, en pétrissant dans le sang et les larmes le pur froment dont elle forme le corps mystique de Jésus-Christ !

Si l'amour procède de la connaissance, les actes sont le fruit de l'amour, car aimer, c'est agir. Tout ce qui est bon est dans l'ordre, et l'ordre suppose la loi. Pour témoigner à Dieu qu'on l'aime véritablement, il faut donc agir dans l'ordre, et agir de cette façon, c'est se conformer à ses préceptes et ne pas négliger ses conseils. Où le jeune homme, qui doit se former à la vie surnaturelle et divine, trouvera-t-il ces préceptes et ces conseils ? Là où il a appris à connaître Dieu et à l'aimer, c'est-à-dire dans les saintes Ecritures, dans l'enseignement de l'Eglise, dans les

écrits si sages des saints Pères et des docteurs immortels qui ont brillé dans son sein. Et comme ces préceptes et ces conseils ont pris une forme sensible, un corps, une expression vivante, se sont incarnés, pour ainsi dire, dans la vie des Saints, il est utile et même nécessaire qu'il la connaisse pour apprendre à les mettre en pratique avec discernement et sagesse, quand viendra le moment d'agir.

Ainsi donc, mettre l'enfant, le jeune homme en commerce habituel et intime avec Dieu parlant par les Ecritures ; avec les Pères parlant par leurs immortels ouvrages, dans les parties, comme de juste, qui leur conviennent ; avec les Martyrs et les Saints parlant par leurs actes héroïques ; avec les sciences et les arts parlant le langage de la foi, telle doit être l'œuvre de l'éducation véritable, de l'éducation chrétienne. C'est cela que demande Mgr. Gaume, c'est cela que nous demandons et c'est ce que nous appelons la méthode chrétienne. Que l'on ne répète point ici l'objection déjà réfutée, que les jeunes élèves des colléges ou séminaires ont une couple de leçons de catéchisme par semaine ; qu'ils se livrent chaque jour à des exercices de piété que prescrit la règle de ces maisons, et que cela suffit. Non, cela ne suffit point, car ces quelques leçons de catéchisme, avec la méthode actuelle, ne sont, d'après l'expression si vraie du jésuite Possevin, *qu'une goutte de bon vin dans un tonneau de vinaigre*, et les exercices de piété ne sont pas l'enseignement religieux, ne le suppléent pas, mais le présupposent. Les exercices de piété, que n'alimentent point de fortes et solides études religieuses, ne tiennent pas longtemps : l'expérience de tous les jours nous apprend que c'est la première chose que les jeunes gens mettent de côté en franchissant le seuil du collége.

Je ne cesserai de le répéter, car le bon sens et la religion ne cessent de le proclamer : les jeunes gens chrétiens et catholiques doivent recevoir une éducation chrétienne et catholique dans toutes ses parties ; soutenir le contraire serait crime et folie. Pour la leur donner telle, il faut que les auteurs chrétiens occupent une large place dans l'enseignement, même la première place.

Quant aux auteurs païens que l'on croira devoir conserver, il y a obligation stricte de les expurger parfaitement. Disons-le à notre honte : nous périssons, dans toutes les classes de la société, par une ignorance phénoménale ; nous périssons par l'indifférence religieuse qui en découle ; nous périssons par l'impiété qui lève orgueilleusement la tête et s'organise parce que rien ne vient lui faire sérieusement obstacle ; nous périssons enfin par la méthode païenne d'enseignement, cause principale de tous ces maux. Puisqu'il en est ainsi, renonçons à suivre plus longtemps la méthode païenne et hâtons-nous d'adopter la méthode chrétienne. Elle renouvellera le monde, en le remettant en possession de ce riche fonds d'idées qu'on a cessé d'exploiter pour se nourrir de vaines fables. Des idées ! des idées ! Des idées saines et solides, utiles et fécondes, exactes sur toutes choses : voilà ce que l'éducation doit donner à l'enfant. Les belles phrases des auteurs païens ont de l'éclat, du nombre et de la sonorité, mais elles sont, pour la pluplart, gonflées de vent, creuses et vides ; elles habillent de jolis riens. Il n'en est pas ainsi des phrases tombées de la plume des écrivains sacrés ou chrétiens. Que d'idées elles renferment et quelles idées ! L'enfant qui s'en nourrit croît rapidement en sagesse ; son âme prend la trempe de celle des héros et devient capable des plus grandes choses, parce qu'elle s'élève et plane dans les régions de la pure lumière.

On me dira peut-être que la méthode chrétienne est excellente pour préparer les jeunes gens à être séminaristes, mais que tous n'aspirent pas à ce saint état ; qu'il en est qui se destinent au monde et qu'il faut leur donner une éducation en rapport avec la carrière qu'ils se proposent d'embrasser, une éducation laïque. A cela je répondrai qu'il n'y a qu'une seule et même religion pour tous, avec obligation stricte pour tous de la bien connaître et de la bien pratiquer ; que les jeunes gens, qui se destinent au monde, sont chrétiens et catholiques comme les autres, et qu'ils sont obligés, comme les autres aussi, de connaître Dieu, de l'aimer et de le servir. Ils ont même, plus que les autres, besoin de recevoir une éducation foncièrement reli

gieuse, car, pour eux, toute étude de la religion se trouve à peu près terminée lorsqu'ils quittent le collège. Une fois lancés dans le monde, ils n'ont plus guère le loisir ou la volonté de s'occuper davantage de cette étude. Il importe donc, pendant qu'on les a sous la main, de les pourvoir d'un fonds de doctrine assez solide et assez complet pour qu'ils puissent en vivre convenablement toute leur vie.

On soulèvera peut-être encore une autre difficulté : on me dira que, pour organiser les études d'après la méthode chrétienne, on n'a pas les livres requis. C'est une erreur ; ces livres existent en aussi grand nombre qu'il est possible de le désirer. Il y a toute une riche bibliothèque de classiques chrétiens. On y trouve de nombreux extraits de nos saints Livres, une multitude de morceaux choisis de saint Jérôme, de Lactance, de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Augustin, de saint Paulin de Nole, de saint Hilaire de Poitiers, de saint Ambroise, etc. ; d'admirables homélies, des recueils d'une délicieuse poésie, puis les vies des Saints et les actes si touchants des martyrs. Il y a même des dictionnaires et des *Gradus* en rapport avec ce nouveau cours de classiques. Que peut-on désirer de plus ? Non, ce ne sont pas les livres qui manquent, mais la volonté de s'en servir. Notons enfin, pour ne rien omettre, qu'il y a aussi une édition d'auteurs païns complètement expurgés.

Pour corroborer tout ce que je viens de dire, je citerai quelques passages d'un admirable discours que Mgr. l'évêque d'Angers adressait le 23 juillet 1874 aux professeurs et aux élèves du petit séminaire de Beaupréau, sur l'emploi des auteurs chrétiens dans l'enseignement classique.

« Dans l'enseignement des lettres humaines, dit l'illustre prélat, il est un point qui me préoccupe depuis longtemps, c'est la grande place, la trop grande place que l'on fait aux auteurs païens dans l'instruction de la jeunesse chrétienne, et la faible part, la part insignifiante, minime, que l'on y réserve à la littérature ecclésiastique.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que date cette réclamation juste,

légitime, en faveur des chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne. Nous avons trop oublié depuis trois siècles que les Pères grecs et latins ont doté le monde d'une littérature sans rivale au fond et pouvant lutter *sans trop de désavantage* pour la forme. Eh bien ! il est souverainement regrettable que cette littérature si riche, si originale, si variée, n'occupe pas dans l'enseignement classique la place qu'elle mérite.

« Assurément, messieurs, il ne saurait venir à l'idée de personne de vouloir retrancher les auteurs païens du programme des études .....; mais sans diminuer le mérite des uns, sachons faire aux autres la part qu'il leur revient. J'admets volontiers qu'une partie de notre enfance se passe à débrouiller le chaos de la mythologie grecque, quelque singulière que puisse paraître une telle importance donnée aux aventures des dieux de l'Olympe ; mais n'est-il pas étrange que la jeunesse chrétienne sorte de nos institutions, ignorant presque totalement l'Ecriture sainte, l'histoire de l'Eglise, les ouvrages des Pères, toute cette grande littérature d'où procède le monde moderne avec ce qu'il a de lumières et de supériorité morale ! Je ne m'oppose pas, si on le veut absolument, à ce qu'on nous fasse admirer les deux Brutus, Harmodius et Aristogiton, et d'autres personnages semblables de l'antiquité grecque et latine, bien que l'ordre public n'y soit guère intéressé ; mais les apôtres, ces missionnaires intrépides de la vérité dans le monde ; mais les martyrs, ces héroïques champions de la liberté des âmes ; mais les Pères de l'Eglise, ces nobles représentants de la science et de la sainteté réunies, ne sont-ce pas là des figures que l'on devrait placer sans cesse sous les yeux de l'enfance comme les types les plus purs et les plus élevés de l'abnégation, du dévouement, de la force de caractère et de la magnanimité !

« Non, n'hésitons pas à le dire, messieurs, il y a là, dans notre système d'éducation moderne, à tout le moins une grave lacune que tout esprit sérieux est obligé de reconnaître et de constater. Après tout, ni nos habitudes, ni nos croyances, ni les conditions de notre état domestique, civil et social, ne nous

mettent en communion d'idées avec les Grecs et les Romains. Si notre langue se rattache à la leur par beaucoup d'endroits (et je le reconnais bien volontiers), notre civilisation, fille du christianisme, est bien différente.

« Or, cette civilisation, où prend-elle ses racines ? Où trouver les notions fondamentales qui ont servi à l'établir et à la développer ? Ce n'est pas certes dans la mythologie grecque ni dans les législations païennes, chefs-d'œuvre d'oppression des petits par les grands, d'injustice des riches à l'égard des pauvres ; mais bien dans l'Evangile expliqué et commenté par les Pères de l'Eglise. C'est dans leurs écrits qu'il faut chercher, comme à une source toujours pure et féconde, les idées de droit, de justice, de responsabilité personnelle, les sentiments d'estime réciproque, de fraternité, de pureté et de délicatesse morale qui ont constitué la famille, l'Etat et la société modernes. Négliger ces hautes sources d'enseignement, tandis qu'on ne laisse ignorer à la jeunesse aucune des escapades de Jupiter ou d'Apollon, en vérité, ce sont là des exagérations qui ne tiennent pas devant une saine appréciation des choses.

« Je sais fort bien ce que l'on a coutume d'objecter contre l'introduction des auteurs chrétiens dans le programme des études classiques : ils n'ont pas, nous dit-on, l'élégance ni la correction des écrivains du paganisme ..... Un savant qui parviendrait à écrire le grec comme saint Basile ou saint Jean Chrysostôme serait, à coup sûr, le premier helléniste de l'époque ; et les lettrés de toutes les universités du monde pâliraient devant celui qui aurait appris à manier la langue latine aussi bien que Lactance ou saint Jérôme. Quelle belle latinité, quelle prose souple et ferme dans les lettres de saint Jérôme ; dans l'*Octave* de Minutius Félix, dans l'épitre de saint Cyprien à Donat, dans le *De opificio Dei* ou le *De mortibus persecutorum* de Lactance, et dans une foule d'écrits qu'il serait trop long d'énumérer ! Où trouver un sujet d'études à la fois plus attrayant et plus utile ? un thême de comparaison plus fécond avec les écrivains d'un autre âge ? Non, il faut bien en convenir, nous ne faisons pas à

a littérature ecclésiastique une assez large part dans l'instruction de la jeunesse ; il y a là matière à des améliorations sérieuses ; car la question si importante de la répartition des auteurs chrétiens ou païens dans l'enseignement classique mérite l'attention de quiconque s'intéresse, je ne dis pas seulement à la religion et à la morale; mais encore au progrès de la philologie et des belles-lettres.

« Je suis heureux de pouvoir ajouter, messieurs, que le conseil supérieur de l'instruction publique n'a pas hésité à entrer dans cette voie. Déjà, l'an dernier, les Pères de l'Eglise prenaient place pour la première fois dans le programme de la licence ès-lettres. A partir de l'année prochaine, l'étude des Pères grecs en troisième et des Pères latins en seconde deviendra obligatoire pour tous les établissements d'instruction publique..... Pour nous, messieurs, c'est avec empressement que nous ferons à la littérature chrétienne une part *encore plus large* que dans le passé. »

## XVIII

### JOURNAUX PARTISANS DE LA RÉFORME CHRÉTIENNE PROPOSÉE PAR MGR. GAUME.

Si Mgr. Gaume a eu le déplaisir de rencontrer des contradicteurs passionnés, peu loyaux et aveuglés par la routine et le parti-pris, lorsqu'il a proposé la réforme chrétienne de l'éducation, comme moyen d'une absolue nécessité pour la régénération et le salut du monde moderne, il a dû se sentir grandement consolé des misères qu'on lui a fait subir, en voyant l'élite des hommes instruits, tant dans l'Eglise que dans l'Etat, s'empresser d'applaudir à ses courageuses paroles, et déployer le plus grand zèle pour que la méthode par lui proposée fût acceptée et mise en pratique. On sait que Mgr. Gaume a d'abord posé et développé sa thèse dans un livre intitulé : *le Ver rongeur des sociétés modernes*, et qu'il l'a ensuite corroborée par une masse de raisonnements et de faits dans un ouvrage en douze volumes, ayant pour titre : *La Révolution.*

Or, tous les journaux franchement catholiques de l'Europe ont accueilli ces publications avec les plus grands éloges. Le *Messager du Midi*, *la Bretagne*, le *Messager de l'Ouest*, le *Bien Public de Gand*, la *Revue néerlandaise*, la *Monarchie espagnole*, et plusieurs autres, ont consacré à *la Révolution* des articles remarquables; ils ont tous à peu près parlé comme la *Sentinelle du Jura* qui s'exprime ainsi :

« Il n'y a pas aujourd'hui deux questions en Europe, il n'y en a qu'une : c'est la question révolutionnaire. L'avenir appartiendra-t-il, oui ou non, à la Révolution ? Tout est là. Poser une semblable question, c'est en montrer l'importance. Mais comment l'Europe est-elle arrivée dans ce défilé redoutable, où d'un instant à l'autre elle peut périr ? Cette situation extrême n'est pas l'œuvre d'un jour. Ce qui est, émane de ce qui fut. Nous sommes fils de nos pères, et nous portons le poids de leur héritage. Cela dit assez que l'histoire généalogique du mal actuel est d'une importance capitale.

« Or personne, à notre connaissance, n'a sondé cette question avec plus de pénétration et de profondeur que le célèbre auteur de *la Révolution ;* personne n'a mis au service d'une raison supérieure une érudition plus abondante et plus sûre. A proprement parler, ce n'est pas Mgr. Gaume qui raisonne, c'est l'histoire qui parle. Les raisonnements sont des faits. On ne peut pas lire l'ouvrage ou se soumettre ; car si rien n'est éloquent comme un chiffre, rien n'est brutal comme un fait : et ici il y en a des milliers. Mais, comment ne pas lire, c'est-à-dire comment rester indifférent à la question révolutionnaire ? Qui donc n'est pas intéressé à connaître l'origine et la nature de cette puissance formidable qui menace également le trône des rois et la borne des champs, le coffre-fort des capitalistes et la caisse d'épargne de l'ouvrier ?

« N'avons-nous rien à faire pour remédier au mal ? et si nous avons quelque chose à faire. quel est ce quelque chose ?

« A quiconque veut avoir la réponse à ces questions capitales, nous conseillons la lecture de l'ouvrage de Mgr. Gaume. Nous la conseillons aux personnes qui désirent avoir la clef des événements contemporains, si étranges, si complexes, quelquefois si effrayants et toujours si mystérieux par la rapidité même avec laquelle ils s'accomplissent, aussi bien dans l'ordre politique que dans l'ordre religieux. Même conseil à vous qui, interrogeant le présent dans le passé, voulez comprendre quelque chose à cette époque *toujours ancienne et toujours nouvelle* de notre histoire, où l'on vit toute

une nation, après dix-huit cents ans de christianisme, renoncer publiquement à son Dieu, à ses croyances, à ses coutumes, à son gouvernement, pour prendre les dieux, les croyances, le gouvernement, les coutumes de deux anciennes nations, qu'on appelle les Grecs et les Romains, et dont le Christ lui-même était venu briser les idoles et changer les croyances et les idées. »

Le plus distingué comme le plus courageux défenseur de la religion et de l'Eglise en Piémont, l'*Armonia*, disait :

« Qui ne connaît Mgr. Gaume et l'ouvrage intitulé *le Ver rongeur des sociétés modernes*, qui a fait tant de bruit en Europe? Cet illustre écrivain, fortement convaincu que le mal vient de l'élément païen réintroduit par la Renaissance au sein des sociétés chrétiennes, a entrepris de le prouver dans un ouvrage intitulé *la Révolution*. Il ne discute pas, il raconte..... Pour tous les esprits clairvoyants, la réforme radicale des études des classes lettrées, qui seules entretiennent la Révolution, parce qu'elles seules s'abreuvent, pendant leur éducation, à la source même de la Révolution, le paganisme antique, est donc tout autre chose qu'une question de forme littéraire de grec ou de latin. C'est une question de vie ou de mort, dont la solution pratique est urgente ; toute heure de retard est une nouvelle chance de malheur pour l'avenir.

« Humainement parlant, cette réforme est *le seul moyen* ou de fermer l'ère des révolutions, ou d'arrêter pendant le temps et au degré voulu par la Providence, la marche du géant dont les fureurs menacent également l'ordre religieux et l'ordre social, Rome et l'Italie aussi bien que Paris et le reste de l'Europe. *Au clergé donc, aux pères de famille, aux gouvernements d'aviser.* »

Le journal espagnol, la *Regeneracion*, a parlé de la même manière. Voici ce qu'il disait au printemps de 1857 :

« Il paraît en ce moment un ouvrage d'une haute importance, et que pour le bien de notre pays nous voudrions voir entre les mains de tous ceux qui peuvent, d'une manière ou de l'autre, être appelés à exercer quelque influence sur les affaires publiques. C'est la *Révolution* par Mgr. Gaume, le célèbre auteur de l'ou-

vrage si connu, le *Catéchisme de persévérance* ..... Ce n'est pas l'auteur qui parle, c'est l'expérience, c'est l'histoire..... On ne peut dire de plus grandes vérités ; l'expérience nous a démontré que Mgr. Gaume parle comme un oracle. L'oubli du catholicisme d'une part et, de l'autre, la funeste méthode d'enseignement public, sont la cause principale de toutes les révolutions de l'Europe. Quand plaira-t-il à Dieu que les gouvernements le sachent ! »

L'*Univers* disait à son tour en appréciant le *Ver rongeur* : « Le paganisme règne depuis longtemps dans l'éducation, et de l'éducation il a passé dans les mœurs, non-seulement dans les mœurs de la classe aisée, mais dans celle du peuple, où il fait en ce moment de lamentables progrès. Voilà un fait que l'on ne peut guère contester, et qui est digne de l'attention de tout ce qui reste de chrétiens et d'hommes de bon sens ... Depuis trois siècles, un venin subtil a ralenti et comme glacé cette sève de génie qui voulait donner à l'humanité le Christ pour unique conquérant, pour unique législateur, pour unique Dieu ; qui produisait les sommes théologiques, les croisades, les cathédrales ; qui suscitait des saint Bernard, des saint Thomas d'Aquin, des saint Etienne de Hongrie, des saint Louis de France, et qui leur donnait des disciples, des armées, des peuples pour accomplir tout ce qu'ils osaient entreprendre à la gloire de l'Evangile .....

« Ce venin, qui a tout-à-coup arrêté l'essor de la société catholique et qui, malgré les miracles du dévouement religieux, la paralyse encore aujourd'hui, notre conscience nous crie que c'est l'esprit de la Renaissance. Le paganisme de l'enseignement, s'infiltrant dans les arts, dans les sciences, dans les mœurs, dans la politique, non-seulement diminue le nombre des intelligences complétement chrétiennes, mais encore les isole au milieu d'un monde où leurs inspirations appauvries n'ont plus d'écho.....

« Le paganisme n'est pas seulement une forme, c'est une doctrine, et dans les sociétés chrétiennes, cette doctrine est la contradiction formelle de la doctrine catholique..... Cette doctrine, depuis trois siècles, a eu sa marche logique, ses développements réguliers ; elle a dû produire et elle a produit ce que nous voyons

en politique, en philosophie, en morale, en littérature, en toute manifestation de l'intelligence humaine..... Pour obvier au mal, il faut donc fortifier l'éducation chrétienne. Comment la fortifiera-ton, si on ne donne pas aux auteurs chrétiens la prédominance laissée aux auteurs païens ?.....

« En fait, nous savons et nous voyons combien est grand le nombre de ceux qui pensent, parlent, vivent, veulent vivre comme s'il n'y avait jamais eu de christianisme, et qui datent l'âge de la lumière du jour où le christianisme a paru être éclipsé. Pour eux, toute religion est affaire de *mysticisme*, parfaitement indifférente à un laïque ; la morale de l'Evangile est la morale de l'autre monde, une superfluité dont ils ne s'occupent qu'en amateurs et en curieux.

« Dans notre situation particulière à notre siècle et qui le distingue des dix-huit siècles antérieurs, n'est-il pas souverainement dangereux d'offrir à la jeunesse des livres où elle trouve la painture exclusive du beau côté d'un état social qui est précisément cet état social extra-chrétien que rêve et que prétend réaliser l'orgueil imbécile de l'époque ?

« Voilà la question, et quand même la tradition chrétienne tout entière déposerait en faveur de l'étude des autres païens, c'est qu'il faudrait innover. Que nous importe que ces païens aient été, *eux seuls, et tous ensemble*, comme dit M. Alloury, tous les mérites à la fois, si maintenant ils sont devenus dangereux ?..... L'étude des auteurs païens dans les colléges, si elle est plus qu'un accessoire, est un danger pour la foi. Sommes-nous dans un siècle où nous puissions jouer avec la foi ? Il nous semble que la question est résolue."

Dans ces extraits de l'*Univers*, nous avons entendu M. Louis Veuillot qui termine en disant : « Dans tous ce que nous avons lu de la part des défenseurs du systême actuel, rien ne tranche un problême qu'il faut résoudre, car il va bien loin chez un grand nombre de pauvres d'esprits, très-influents au temps où nous sommes. Si ce système, établi tout entier sur la prééminence littéraire des païens, est bon en soi, n'a pas été et n'est pas

devenu dangereux, on n'a besoin que de retouches et de modifications sans importance et qui n'exigeaient point le bruit qu'on a fait; alors une question se pose : Pourquoi, depuis l'établissement de ce systême, l'esprit du christianisme s'est-il graduellement, constamment, généralement retiré de la littérature, des sciences, de la politique, enfin des usages et des mœurs ? Pourquoi, à mesure que ce système domine, voit-on le niveau intellectuel et moral baisser partout, tellement qu'à l'heure, si promptement venue, où la puissante impulsion des saints de la Renaissance ne se fait plus sentir, et où le dernier écho de leur voix s'éteint avec Bossuet et Fénélon, aussitôt éclate la décadence universelle ? Une orgie de quinze ans inaugure ce ridicule et pervers dix-huitième siècle, la honte et le fléau de la chrétienté. Siècle réprouvé qui n'eut presque point de saints et qui se conjura contre toutes les œuvres saintes : qui ne légua au monde que des souvenirs souillés, des pratiques de ruine, des instruments de mort, et dont on pourrait faire le blason en dessinant la machine de Guillotin sur le fatras de l'encyclopédie.

« Puisque l'enseignement public ne serait pour rien dans cette trame immense, et non encore toute déroulée, de folies et de crimes, qu'elle en est donc la cause ? Est-ce dans le christianisme lui-même qu'il faut chercher le secret de son affaiblissement ? Croirons nous avec les prophètes de l'Université, si expert en grec et en latin, qu'après tout cette religion est mortelle, qu'elle a fait son temps, que ses dogmes finissent, et qu'une nouvelle source de vie va s'ouvrir sous la sonde de M. Cousin et sous la pioche de M. Proudhon, pour remplacer la fontaine désormais tarie qui coulait du Golgotha ? »

En Angleterre, l'*Union*, organe des puséistes, publiait ce qui suit à la date du 3 décembre 1858 :

« Qu'auraient dit saint Augustin et saint Jérôme s'il avaient pu penser qu'après des siècles de christianisme il viendrait des maîtres de la jeunesse qui abandonneraient de propos délibéré leur systême, et qui remplaceraient la Bible et les Pères par les classiques païens; qui, au lieu des actes des martyrs et des

saints, rempliraient l'esprit des jeunes chrétiens des dégoûtantes histoires des dieux et des déesses de la mythologie ?

« Il y a là une incompréhensible aberration. On ne s'explique pas comment l'Europe chrétienne a pu retourner à un systême d'éducation flétrie douze siècles auparavant par saint Augustin. Et c'est ce qu'a fait cependant la Renaissance. Les classiques païens ont été exaltés, et ils occupent dans l'enseignement une place aussi importante qu'au temps où les hommes adoraient le bois et la pierre, qu'au temps où ils adoraient comme des dieux immortels les auteurs des crimes les plus abominables. Des grands hommes, des hommes comme saint Charles Borromée, saint Ignace et son illustre disciple le savant Possevin, se sont efforcés d'arrêter le torrent, mais ils ne purent y réussir. En vain les jésuites ont tenté avec un noble zèle, d'extirper le venin, en expurgeant les classiques. Ils pouvaient bien cacher le poison, mais ils ne pouvaient pas empêcher la curiosité de la nature corrompue de pénétrer dans ces repairs d'obscénité. Ce que les jeunes gens apprenaient dans les livres, ils le trouvaient reproduit d'une manière plus vivante encore par les ciseau des sculpteurs, par la palette des peintres, de sorte que l'atmosphère toute entière était corrompue. Faut-il s'étonner des conséquence ? Faut-il s'étonner que cette dégradation universelle des rois et des nobles, plongés dans l'abîme du vice, ait engendré cette démocratie sauvage qui menace maintenant les trônes ?

« ..... Il est temps, quelle que soit la politique des rois et des cours, que les parents chrétiens songent à ce qu'ils ont à faire, pour conduire leurs enfants dans la voie qui sauvegardera leur honneur dans cette vie et qui assurera leur bonheur dans l'autre. Mgr. Gaume a proposé une réforme à cet égard en France. Cet éminent écrivain demande que les études des enfants, jusqu'en quatrième, soient consacrées à l'Ecriture sainte, aux écrits des Pères et aux actes des martyrs, en même temps qu'on leur donnerait toutes les connaissances d'histoire, de science ou d'industrie qui pourraient être en rapport avec les

diverses professions qu'ils doivent embrasser plus tard. Il ne veut pas qu'on les initie à l'étude des auteurs païens avant que ces études aient été faites, et encore demande-t-il que l'élément païen n'entre dans l'enseignement qu'avec de faibles proportions.

« Ce plan d'enseignement a reçu les plus hautes approbations dans toutes les parties du monde chrétien. Le Pape, pour marquer son approbation, a élevé son auteur à la haute dignité de protonotaire apostolique. Le cardinal Gousset, archevêque de Reims, l'a encouragé par une lettre où il lui annonce qu'il adopte son plan pour tous les séminaires de son diocèse. Plusieurs autres évêques de France ont suivi cet exemple, ainsi qu'un grand nombre d'évêques d'Autriche et de Lombardie. On ne compte pas moins de douze évêques qui ont accepté cette réforme dans le royaume de Naples, et à leur tête se trouve l'illustre évêque d'Aquila, Mgr. Filippi, qui a montré tant de zèle à l'appliquer, que Pie IX n'a pas craint de l'honorer du titre d'*apôtre de la réforme dans l'éducation*. L'épiscopat espagnol n'a pas montré moins d'empressement, et les vues de Mgr. Gaume ont été adoptées en Espagne, ainsi que l'a témoigné le vénérable évêque d'Urgel

« En résumé, nous voyons beaucoup de signes qui nous encouragent dans nos efforts. Toute l'Europe se réveille et sent le besoin de revenir à un christianisme plus complet dans l'éducation, dant l'architecture, dans l'art, dans la politique. Tout le monde désire l'avénement d'un systême qui garantisse tous les droits et toutes les libertés, sous l'influence d'un enseignement chrétien : d'un systême où l'humanité puisse enfin accomplir ce commandement du Sauveur : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Si un protestant parle de la sorte, que ne devrait pas dire des catholiques ? Que certains d'entre eux apprennent donc en rougissant à ne plus mal accueillir une réforme, dont l'impérieuse nécessité est de suite reconnue par tout esprit droit et sincère.

## XIX

### LAIQUES ET PRÊTRES ÉMINENTS EN FAVEUR DE LA RÉFORME CHRÉTIENNE DES ÉTUDES.

Les journaux catholiques n'ont pas été les seules voix qui se soient fait entendre en faveur de la réforme chrétienne de l'enseigement ; les laïques et les prêtres les plus éminents de tous les pays l'ont aussi saluée avec bonheur et fortement recommandée. Je n'en mentionnerai que quelques uns, car les citer tous me mènerait trop loin.

Le 21 juillet 1852, le comte de Montalembert écrivait à Mgr. Gaume : « Permettez-moi, tout inconnu que je suis de vous, de vous exprimer tout l'intérêt que je prends à la lutte que vous avez généreusement et résolûment entreprise pour *la plus belle, la plus vraie, la plus sainte des causes.* Avec de la patience et une persévérance invincible, vous triompherez, n'en doutez pas, des obstacles qui semblent s'accumuler contre vos efforts. Vos lettres sur le Paganisme sont irréfutables. D'ailleurs, *une cause qui a pour elle l'appui public de nos savants évêques* est une cause gagnée.

«... La lutte de nos jours est partout entre l'esprit chrétien et l'esprit païen, entre Dieu et Satan. Dieu l'emportera dans notre belle France, où il compte encore à son service tant de capacités et de dévouements. Vous êtes un des plus avancés et des plus favorisés de Dieu. Puissiez-vous trouver en lui tout ce qu'il

vous faut de force morale et physique pour ne pas succomber à l'immense tâche que vous vous êtes donnée ! »

A la même date, Mgr. Gaume recevait d'une autre partie de la France la lettre suivante d'un autre laïque éminent :

« Les coups et les injures pleuvent sur vous qui par vos longs et glorieux travaux avez si bien mérité de l'Eglise et de la société. Ne vous inquiétez pas ; on n'est digne d'être l'apôtre de la vérité qu'autant qu'on est prêt à en être le martyr. Je comprends la haine des voltairiens ; mais je ne comprends ni certains évêques ni certains écrivains catholiques ; en vous attaquant, ils tirent sur leurs troupes. Que veulent-ils ? Est-ce que par vos ouvrages la foi ou les mœurs sont mises en péril ? Non ; mais, disent-ils, c'est le beau, c'est la belle littérature, la belle éloquence, la belle poésie, la belle peinture, la belle architecture, l'antiquité classique en un mot, source de lumières et de beautés. Que deviendrait le monde chrétien, grand Dieu ! si on ne cessait de faire étudier pendant huit ans les auteurs païens de Rome et de la Grèce ?

« Je ne connais pas d'absurdité plus colossale. Mais ce n'est là que le côté moins grave de la grande question que vous avez courageusement soulevée. De la recherche avide du prétendu beau littéraire est venue la recherche et l'admiration du beau antique en tout genre ; et depuis la Renaissance, la société a eu pour unique préoccupation l'imitation, la reproduction des idées, des arts, des usages, des institutions, des mœurs de la société païenne. Qu'on nie ce fait constaté, reconnu par tout le monde ; qu'on nie la Renaissance, et alors il n'y a pas à discuter avec des gens qui nient le soleil en plein midi. Mais si on ne nie pas la Renaissance, il est impossible à un chrétien, à plus forte raison à un évêque, d'y applaudir, autant qu'il serait impossible à un bon musulman d'applaudir à l'introduction des idées chrétiennes en Turquie. Qu'on ait pu se faire illusion aux temps passés, je le comprends ; mais aujourd'hui, il n'y a plus d'excuse pour ne pas faire de l'élément chrétien, artistique et littéraire, la nourriture des enfants chrétiens. »

En Angleterre, l'immortel Pugin, qui portait toujours avec lui

le *Ver rongeur*, disait en mourant : « Je meurs content, puisque j'ai vu donner le coup de grâce au Paganisme. »

Et le pieux lord Philipps, *une des âmes* du mouvement catholique, écrivait à Mgr. Gaume : « Pour moi, je suis convaincu que la question comme vous l'avez posée, et comme nous l'adoptons et la soutenons, doit infailliblement triompher, parce que tout ce que vous dites est vrai, solidement fondé et d'accord avec la conscience et la conviction chrétiennes. Soyez tranquille, *votre cause est la cause de Dieu.* Au fond, je suis convaincu que tout chrétien sincère est de votre avis. Si par hasard il soutient quelque chose contre, c'est l'effet de quelque préjugé qui dénature la question devant ses yeux, et qui ne le laisse pas libre de l'envisager telle qu'elle est en réalité. »

Un autre enfant de l'Angleterre, et de ses plus nobles, adressait le 6 décembre la lettre suivante à Mgr. Gaume : « Laissez-moi vous dire une parole sur votre œuvre. Ayez courage, mon cher ami. Dieu, je pense, vous a suscité comme Jean-Baptiste dans l'esprit d'Elie, pour préparer les voies du Seigneur et prêcher la pénitence à toutes les nations chrétiennes qui ont offensé Dieu en beaucoup de choses, mais surtout, et avant tout, par ce péché abominable d'avoir restauré le damnable art païen en couvrant l'Europe des exécrables représentations de la mythologie idolâtrique des païens, et en étudiant plus les ouvrages des auteurs païens que ceux des auteurs illuminés de l'esprit de Dieu et des sublimes vérités de son Eglise catholique. Votre glorieux ouvrage a levé l'étendard. Déjà ce livre a eu un immense retentissement dans toute la chrétienté, ici, en Angleterre surtout. J'ai entendu un des premiers ministres de la reine dire en propres termes : *Oui. M. Gaume a mille fois raison ; et si le catholicisme est vrai, nul homme ne peut contester sa thèse.*

« Même dans nos grandes universités d'Oxford et de Cambridge, les hommes les plus éminents commencent à voir et à proclamer que vous êtes *logique*, que vous avez raison, que ce que vous dites est incontestable. Que vous rencontriez une grande opposition, c'est tout naturel. L'orgueil des hommes en est la

cause ; ils n'aiment pas à fléchir tout d'un coup. Il est difficile de chasser le démon qui a si longtemps possédé l'esprit public des nations chrétiennes. Et aussi Dieu, je pense, permet cette opposition afin de faire éclater davantage *la logique de votre argument*, et afin que tous ceux qui travaillent pour cette grande réforme s'affermissent dans l'humilité et dans le sentiment de leur propre néant. »

Du fond de la Hollande, M. Alberdingk Thyim, le grand catholique de ce pays, écrivait à Mgr. Gaume en février 1853 : « Je me sens un besoin irrésistible de vous exprimer ma reconnaissance et ma cordiale sympathie pour la thèse grande et vraie que, dans votre livre *le Ver rongeur*, vous avez lancée vaillamment au milieu de l'arène des discussions sociales. Vous avez établi solidement une des vérités les plus importantes et qui désormais n'est plus susceptible d'une réfutation raisonnable. Nous autres chrétiens germaniques, enfants de Charlemagne, nous ne voulons plus pour nourrices de nos enfants les *belles filles antiques ;* nous ne formerons plus leur esprit et leur cœur dans le monde artificiel des Grecs et des Romains.

« Les combats de la vérité sont rudes aujourd'hui. Vous l'avez éprouvé, comme nous, en vous attaquant au ver rongeur de la société. J'aime à prendre, quand je songe à votre livre, le mot *Ver* dans la signification qu'il avait dans ma belle langue du onzième siècle : *ver* est *worm*, et *worm* signifiait monstre. C'est un monstre à plusieurs têtes que vous avez attaqué ; mais vous sortirez victorieux du combat par la force des choses et de la logique. Je prie Dieu qu'il vous continue sa grâce et qu'il vous conserve les forces pour travailler à sa gloire et au bien de l'Eglise. »

En Allemagne, le célèbre publiciste baron de Moy de Sons appelle de tous ses vœux la réforme chrétienne et définit la Renaissance : « le renversement de l'ordre, puisqu'elle a soumis tout, jusqu'à l'Eglise, aux idées païennes ressuscitées. »

Et le docteur Rethmeier a parlé dans le même sens. Pour hâter le triomphe de la méthode chrétienne, il a publié des clas-

siques chrétiens, « suivant l'impulsion donnée, dit-il, par des hommes éminents en doctrine, en science et en piété. »

En Espagne, un des plus grands génies de notre siècle, Donoso Cortès, a jugé la Renaissance comme Mgr. Gaume. Il n'hésite pas à dire que le paganisme dans l'éducation est la principale cause du mal présent. Il écrivait le 4 juin 1849 :

« La rétrogradation a commencé en Europe avec la restauration du Paganisme *littéraire*, qui a amené successivement les restaurations du Paganisme *philosophique*, du Paganisme *religieux* et du Paganisme *politique*. Aujourd'hui le monde est à la veille de la dernière de ces restaurations, la restauration du Paganisme *socialiste*. »

Le 25 avril 1851, il écrivait en ces termes à Mgr. Gaume : « Votre ouvrage, *le Ver rongeur*, est excellent. Il n'y a que deux systèmes possibles d'éducation : le chrétien et le païen. La restauration du dernier nous a conduits à l'abîme dans lequel nous sommes, et nous n'en sortirons certainement que par la restauration du premier. Cela veut dire que je suis complètement d'accord avec vous. Il faut que votre ouvrage soit publié et répandu L'exécution répond au but : vous êtes toujours clair, logique, perspicace, et personne jusqu'ici n'a mis si décidément le doigt dans la plaie. »

Un des professeurs des plus distingués, sans contredit, du clergé de France, dit Mgr. Gaume, nous adressait la lettre qui suit, à la date du 10 octobre 1856 :

« Je cède, Monseigneur, au désir qui me presse depuis longtemps de vous témoigner l'admiration que m'inspirent votre dévouement et vos importants travaux, mis au service d'une idée vraie, noble, belle et utile. La *Révolution* complète votre thèse et semble lui assurer une irrésistible évidence. Que Notre-Seigneur vous donne la grâce de servir encore longtemps et beaucoup son Eglise ! C'est le plus grand honneur et le plus grand bonheur qu'on puisse souhaiter à ceux qu'ou estime et, si je l'osais dire, à ceux qu'on aime. »

Les prêtres, curés et chanoines d'une grande ville, que Mgr.

Gaume ne nomme point pour des raisons particulières, faciles à deviner, lui ont adressé collectivement la lettre suivante ; le 4 janvier 1853 :

« Tout ce qui touche aux intérêts sacrés de l'Eglise, notre mère, fait palpiter nos cœurs. C'est vous dire que nous avons été heureux de la discussion que vous avez soulevée si à propos au sujet des classiques. C'est vous dire que toutes nos sympathies sont acquises à la cause que vous défendez si généreusement et dont vous êtes le glorieux martyr.

« Oui, en signalant comme un abus l'usage à peu près exclusif des auteurs païens dans l'enseignement, vous avez mis le doigt sur une plaie trop réelle, et dans le plan que vous tracez pour introduire une réforme, vous montrez autant de modération que de prudence. Ce n'a pas été pour nous un léger sujet d'étonnement que même des évêques aient cru pouvoir censurer vos vues et vos paroles. Mais lorsque vous avez pour vous la raison et le bon droit, nous admirons d'autant plus ce courage ferme, cette persévérance calme avec lesquels, sans tenir compte des injures de vos adversaires, vous savez relever leurs exagérations et leurs méprises.

« Vous avez prouvé que vous êtes digne d'être le champion d'une si noble cause. Nous n'ignorons pas que vous avez reçu plus d'un témoignage de satisfaction des personnages les plus imminents ; que dans tous les rangs de la société il y a des cœurs chrétiens qui vous comprennent et partagent vos convictions. »

S'il est une pièce qui doit trouver sa place ici, c'est assurément la lettre qu'adressait M Silve, chanoine curé, aux rédacteurs de l'*Univers* ; elle est du 13 août 1852.

« Messieurs, dit il, ayant été supérieur de deux petits séminaires, Forcalquier et Ajaccio, j'ai suivi avec un vif intérêt la polémique que vous soutenez sur le choix des ouvrages qu'on doit mettre entre les mains de la jeunesse. J'adhère complètement à la doctrine du *ver rongeur* de M. Gaume et à la thèse que vous avez développée avec tant de savoir. Combien de fois, professant les humanités, n'avais-je pas dit à mes élèves : Mes

enfants, je jette le poison à pleines mains dans vos poitrines ! Et pourquoi inclinons-nous nos fronts marqués du signe du Christ devant les prétendus chefs-d'œvre des siècles de Périclès et d'Auguste, tandis que nous avons là, sous nos mains, dans les Pères de l'Eglise, toute une littérature chrétienne ? C'est là que nous pourrions recueillir l'or à pleines mains, si nous n'étions pas esclaves de vains préjugés. Oh ! comme mon cœur de prêtre gémissait alors que j'avais à expliquer les odes, les satires et les épîtres de celui qui, se rendant justice à lui-même, disait : *Ego de grege porcorum Epicuri !* Jusque dans cet Homère si vanté, dans ce Virgile estimé si sage, je trouvais des pages infectées de luxure. Combien de fois, au tribunal de la pénitence, n'étais-je pas condamné à combattre dans mes pauvres enfants les impressions funestes qu'ils avaient reçues en classe de l'étude des auteurs païens ! Ah ! du moins que, pendant les classes de grammaire, c'est-à-dire jusqu'à la troisième inclusivement, on tienne nos jeunes chrétiens loin de ces sources impures, loin de ces livres qui, sous de belle formes, cachent le venin le plus mortel, véritables sirènes qui, avec leur voix enchanteresse, entraînent tant de malheureux à leur perte !

« ..... Pendant plus de vingt ans j'ai été condamné à feuilleter ces livres déplorables. Je connais tout le poison qu'ils renferment, et ce serait calmer un remords de ma conscience si, avant de mourir, il m'était donné de réparer le mal que j'ai fait à mes chers et bien-aimés élèves, alors que, me laissant entraîner par un fatal courant, je les initiais aux fatales doctrines de ceux que saint Paul a si bien caractérisés lorsqu'il a dit : *Volentes esse sapientes stulti facti sunt.* »

M. l'abbé Martinet, qui est à coup sûr l'un des hommes les plus remarquables de l'Europe, a profondément déploré, lui aussi, e règne du paganisme dans l'éducation. « La Renaissance dit-il, a dégradé le talent en le ravalant au rôle de copiste. Elle a perverti les mœurs, parce que, au lieu de s'appliquer à cultiver et à embellir les mœurs chrétiennes, elle s'est faite l'interprète et l'admiratrice des idées puériles et des mœurs dissolues

de l'antiquité..... En somme, nos éducateurs modernes n'ont rien négligé pour nous faire rétrograder de vingt siècles, et obliger les peuples chrétiens à reprendre les misérables allures d'une misérable antiquité. »

En Italie, berceau de la Renaissance, nous trouvons, entr'autres partisans de la réforme proposée par Mgr. Gaume, le R. P. Ventura, Manzoni, le comte Jullio Dandolo, l'éloquent et courageux abbé Margotti.

Parlant de la guerre acharnée que les admirateurs de l'antiquité païenne avaient déclarée à Mgr. Gaume, le Père Ventura s'écrie : « La postérité ne s'expliquera pas que des ecclésiastiques haut placés, n'opposant que le scandale du silence et de l'indifférence aux ravages de l'incrédulité, n'aient élevé la voix de leur zèle que pour défendre l'idée païenne contre l'idée chrétienne ; qu'ils n'aient lancé des censures et des anathèmes que contre de courageux catholiques, et qu'ils aient persécuté comme des Luther et des Calvin, des hommes qui ont voulu retrouver une méthode patronée par les plus grands personnages de l'Eglise. La postérité ne s'expliquera pas enfin que des chrétiens se soient acharnés avec tant de fureur contre des chrétiens, pour les punir d'avoir voulu christianiser l'enseignement social, et qu'ils aient voulu *écraser*, c'est le mot, l'un des saints et des plus savants prêtres de son époque (Mgr. Gaume), pour avoir osé dire dans ce temps d'apostasie universelle, *qu'on ne peut avoir une société chrétienne à moins d'élever chrétiennement la jeunesse*, et qu'ils aient voulu traîner aux gémonies cet homme vénérable, auquel, dans l'intérêt de la morale publique, Platon, Cicéron et Quintilien auraient décerné des autels. »

Le très-révérend Père Cérimo, supérieur des Théatins, l'un des plus savants consulteurs de l'Index, ayant examiné les écrits de Mgr. Gaume sur la question des classiques, après s'être adjoint d'habiles canonistes, fit parvenir à l'illustre auteur, le 28 janvier 1853, la consultation suivante dont je ne donne que des extraits :

« Les principes de foi et de zèle, qui vous ont inspiré le rare

courage de soulever une question aussi utile et aussi délicate qu'est la question de l'abus des classiques païens dans les écoles seront infailliblement reconnus et admirés de quiconque voudra se procurer l'avantage de lire ce que vous avez publié à ce sujet.

« Attaquer de front une coutume invétérée et universell paru à quelques-uns une présomption et une injure envers l'Eglise. Rassurez-vous cependant ; car, d'un autre côté des personnages, non point en petit nombre ou obscurs, *mais en grand nombre et on ne peut plus distingués*, vous encouragent, vous secondent et se font vos compagnons d'armes dans cette guerre contre le paganisme, infiltré dans l'éducation et débordé sur les sociétés modernes.

« .....Empêcher les jeunes gens qui doivent étudier le grec et le latin de puiser leurs premières idées dans les auteurs païens, desquels, excepté la langue, *on n'apprend rien de bon et dont on peut apprendre beaucoup de mal*, et d'autre part, leur mettre entre les mains des livres chrétiens où tout en apprenant langue, qui est aussi une langue grecque ou latine, l'esprit cœur des enfants, faciles à recevoir et fidèles à retenir les premières impressions, se pénètrent, presque sans s'en apercevoir, de religion, de vertu, de piété, qui, en fin de compte sont l'essentiel de la vie, morale de l'homme : rien de tout cela assurément ne peut être appelé un outrage à l'Eglise. Je dirai plutôt que c'est *un moyen de seconder ses vues.*

« ..... Il me semble que c'est faire trop d'honneur à Homère et à Virgile, à Démosthère et à Cicéron, que de déclarer l'Eglise solidaire de l'injure qu'on leur fait, en les bannissant de quelques écoles. Je ne sache pas que l'Eglise ait jamais fait de canon pour sanctionner une règle, un programme d'études élémentaire. Aussi, chaque évêque, chaque congrégation religieuse a pleine liberté de suivre telle méthode qu'elle reconnait plus appropriée aux circonstances des temps, et plus conforme à la pratique des lieux, ou bien d'introduire un système qui lui soit tout-à-fait propre. Dans ce dernier cas, ce serait une nouveauté, jamais

une injure aux autres évêques ou aux autres congrégations, bien moins encore à l'Eglise.

« *L'Eglise n'a pas* IMPOSÉ l'usage des classiques païens, *elle l'a* TOLÉRÉ. Elle ne regardera donc pas comme une injure si on éloigne d'elle CE QUI ÉTAIT EN ELLE, MAIS QUI NE VENAIT PAS D'ELLE. *L'usage des classiques païens fut imposé par les exigences du siècle, et à grand regret adopté par les pasteurs spirituels.* Que ne fit pas saint Charles pour exclure du programme d'études de son séminaire les auteurs païens ? Par une prudente condescendance, il dut cependant *tolérer* qu'on les y introduisit..... Pour conclure, je dirai à votre Révérence que, suivant ma manière de voir, elle peut sans inquiétude, sans difficulté ou inconvénient soutenir sa thèse, *laquelle seconde les vues de l'Eglise*, loin de les contrarier.»

Un autre prêtre, digne émule des Apôtres par son zèle, des Pères de la Thébaïde par ses austérités, des plus grands saints par l'héroïsme de ses vertus, le R. P. Muard, fondateur des bénédictins-prêcheurs, disait quelques heures avant sa mort : « Que nous sommes malheureux ! Pendant nos études on ne nous a inspiré aucun goût pour les écrivains sacrés ; nous avons reçu un enseignement presque païen.»

Après ce témoignage de la sainteté la plus éminente, écoutons celui de l'impiété la plus satanique. Proudhon, qui prend les auteurs païens sous sa protection, dit : « Je sais gré à Mgr. Dupanloup d'avoir voulu réparer, autant qu'il est en lui, les torts de Mgr. Gaume à l'endroit des classiques, bien qu'au fond Mgr. Gaume me paraisse *plus conséquent* dans sa manière de voir et *plus chrétien* que Mgr. Dupanloup.»

Voilà ce qui s'appelle mordre en baisant.

## XX

### ÉVÊQUES ET CARDINAUX EN FAVEUR DE LA MÉTHODE CHRÉTIENNE.

De quelques poids que soient les témoignages qui viennent d'être entendus, ils ne formeraient pas, il semble, une preuve d'autorité complète en faveur de la thèse qu'a soutenue Mgr. Gaume , touchant la nécessité d'une réforme de l'éducation, s'ils n'étaient corroborés par d'autres témoignages venant de plus haut. Or, rien de ce que requiert cette preuve ne fait défaut. De toutes les parties du monde catholique, d'illustres évêques ont applaudi aux efforts de Mgr. Gaume, et se sont fait un devoir de l'encourager et de le soutenir. Ils sont en si grand nombre que je ne puis citer toutes leurs lettres ; je me contenterai d'en reproduire quelques-unes, qui feront assez connaître ce que sont les autres. Les quatres premières viennent de prélats qui n'ont pas voulu que leur nom fût connu du public, à cause de la vivacité des discussions à l'époque où ils les ont écrites.

« Je partage toutes vos idées, écrivait l'un de ces évêques à Mgr. Gaume, le 14 juillet 1851 ; mais des circonstances exceptionnelles, que vous connaissez, m'empêchent de vous le dire tout haut.»

Le 3 septembre suivant, un autre évêque lui écrivait : « Avant de répondre à votre aimable lettre du 22 juin, j'ai voulu lire votre intéressant ouvrage (*le ver ronyeur*), afin de pouvoir vous

adresser mes félicitations et mes remercîments les plus sincères. Vous avez bien mis le doigt sur la plaie : nous sommes païens sans le savoir et souvent même sans le vouloir; parceque l'éducation et encore plus l'instruction n'ont été, depuis bien longtemps, employées qu'à déformer en nous le glorieux caractère d'enfants de Dieu et de frères de Jésus-Christ.

« C'est à nous maintenant, qui jouissons d'une certaine liberté d'enseignement, à refaire une autre société, à la *rechristianiser*, si j'ose m'exprimer ainsi. Pour ma part, j'ai consacré ma vie à cette œuvre, et votre excellent livre servira encore à animer mon zèle et à le diriger dans une meilleure voie. C'est donc non-seulement un beau livre que voufaits avez , mais une bonne, une excellente œuvre. Agréez-en, je vous en prie, tous mes compliments. »

Le 5 septembre de la même année, l'archevêque de N..... écrivait à son tour à l'auteur du *Ver rongeur* : « J'ai lu votre ouvrage où j'ai trouvé partout le respectable auteur du *Catéchisme de persévérance*. J'avais lu tous les articles de M. Danjou sur la question que vous traitez avec une supériorité incontestable. *Le Ver rongeur* est écrit d'un style noble et pur. C'est une excursion dans l'histoire de l'enseignement aux diverses époques du christianisme, et une juste appréciation des maux causés par le principe païen dans l'éducation. Dans ses fondements, votre thèse ne trouvera de contradicteurs que dans les hommes sans foi. »

Le 16 décembre 1857, Mgr. Gaume recevait d'un autre évêque, qu'il ne nomme point, la lettre qui suit : « Je suis heureux de vous exprimer la vive sympathie avec laquelle j'ai applaudi à vos généreux efforts pour la réforme de l'enseignement donné à la jeunesse catholique. J'avais souvent déploré comme vous que l'intelligence, la mémoire et le cœur des générations naissantes grandissent dans une atmosphère presque exclusivement païenne, et que des enfants chrétiens eussent à passer l'époque la plus décisive de leur vie, celle qui reçoit les impressions les plus durables et de laquelle dépend tout l'avenir, dans une sorte d'intime

familiarité avec des auteurs si fortement imprégnés de sensualisme et de maximes antichrétiennes.

« Grâce à votre courageuse initiative, *de très-heureux changements ont déjà été opérés dans de nombreuses institutions* et surtout dans les petits séminaires. Les auteurs chrétiens ont trouvé une large place dans l'enseignement des lettres, et les richesses incomparables qu'ils renferment, et qu'on appréciera de plus en plus, ne permettent pas de douter que le mouvement n'aille en se généralisant. Une place, sans doute, devait être laissée aux orateurs et aux poëtes profanes. Vous ne la leur avez pas refusée, mais en faisant disparaître ce qu'ils pouvaient avoir de dangereux, par les retranchements qu'ils ont subis dans l'édition que vous avez eu l'heureuse pensée de faire. J'unis donc de grand cœur mon suffrage à ceux si nombreux et si graves que vous avez reçus, et qui ont été une compensation bien méritée des attaques que vous a values votre zèle pour une si belle cause. »

Mgr. Landriot, mort archevêque de Reims, écrivait en 1852 : « Il faut christianiser davantage l'éducation ; TOUT LE MONDE le reconnaît, amis et ennemis du *Ver rongeur*. Nous l'avions dit et répété maintes fois ; mais la passion a empêché d'entendre notre voix. Du reste, cette question de sève chrétienne, de plus en plus abondante, elle n'est pas particulière aux écoles ; elle s'applique à toutes les positions, à tous les âges, et les saints ont cherché et cherchent tous les jours à christianiser davantage, c'est-à-dire à sanctifier de plus en plus les fidèles, le clergé, les ordres religieux. C'est la voix de l'esprit de Dieu, qui lutte d'une manière incessante contre nos instincts mauvais, et qui cherche à soutenir la nature au milieu de ses défaillances continuelles. *Réunissons donc nos efforts pour christianiser l'enseignement.* »

Dans son discours synodal du 25 juin 1858, Mgr. de Salinis, expliquant les derniers actes du concile d'Amiens, s'exprimait en ces termes :

« Je me suis occupé aussi de développer l'élément chrétien dans l'enseignement des lettres, et j'ai cru que cette amélioration si importante sous d'autres rapports, ne pouvait être que favo-

rable aux études profanes elles-mêmes. L'expérience faite à Saint Riquier est bien significative. Ceux de nos élèves, et ce ne son pas les plus distingués, qui se sont présentés pour le baccalauréat, ont été reçus dans une proportion plus forte que celle qu'on observe dans d'autres colléges. Ce résultat ne m'a pas étonné. Le commerce journalier avec les auteurs chrétiens fortifie la raison des élèves, parce qu'il la nourrit de notions plus saines, et aussi parce que ces notions touchent à toutes les réalités de la société au milieu de laquelle ils doivent vivre, tandis qu'ils rencontrent dans les auteurs païens une foule de choses qui ne sont pour eux que des abstractions stériles, des idées mortes, tout-à-fait étrangères au monde social créé par le christianisme. Leur esprit acquiert plus de sève, parce qu'il plonge ses racines dans un sol plus fécond, et il s'opère en eux, sous ce rapport, une plus grande végétation intellectuelle, qui se fait sentir à toutes les branches de leurs études. »

Mgr. Parisis, évêque d'Arras, l'honneur, la lumière et la gloire de l'épiscopat français, écrivait à Mgr. Gaume en 1852 : « Aujourd'hui, le gallicanisme est jugé ; eh bien ! il faut que le paganisme le soit ; il faut que l'on sache comment son introduction a été une faute, comment son règne, dans la société chrétienne, a été un grave danger.

« Pour moi, je disais, il y a déjà bien quinze ans, à ceux qui m'entouraient : Avant un demi-siècle on comprendra *que la Renaissance a été la plus redoutable épreuve de l'Eglise de Dieu depuis son berceau.*

« Vous avez bien devancé mes prévisions ; car, même en faisant ses réserves sur certains passages, quand on vous lit sans prévention, on se sent véritablement effrayé à la vue de cette peste mortelle qui s'étendait sur tout le corps et sur les parties les plus vitales de l'Epouse immaculée de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Le 2 juillet 1852, le même prélat écrivait à M. Louis Veuillot, rédacteur en chef de l'*Univers* : « Nos adversaires s'obstinent à dénaturer mon opinion..... Je ne nie pas plus la beauté des for-

mes du langage de l'antiquité païenne que je ne mets en doute la beauté des formes des différents ordres d'architecture que les Grecs nous ont légués ; mais je dis et je soutiens à ce sujet deux choses :

« 1o. Que les païens sacrifiaient tout au culte de la forme, et qu'ainsi ils faisaient prédominer la chair sur l'esprit ; que le sensualisme le plus effréné régnait dans tous leurs arts ; que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, était venu sur la terre pour vaincre le monde, c'est-à-dire pour dompter la chair, ce que l'Apôtre exprimait par ces paroles : *Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit qui vient de Dieu ;* et qu'enfin la Renaissance dans ce grand combat, dont il est dit : *Caro enim concupiscit adversus spiritum ; spiritus adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur,* avait répudié dans les arts et dans les lettres le genre spiritualiste que le moyen-âge lui avait légué et que le christianisme seul avait produit, pour reprendre le genre sensualiste avec toutes ses folles erreurs et toute sa mythologie éhontée. Et j'en ai conclu qu'il y avait eu là un véritable dépérissement dans les idées de la foi et un danger sérieux pour les mœurs chrétiennes.

« J'ai dit : 2o. Que le christianisme, en entrant dans le monde et en y renouvelant la face de la terre, avait créé un nouveau langage pour des idées tout-à-fait nouvelles ; que ce langage ecgr ou latin, nécessairement tout différent du langage païen, renfermait dans un grand nombre de nos auteurs sacrés des beautés de premier ordre, supérieures à tous les chefs-d'œuvre du paganisme, ne fut-ce que parce qu'elles étaient l'expression et le reflet de la vérité divine. J'ai dit que ces beautés littéraires de nos saints Docteurs avaient été généralement peu appréciées, pour ne pas dire méconnues et décriées, depuis trois siècles, comme étant de mauvais goût ; j'ai dit que ç'avait été encore là une déception de l'esprit de mensonge, un résultat de l'affaiblissement de la foi, et un certain retour au culte du naturalisme, enfin une véritable perte pour les études classiques des jeunes chrétiens, puisqu'on leur laissait ignorer dans les langues classiques les formules qui

seules pouvaient rendre exactement les idées surnaturelles de leur croyance.

« Voilà ce que j'ai dit, Monsieur le Rédacteur, voilà ce que je maintiens, et voilà ce à qui personne n'a répondu. »

Mgr. Pie, évêque de Poitiers, a parlé absolument dans le même sens, ainsi que N.N. S.S. les évêques de Perpignan, d'Avignon, de Rodez, de Saint Claude, de Gap, de Moulins, de Châlons. etc., etc.

Dans une lettre datée du 24 septembre 1865, Mgr. l'évêque de Mauvienne disait à Mgr. Gaume : « Je veux vous dire maintenant, Monseigneur, mon vif désir que *vous veniez à bout de la conquête du Canada.* L'exemple qui partirait de là exercerait une influence salutaire sur l'Amérique du Nord. Pour moi, je fais ce qui est possible, dans les limites de ma sphère, pour gagner des adhérents à la cause dont vous êtes le chef et l'apôtre. Deux supérieurs de petits séminaires de la Savoie, avec lesquels je me suis entretenu, m'ont promis de faire ce qu'ils pourraient pour introduire votre méthode dans les établissements qui leur sont confiés. Notre cher et vénérable ami, l'abbé Combalot, s'en occupe avec zèle et ce n'est pas sans succès. »

Le 4 avril 1853, l'illustre évêque d'Aquila, Mgr. Filippi, que Pie IX estime singulièrement et auquel il a donné le titre d'*apôtre de la réforme chrétienne de l'enseignement*, écrivait la lettre suivante à l'un de ses amis :

« Je vous renvoie les trois volumes de l'abbé Gaume. Je les ai lus avec un immense plaisir et vous rends les plus grandes actions de grâces pour m'avoir procuré l'occasion de voir développée complètement, et de main de maître, une question sur laquelle depuis longues années mon expérience personnelle avait appelé ma pensée et fait recourir à plus d'un expédient pour rendre plus chrétienne l'instruction de la jeunesse, surtout de la jeunesse cléricale.

« Je n'ajoute rien. Je vous prie seulement d'offrir mes sincères et respectueux hommages à l'abbé Gaume, et de lui dire de ma part de ne pas se décourager à cause des contradictions qu'il

rencontre dans l'adoption de ses idées. Pauvres humains! nous sommes ainsi faits! nous nous abstenons souvent à fermer les yeux pour ne pas voir *ce que nous n'avons pas aperçu les premiers.* Mais la vérité fait son chemin d'elle-même. Je finis, parce qu'un tel homme n'a pas besoin de mes faibles encouragements. »

L'archevêque de Martera adressait aussi à l'un de ses amis, le 10 mai, 1854, la lettre qu'on va lire :

« Excellence Révérendissime, à peine ai-je connu la publication de l'ouvrage de l'abbé Gaume, *il verme roditore,* que je me suis empressé de le faire venir de Naples par la poste. Je commençai à le lire, et j'en fus tellement enchanté, que je le dévorai en peu de jours. Tout m'a ravi : l'ordre des matières ; l'évidence de la démonstration, si palpable qu'il faut nier, je ne dis pas le bon sens, mais le sens commun, pour n'en être pas convaincu ; la clarté de l'élocution ; l'élégance du style : la netteté de l'exposition ; le zèle et l'amour de la jeunesse, et mille autres choses qui m'ont fait impression, me font conclure que l'abbé Gaume est le vrai bienfaiteur de la société et le promoteur d'une ère nouvelle, réparatrice des maux passés. Je vous remercie de m'avoir fait connaître un si grand trésor, et je vous assure que, l'année prochaine, la méthode de l'abbé Gaume sera mise en pratique dans mon séminaire. »

Voici, entr'autres choses, ce qu'écrivait à Mgr. Gaume l'un des plus savants prélats d'Italie, Mgr. d'Avanzo, évêque de Castellanata en 1858 et 1859 :

« Comme évêque, j'ai encore mieux compris la nécessité de la réforme et l'obligation où j'étais de l'embrasser, attendu que je suis, comme le grand Possevin, convaincu que c'est un point *d'où dépend le salut du monde.* Ma conviction n'a fait que s'accroître lorsque j'ai vu succéder chez vous la question du traditionalisme à celle des classiques. Ces deux questions, en effet, sont sœurs, et si elle se donnent la main, elles peuvent sauver la génération future du chaos dans lequel la nôtre a déjà un pied.....

« ..... Pour votre consolation, vous qui depuis tant d'années êtes descendu si vaillamment dans l'arène, et qui, comme me l'écrivait un de mes savants amis, êtes une gloire vivante de l'Eglise, je vous dirai que Dieu a donné l'accroissement à la bonne semence. La réforme est désormais adoptée presque partout dans les séminaires de la Pouille. Je me fais gloire d'en être l'apôtre. »

Marchant sur les traces de l'Ange d'Aquila, Mgr. l'évêque d'Urgel, en Espagne, a introduit les auteurs chrétiens dans les maisons d'éducation de son diocèse. Par ses ordres et sous sa direction a paru une collection de classiques chrétiens; elle est accompagnée d'un prospectus dont voici un extrait :

« Mgr. Gaume a été l'architecte, et moi l'ouvrier ; lui le pilote, et moi l'humble batelier qui lance intrépidement son fragile esquif en pleine mer, certain de ne pas sombrer, étant amarré à un majestueux navire. »

Dans une lettre du 23 janvier 1858, le vénérable évêque s'exprimait ainsi :

« Gloire à Dieu, qui a daigné nous ouvrir les yeux et nous montrer l'abîme sur lequel nous avons marché si longtemps ! Vous augurez que plus d'un cœur espagnol saluera notre drapeau avec bonheur : je puis vous dire qu'il n'y en aura pas un, mais beaucoup. Six diocèses déjà ont répondu à notre appel. J'ai l'espérance qu'avant trois ans, si les siéges vacants sont pourvus, toute l'Espagne et une partie de l'Amérique entreront dans notre voie. »

Le vénérable évêque de la Havane écrivait à Mgr Gaume le 8 février 1852 : « Votre idée est grandiose ; elle mérite mon approbation. Ce serait un moyen bien sûr de préserver nos jeunes gens d'une corruption qui chaque jour fait de rapides progrès parmi eux. Je ne puis que vous louer de vouloir affermir, par un moyen si profondément religieux, les fondements d'un édifice que nous sommes tous si obligés de défendre. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous prouver que je

m'intéresse vivement à la réussite d'une œuvre digne du plus grand succès. »

Entendons maintenant Mgr. l'archevêque de Santiago. Le 14 mars 1852, il adressait la lettre suivante à Mgr. Gaume : « Un homme comme vous n'a pas besoin de mon pauvre et humble suffrage. Vos productions littéraires prouvent que vous êtes compétent pour juger de la réforme de l'enseignement. Sans hésiter, je vous assure que j'abonde dans votre idée de dépaganiser l'éducation, les lettres, les sciences, la politique et toutes les tendances de l'époque actuelle. Là est le cancer qui ronge la société..... »

Le vénérable évêque de Ratisbonne abonde dans le sens de Mgr. Gaume, comme le témoigne la lettre suivante du 1er mars 1853 : « Je pense comme vous. La réforme dans l'éducation doit être l'objet de tous les vœux et de tous les efforts. A cela ne suffisent pas des maîtres chrétiens ; il faut encore des livres chrétiens qui respirent le sens de Jésus-Christ, et que les maîtres puissent faire pénétrer dans l'âme de leurs disciples. Pour le moment mon regret est de n'être pas libre, attendu que c'est le gouvernement qui nous trace le programme d'études littéraires. »

L'illustre archevêque d'Erlau, primat de Hongrie, ayant fait traduire le *Ver rongeur* dans la langue de son pays, afin que le clergé put profiter de cet ouvrage, envoya la traduction à Mgr. Gaume en lui disant :

« J'ai cru que par cet envoi je vous donnerais de ma part une petite reconnaissance, et peut-être une consolation dans les adversités que vous a causées cet ouvrage. Cette traduction même démontre mon opinion dans la question, et la persuation où je suis que je n'ai pas péché contre l'intention de l'Eglise, qui veut avant tout former de bons chrétiens par les meilleurs moyens possibles. »

Le 15 novembre 1851, Mgr. l'archevêque de Myre, nonce apostolique à Paris, écrivait à Mgr. Gaume : « Je vous dois tous mes remercîments pour votre si remarquable ouvrage, le *Ver rongeur*. J'ai été charmé de tout ce que j'y ai trouvé

d'excellent et de bon. Je vous en offre donc mes compliments bien sincères et mes remercîments bien empressés. J'ai fait parvenir au Saint-Père l'exemplaire de votre dit ouvrage, dont vous avez bien voulu lui faire hommage. Sa Sainteté a d'autant plus agréé l'offre que vous lui en avez faite, qu'Elle connait bien tout votre mérite et spécialement votre attachement filial pour le Saint-Siége Apostolique. »

Le savant et regretté Cardinal archevêque de Reims, Mgr. Gousset, a été, lui aussi, l'un des plus zélés partisans de la méthode chrétienne.

« N'ayant pas été tout-à-fait étranger, dit-il à Mgr. Gaume, à la publication du *Ver rongeur des sociétés modernes*, je n'ai pu être insensible aux attaques violentes dont vous avez été l'objet à l'occasion de cet ouvrage. On ne peut vous accuser d'avoir émis des opinions exagérées, absurdes, irrespectueuses envers l'Eglise et capables de troubler les consciences, etc., sans faire retomber une accusation aussi grave sur ceux qui, en approuvant votre livre d'une manière ou d'une autre, comme je l'ai fait moi-même, se serait rendus solidaires des erreurs qu'on vous reproche. Néanmoins comme le procès me parait suffisamment établi, et que vos lettres à Monseigneur l'évêque d'Orléans ne laissent rien à désirer pour le fond et pour la forme, je n'entrerai pas dans la discussion ; je préfère mettre la main à l'œuvre *en adoptant incessamment*, pour les petits séminaires de mon diocèse, le plan d'éducation que vous proposez. »

Le Cardinal-prince Altieri, évêque d'Albano, camerlingue de la sainte Eglise romaine, désigné partout en Italie comme digne de succéder à Pie IX, et mort martyr de son dévouement il y a quelques années, écrivait à son tour à Mgr. Gaume en 1857 :

« Monseigneur, j'ai lu avec une exprimable satisfaction votre excellent ouvrage intitulé *la Révolution*. J'y ai trouvé des idées fort justes et fort sages qui, appuyées sur le témoignage de faits irrécursables, jettent une immense lumière sur une thèse jusqu'ici très-peu considérée, et *dont on ne peut cependant contester l'évidence sans se mettre en opposition avec la vérité la*

*plus manifeste, et sans compromettre l'avenir religieux de la société humaine.*

« Tous ceux qui désirent voir éloigner les effrayants dangers qui de toutes parts nous menacent, espèrent que vous continuerez à travailler toujours avec le même zèle pour la défense et la propagation d'une réforme de l'instruction de la jeunesse, *réforme éminemment utile à la religion et à la véritable civilisation.* »

Après un tel concert d'éloges donnés à la méthode chrétienne d'enseignement, qu'on ne soit pas surpris d'apprendre que, dès 1865, elle était adopté dans plus de *quarante* diocèses du royaume de Naples.

Connaissant tous ces faits ; connaissant de plus combien graves et nombreux sont les témoignages qui proclament l'absolue nécessité de la réforme chrétienne de l'enseignement, pouvons-nous, en sûreté de conscience, refuser ou négliger d'agir, sous prétexte que cette réforme n'a qu'une *importance secondaire* comme disent les *Etudes religieuses ?*

A cette question voici comment répondent les évêques du royaume de Naples dans une lettre collective en date du 1er octobre 1853 :

« NOUS NE CROYONS PAS QU'UN ÉVÊQUE, QUI CONNAIT LA RÉFORME PROPOSÉE ET QUI NE L'EMBRASSE PAS, PUISSE ÊTRE EN SURETÉ DE CONSCIENCE ET TRANQUILLE AU MOMENT DE LA MORT. »

*Intelligite !*

## XXI

### LE CONCILE D'AMIENS.

Ayant entendu de si nombreuses, de si graves et de si respectables autorités qui déposent en faveur de la réforme chrétienne de l'enseignement, l'on ne devra pas s'étonner que des conciles provinciaux aient regardé comme un devoir de premier ordre d'en prescrire et d'en presser la mise en pratique. C'est ce qu'a surtout fait le concile d'Amiens, tenu le 15 janvier 1853, sous la présidence de Son Eminence le cardinal Gousset.

Ce concile a beaucoup appuyé sur l'éducation de la jeunesse, et, dans les règles qu'il donne à suivre en cette matière, il ne fait rien autre qu'exposer la méthode chrétienne. Malgré les intrigues que les adversaires ont fait jouer à Rome, ses actes et décrets ont été confirmés par autorité apostolique. Le témoignage du concile d'Amiens, dans l'importante question qui nous occupe, est donc d'un poids considérable, et bien aveugles et bien entêtés seraient ceux qui, après avoir comparé ses prescriptions sur l'enseignement avec les pratiques de la vieille routine, que nous suivons toujours comme si nulle protestation ne s'était fait entendre, prétendraient que tout va pour le mieux, et que les quelques modifications qu'il est convenable d'opérer sont insignifiantes au fond.

Voici d'abord quelles sont les règles générales que pose le concile d'Amiens, relativement aux études :

« Le principe fondamental, qui doit présider au régime des

écoles, c'est que l'éducation a pour but de former les jeunes gens à la vie chrétienne surtout, et en même temps à la vie civile et aux sciences qui s'y rapportent. Les colléges, qui sont pour les enfants comme une seconde famille, ne doivent pas satisfaire moins parfaitement à ce devoir que l'éducation domestique à laquelle ils supplient. Pour que les écoles soient vraiment dirigées vers cette fin, *il ne suffit pas que les jeunes gens assistent aux instructions religieuses qui leur transmettent la connaissance des vérités surnaturelles*, mais il est nécessaire en outre que les leçons qu'ils reçoivent dans les classes, non seulement ne nuisent pas à la culture chrétienne des esprits, mais lui servent et lui profitent, de sorte que la religion soit comme une âme qui donne le mouvement à la masse des études et se répande dans tout le corps de l'enseignement. Cet ordre a dû sans doute être toujours suivi dans l'éducation de la jeunesse ; *mais les conditions du temps présent l'exigent plus strictement encore*, car il n'est rien que l'éducation ne doive tenter pour rendre les jeunes gens fermes et robustes dans la foi, puisque, au sortir des écoles, ils sont entourés de tous côtés par les séductions et les assauts des mauvaises doctrines. Dans cette organisation chrétienne des études, il faut porter une attention spéciale sur trois grandes parties de l'enseignement, qui embrassent les lettres, l'histoire et la philosophie. Leur sage direction dépend d'une vérité que les professeurs doivent méditer avant tout, et sur laquelle roule toute éducation chrétienne, savoir, que l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, quoique essentiellement distincts, son tellement unis chez les chrétiens, que par suite de cette union l'ordre naturel reçoit de l'autre des lumières supérieures, qui le pénètrent et le perfectionnent de diverses manières. Et d'abord, dans la littérature on voit briller les éléments du beau naturel, que le génie de l'homme perçoit et élabore par ses propres forces. C[illegible] de beautés se fait remarquer dans un grand nombre d'ou[illegible]ges païens, où il consiste, en grande partie, dans un soin exquis de la forme et dans un art merveilleux. Mais, après que l'Evangile eu[illegible] éclairé et échauffé les âmes, lorsqu'il eut ouvert à l'intelligence et au

cœur de l'homme des régions plus hautes et de plus vastes espaces, on vit apparaître un nouvel ordre de beauté surnaturelle, qui, plus sublime en soi, perfectionne la substance de l'autre ordre, et, tout en recevant les formes du beau naturel, produit néanmoins sa propre expression, comme le preuvent une foule de livres, de poëmes et de discours, dans lesquels éclate la majesté du génie chrétien. Les professeurs ne doivent donc pas expliquer les monuments de la littérature païenne sans exposer aussi les principes et les modèles de la littérature chrétienne, en ayant soin de bien faire remarquer l'influence des éléments qui lui sont propres. Il faut en dire autant de l'histoire. On retrouve chez tous les peuples les éléments naturels de la société civile, savoir : la famille, le mariage, les relations des parents et des enfants, la distinction des riches et des pauvres, les droits publics et privés, le pouvoir et l'obéissance et tout ce qui se rattache à cet ordre de chose. Mais il est évident que chez les peuples éclairés par la lumière surnaturelle de l'Evangile, ces termes ont une signification, à certains égards, différente de celle qu'ils avaient dans les ténèbres du paganisme, et que la notion chrétienne de ces éléments sociaux, non seulement diffère beaucoup des idées corrompues qui dominaient chez les païens, mais aussi qu'elle est bien supérieure aux notions même justes qu'ils pouvaient concevoir par la seule lumière naturelle. D'où il suit que les principes de la société civile, élaborés et comme transformés par la vertu de la révélation évangélique ; ont été élevés à un degré supérieur de dignité et d'excellence. Que les professeurs d'histoire n'épargnent donc aucun soin pour faire saisir graduellement à leurs élèves cette union des élements naturels et de l'élément surnaturel, ainsi que les merveilleux effets qu'elle a produits. Quant à la philosophie, il y a sans doute, dans les écoles catholiques, plusieurs éléments que la jouissance de l'esprit humain a fournis même aux philosophes païens ; mais il y en a d'autres qui ne dérivent pas de cette unique source. *Il est très-faux de dire que l'enseignement de la philosophie soit chez nous le produit de la seule raison naturelle ;* car d'abord les professeurs ont, dans la

doctrine catholique, une règle qui leur indique les thèses à rejeter, et qui les avertit en outre que tel ou tel raisonnement renferme quelque chose de vicieux, par cela même qu'il conduit à des conclusions contraires aux dogmes. De là vient que, dans les écoles catholiques, il y a un parfait et solide accord pour démontrer philosophiquement plusieurs vérités, sur lesquelles on ne trouve que le doute ou les plus grandes discussions dans les écoles qui ne marchent pas à la lumière de la foi. Ceux donc qui soutiendraient que les leçons de philosophie, dans les colléges catholiques, doivent être faites de telle sorte qu'on s'y tienne en dehors de la lumière surnaturelle, rêveraient une abstraction purement fictive, ou, si cette abstraction avait réellement lieu, l'enseignement philosophique, perdant l'unité qu'il y a dans nos écoles, *s'égarerait à la suite de doctrines diverses et étrangères* (S. Paul aux Hébreux, XIII, 9), et le *plus souvent se laisserait emporter à tout vent de doctrines* (S. Paul aux Ephésiens, IV, 14), comme il arrive dans les écoles soustraites à notre influence. En second lieu, il y a plusieurs vérités sur Dieu et ses attributs, sur l'origine de l'univers, la Providence, la religion, les vertus, la fin de l'homme, que la philosophie chrétienne est unanime à démontrer, tandis qu'avant l'époque où la lumière évangélique s'est levée sur le monde, la sagesse païenne ne possédait pas ces vérités de premier ordre et ne songeait pas même à les chercher. Enfin les Pères de l'Eglise, les théologiens les plus éminents et quelques illustres philosophes chrétiens, en embrassant l'ensemble des vérités, en contemplant leur irradiation réciproque, sont arrivés par là, comme on le sait, à des conceptions de l'ordre le plus élevé, qui ont fait pénétrer, même dans les questions philosophiques, les rayons d'une plus vive lumière. La philosophie ayant donc des relations multiples avec la lumière surnaturelle, étant dirigée, vivifiée et agrandie par elle, on livrerait l'esprit des jeunes gens à une bien dangereuse illusion sur les forces de la raison, si l'enseignement était conçu de telle sorte qu'ils pussent attribuer à la seule opération de la raison le bon emploi, les progrès et la perfection de l'enseignement philosophique dans nos écoles. Les pro-

fesseurs doivent donc leur faire comprendre que cette science, à divers égards, n'est pas chez nous celle qu'un philosophe formerait par le seul secours de l'esprit humain, mais celle que la théologie, fondée sur la révélation, éclaire, régularise et complète. Après avoir posé ces règles générales, nous jugeons à propos d'ajouter des avis particuliers qui répondent avec plus de précision aux besoins de l'éducation à notre époque. »

Les Pères du concile entrent ensuite dans plus de détails ; voici ce qu'ils disent des études littéraires et comment ils entendent qu'elles se fassent. Ecoutons attentivement, et voyons ce que nous aurions à faire si nous voulions agir en conscience.

« Dans le concile de Soissons, continuent-ils, nous avons déjà réglé plusieurs choses touchant les études. Nous avons dit avec quel soin et dans quelle mesure proportionnée à l'âge des élèves l'enseignement sacré doit être donné. Nous avons aussi recommandé de grandes précautions à l'égard des livres. On doit assurément continuer à se servir des ouvrages les plus célèbres des auteurs païens ; la force de l'esprit humain qui brille dans ces écrits est un véritable don de Dieu, et il est certain que ce genre d'étude a été fort utile aux plus grands écrivains chrétiens. Mais il ne faut admettre ces livres dans les écoles qu'après qu'ils ont été expurgés de tout ce qui pourrait offenser une âme chaste. De plus, en expliquant les monuments de la littérature profane, les professeurs doivent saisir toutes les occasions de faire ressortir par la comparaison la supériorité des doctrines du christianisme : ils doivent aussi puiser fréquemment à des sources chrétiennes les sujets de composition qu'ils donnent à traiter aux élèves dans les luttes scholastiques. Quant à ce qui concerne le choix des livres et à la manière dont ils doivent être répartis, nous avons déjà touché cettte importante matière au concile de Soissons, lorsque nous disions qu'il fallait sans doute donner une large place aux écrivains de l'antiquité dans les études classiques, mais qu'on devait aussi prendre grand soin de mettre sous les yeux des élèves, surtout dans les classes supérieures, de nombreux extraits des saints Pères et des docteurs de l'Eglise. Cette prescription

commençait déjà à développer le principe d'une restauration heureuse ; car, dans ces matières, il faut procéder graduellement et avec maturité. Le moment est venu de compléter cet ordre. Nous estimons *qu'un grand nombre* d'ouvrages chrétiens, latins, grecs et français écrits avec talent, *doivent être adoptés*, soit par extraits, soit entiers, s'ils ne sont pas trop longs ; et que cette mesure doit être exécutée de telle sorte *que les âmes des jeunes gens soient abondamment abreuvés de ces eaux vivifiantes* dans le cours de leur éducation littéraire, et qu'elles puisent assidûment l'esprit chrétien *dans un commerce familier* avec ces auteurs. Et en effet, si l'on fait attention à l'influence contagieuse de ce siécle, il est à craindre que ces jeunes intelligences ne puissent être, pendant plusieurs années, dans un contact journalier avec les maximes, les exemples et l'esprit de la littérature païenne, sans que bien souvent la constitution chrétienne des âmes ne soit affaiblie en respirant cette atmosphère, et qu'au sortir des écoles, elles ne soient pour cette raison, trop peu en état de repousser les séductions des mauvaises doctrines, à moins que, grâce à la sage fréquentation des auteurs chrétiens, une inspiration religieuse, toujours vivante, n'ait continuellement agi sur elles pour les fortifier Il faut remarquer en outre que beaucoup d'enfants, admis dans les établissements d'éducation, viennent de familles médiocrement chrétiennes ; qu'après avoir achevé leurs études ils sont lancés au milieu d'une société qui ne s'appuie plus, comme autrefois, sur les institutions catholiques ; qu'enfin, livrés à des études ou à des fonctions d'où la religion est maintenant absente, ils sont privés des secours puissants au moyen desquels, dans les siècles passés, l'éducation chrétienne de la jeunesse adulte se continuait jusque dans la virilité. Pour cette raison, quand elle serait seule, il faut profiter avec plus de prévoyance des précieuses années passées au collége ; il faut que, même dans l'enseignement littéraire, *l'enfance soit* CONTINUELLEMENT NOURRIE *de notions, de sentiments et d'exemples catholiques*, et que l'âme tendre des adolescents, jetée dans un moule chrétien, en reçoive profondément l'empreinte à l'âge où elle offre le moins de résistance à la forme

qu'on doit lui imprimer. Nous sommes persuadés que cette manière d'enseigner peut être adoptée comme salutaire, sans qu'on fasse injure par là aux usages reçus pendant une longue série d'années dans les colléges catholiques. Les annales de l'Eglise nous font voir en effet que bien des choses qui, à certaines époques, ne présagent rien de funeste, deviennent ensuite, quand les choses sont changées, dangereuses ou même nuisibles. Il y a bien des choses, non mauvaises par elles-mêmes, qu'il est bon de tolérer et même de régler, de peur qu'elles ne viennent à être corrompues par les plus graves abus. Il y en a beaucoup qui, confirmées par l'usage, ne doivent pas être réformées prématurément jusqu'à ce qu'on ait suffisamment préparé les voies à un ordre de choses plus salutaire. Après avoir posé ces principes, qui tiennent à l'essence de la méthode à suivre dans l'enseignement des lettres, nous laissons de côté les questions littéraires, dont nous n'avons pas à nous occuper. Nous voulons seulement repousser des assertions injurieuses à l'Eglise que nous avons vues se produire à l'occasion des controverses qui ont eu lieu. Il n'est pas possible de passer ici sous silence l'opinion de quelques écrivains ennemis de la religion catholique, qui, pour recommander l'emploi à peu près exclusif de la littérature païenne dans les colléges, affectent de mépriser comme barbare la langue qu'on retrouve dans les meilleurs écrits des Pères, et qui a été consacrée par la liturgie même de l'Eglise. Ils ne comprennent pas qu'en conservant les éléments et les locutions de l'idiome antique, l'Eglise a formé avec eux une langue élaborée de telle sorte qu'elle s'adapte d'une manière intime aux sentiments chrétiens et aux objets qui les inspirent. Ces écrivains devraient rougir d'outrager cette sainte Mère qui, héritière et gardienne de la parole divine, s'est toujours montrée la nourrice soigneuse et la sage protectrice de toutes les sciences humaines qui servent à disiper la barbarie. Eloignons donc de nos écoles une assertion également fausse et indécente ; elle offenserait les oreilles des élèves et scandaliserait leurs âmes. »

Ainsi donc, expurgation parfaite des auteurs païens à mettre

entre les mains des jeunes élèves, enseignement chrétien de ces auteurs, large place accordée aux auteurs chrétiens, enseignement profondément catholique dans toutes ses parties, voilà ce que prescrivent les Pères du concile d'Amiens. Bien téméraires ceux qui font la sourde oreille à tant de voix autorisées, prétendant qu'il faut continuer d'enseigner comme ont enseigné nos devanciers ! On sait pourtant s'affranchir de leur joug et s'écarter de la voie qu'ils ont tracée quand leurs traditions viennent contrecarrer la liberté de nos allures !

## XXII

### PIE IX ET LA QUESTION DES CLASSIQUES.—PROJET DE BULLE PAROLES REMARQUABLES.

Il ne reste plus qu'une voix à entendre sur la question des classiques : la voix de Pie IX. S'il est vrai, ce qui est incontestable, que ce grand Pape a témoigné un très-vif intérêt à cette question ; qu'il s'en est constamment occupé ; qu'il a même cru nécessaire d'en parler dans une encyclique et d'en faire l'objet de quelques brefs, c'est, à n'en point douter, que la question des classiques est une question importante et des plus importantes. S'il est encore vrai, comme plus d'un document l'atteste, que Pie IX s'est toujours beaucoup intéressé à la question des classiques dans le but de christianiser davantage l'éducation, en faisant adopter la méthode chrétienne, telle que la propose Mgr. Gaume, il faut de toute nécessité admettre qu'il n'y a pas, à l'heure qu'il est, de devoir plus impérieux que de réformer l'enseignement d'après les règles que nous trace cette méthode. Voilà ce qu'on ne saurait nier sans faire gravement injure au Pape et sans pécher contre la stricte obéissance qui lui est due.

Les *Etudes religieuses* auront beau s'évertuer à dire que la réforme chrétienne de l'enseignement n'est que d'un intérêt secondaire ; quelques irréfléchis auront beau copier et répéter cette incroyable légèreté, tous les hommes sérieux et instruits seront d'un avis contraire. Lorsqu'une question préoccupe assez sérieusement le Pape pour qu'il en parle comme docteur universel, cette

question assurément ne saurait être traitée de bagatelle, encore moins méprisée et écartée comme une niaiserie indigne de captiver un peu de cette attention, qu'on prête volontiers à mille choses qui n'ont pas le sens commun.

Je connais des écrivains qui enregistrent avec une rigoureuse exactitude toutes les polissonneries des voyous qui courent les rues; qui n'omettent jamais de rendre compte d'un grand dîner; qui en énumèrent scrupuleusement tous les mets, toutes les sauces et mentionnent jusqu'à la dernière salade; qui consacrent une et même deux pages d'écriture à relater toutes les ridicules exagérations de luxe déployées à l'occasion de la célébration d'un mariage; qui tiennent leurs lecteurs au courant de toutes les cabrioles d'un cheval effaré qui a pris le mors aux dents; qui narrent fidèlement tout ce qui se passe à la cour du *Recorder;* je connais de tels écrivains! Consacrant une partie notable de chacune de leurs journées à cette sotte et parfois malsaine besogne, ils croiraient n'être plus à la hauteur de leur position, s'ils daignaient un seul moment mettre leur plume et leur encre au service de la question des classiques qui intéresse si fortement Pie IX! Pauvres gens! Mais laissons-les là barboter comme ils l'entendent, et revenons à notre sujet.

Si quelques-uns sont tentés de dire ici que j'exagère ou que je me trompe en affirmant que le Pape actuel s'occupe beaucoup de la question des classiques, et qu'il travaille à faire introduire partout dans les écoles catholiques la réforme chrétienne de l'enseignement, je leur répondrai qu'avant de me chicaner sur ce point, ils doivent d'abord détruire, s'il est possible, certains faits très-authentiques et plus que significatifs.

C'était avant la révolution de 1848. Pie IX, qui venait de monter sur le trône pontifical, avait résolu d'opérer plusieurs réformes, et entr'autres une réforme dans l'enseignement. Comme le R. P. Ventura, théatin, avait déjà émis des idées sur ce grave sujet, le Pape le fit venir au Quirinal, puis lui demanda un exposé complet de son système. Le savant théatin developpa alors et longuement toute sa thèse, qui n'est autre que celle de

Mgr. Gaume. Pie IX l'écouta avec un très-vif intérêt et une satisfaction des plus marquées. « C'est très-bien, lui dit-il ; j'adhère parfaitement à toutes les idées que vous venez d'émettre. Allez donc ; retournez à votre couvent, puis rédigez-moi un projet de bulle qui renferme toute la substance de la thèse qui concorde si bien avec ma manière de voir. Quand votre travail sera terminé, vous me l'apporterez et je l'examinerai. »

A ces dernières paroles de Pie IX, le R. P. Ventura, surpris, s'excusa ; il voulut décliner l'honneur que lui faisait Sa Sainteté ; il allégua que d'autres plus habiles pourraient bien mieux que lui exécuter un pareil travail. Mais Pie IX insista ; il lui enjoignit même de rédiger de suite ce projet de bulle. Le R. P. Ventura se mit donc à l'œuvre, et, au bout de quinze jours, il avait tout terminé et remis entre les mains du Pape qui, après l'avoir remercié avec affection, lui dit : « Je vais maintenant examiner la chose avec attention, puis dans quelque temps d'ici je vous manderai de nouveau. »

Plusieurs semaines se passèrent et le R. P. Ventura n'entendit parler de rien. Enfin, trois mois s'étant écoulés sans plus de nouvelles de son projet de bulle, il prit la résolution de se rendre au Quirinal et de savoir, s'il était possible, la cause de ce silence prolongé. Pie IX ne lui en fit pas mystère ; il lui dit que ses idées étaient bien encore les mêmes, mais qu'il avait jugé qu'il fallait attendre des circonstances plus favorables pour la publication de cette bulle. « Les esprits, ajouta Pie IX, ne sont pas as « sez préparés, à Rome surtout où la méthode, suivie par les « *Jésuites*, et à laquelle *ils tiennent beaucoup*, est toute païenne. « Il faut attendre et déblayer le terrain. Je conserve votre pro« jet de bulle et j'en ferai usage quand les circonstances le per« mettront. »

Ce fait est très-certain ; il a, entr'autres garants, le témoignage de l'illustre et savant M. Bonetty, rédacteur des *Annales de Philosophie chrétienne*, qui affirme, dans ses *Annales* mêmes, avoir vu une copie de cet important projet de bulle.

La question de la réforme chrétienne de l'enseignement est

donc d'un intérêt majeur, puisque Pie IX a voulu et veut encore en faire la matière d'une bulle pontificale. Il attend, pour la lancer dans le monde catholique, que le terrain soit suffisamment préparé, c'est-à-dire que les idées aient été travaillées dans le sens de la réforme qu'il veut imposer. Donc, ceux qui traitent de la méthode chrétienne de l'enseignement, qui la développent, en démontrent les avantages et l'absolue nécessité, font une œuvre excellente et concourent pleinement dans les vues du Pape. Un autre fait nous en fournit une autre preuve.

Plus tard, en septembre 1864, Mgr. Filippi, le saint et savant évêque d'Aquila, devait prononcer à l'*Académie catholique* de Rome un discours sur la réforme chrétienne de l'enseignement, telle que proposée par Mgr. Gaume. Ce discours a eu beaucoup de retentissement en Italie, et a même été reproduit dans le temps par quelques-uns de nos journaux canadiens-français. Bon nombre de Jésuites du Collége romain, très-attachés à la méthode païenne, remuaient ciel et terre pour paralyser l'effet que devaient produire les paroles de l'éloquent prélat Ce voyant, le cardinal Altieri alla trouver le Pape, lui fit connaître le sujet du discours et lui demanda s'il jugeait opportun que Mgr. Filippi le prononçât. Le Pape répondit : « QU'IL FASSE, QU'IL FASSE CE DISCOURS ! »

Une autre parole encore de Pie IX à propos de la méthode chrétienne. Mgr. Gaume écrivait, en 1867, à l'un de ses amis au Canada, une lettre dont je me fais un devoir de donner l'extrait suivant :

« Permettez-moi de tout attendre de votre dévouement à notre grande et sainte cause (la réforme chrétienne de l'enseignement). Je la nomme ainsi pour bien des raisons, entr'autres parce que le Saint-Père me faisait écrire, il n'y a pas encore bien longtemps : « DITES-LUI DE NE PAS SE DÉCOURAGER, QUE LA CAUSE QU'IL DÉFEND, EST LA CAUSE DE DIEU. »

Ainsi donc, d'après Pie IX, que Dieu a spécialement choisi pour tuer toutes les grandes erreurs modernes avec le secours de Celle qui a écrasé la tête de toutes les hérésies ; d'après Pie IX,

qui ne saurait parler à la légère lorsqu'il use de si graves paroles, la question de la réforme de l'enseignement est *la cause de Dieu même*, et il exhorte, en conséquence, l'illustre défenseur de cette cause, à ne pas l'abandonner par découragement.

Pour des chrétiens, pour des catholiques, pour des fils obéissants du Saint-Père, en faut-il davantage pour être convaincus que le temps est enfin arrivé de laisser là le funeste système païen et de revenir au système chrétien qui fut le système en vigueur et en honneur dans les âges de foi ? Assurément non. Ne pas vouloir remuer après avoir entendu de telles paroles, c'est se montrer janséniste, libéral et gallican dans la pratique, quoiqu'on repousse avec horreur, comme une injure atroce, tout ce qui tend à nous accuser d'incliner vers ces fatales erreurs, filles très-légitimes du paganisme dans l'éducation.

Tout se tient dans l'erreur comme dans la vérité. Ceux qui d'une manière ou d'une autre favorisent le paganisme dans l'enseignement, conservent un reste d'affection pour le jansénisme, le libéralisme et le gallicanisme, quoiqu'ils protestent du contraire Il ne faut pas les examiner longtemps, lorsqu'ils sont à l'œuvre, pour s'apercevoir qu'ils en laissent suinter quelque chose.

On me dira peut-être ici que les faits que je rapporte ont un caractère privé, et qu'ils ne peuvent être connus de tous, par conséquent. Admettons-le pour un instant, quoique ces faits aient déjà été consignés dans des écrits qui ont dû être lus, puisqu'ils ont produit beaucoup de sensation. Si ces faits sont ignorés, peut-on ignorer de même les brefs que Pie IX a adressés à Mgr. Gaume ? Peut-on ignorer l'existence de l'encyclique *Inter multiplices ?* Peut-on ignorer surtout la lettre du cardinal Patrizi, rappelant les prescriptions de cette encyclique ? Je ne le pense pas. Or, nous allons voir que, si l'on connaît ces pièces, l'on n'est pas du tout excusable de renvoyer aux calendes grecques, comme l'on fait, l'exécution des mesures qu'elles prescrivent touchant l'enseignement. Ces pièces, on ne les fait jamais valoir ! Le mutisme, qu'on observe à leur égard, ressemble trop, à mon avis, au *silence respectueux* des jansénistes. Il faut sortir de là, car ce n'est pas beau du tout, sans compter que ce n'est pas édifiant.

## XXIII

### L'ENCYCLIQUE INTER MULTIPLICES.—LE BREF DU 15 JANVIER 1872.

Le *ver rongeur* parut en 1851. Dès lors commença une polémique très ardente entre ceux qui adoptaient les idées qui y étaient émises et ceux qui les rejettaient. M. l'abbé Landriot, qui devint plus tard évêque de LaRochelle, puis archevêque de Reims, et le R. P. Daniel, jésuite, firent chacun un livre pour réfuter le *ver rongeur*. Ils ne prouvèrent qu'une chose : qu'ils n'avaient point lu ou qu'ils n'avaient point compris M. l'abbé Gaume. Mgr. Landriot regretta plus tard cette malheureuse campagne. Quant au jésuite, il a dû faire de même en apprenant que les illustres de sa Compagnie, entr'autres le savant Possevin, avaient fortement et victorieusement plaidé en faveur de la cause qu'il combattait.

Mgr. Dupanloup, évêque d'Orléans, se distingua surtout dans cette lutte par ses contradictions, l'acrimonie de ses attaques et la violence des moyens dont il usa pour fermer la bouche à des adversaires qui le combattaient sur le terrain de la logique et du savoir. Toute la France, on peut dire, prit part à cette querelle. Les mandements et les circulaires des évêques s'entrechoquèrent, et l'*Univers*, partisan de la réforme chrétienne, fut condamné une première fois par Mgr. d'Orléans, puis, une seconde, par Mgr. Sibour, archevêque de Paris. M. Louis Veuillot, rédacteur-en-chef de l'*Univers*, ayant porté plainte à

Rome, le Pape jugea nécessaire d'intervenir pour rétablir la paix, et c'est à cette occasion que, le 21 mars 1853, il adressa aux évêques de France la célèbre encyclique *Inter multiplices.*

Or, dans cette pièce que tout catholique est obligé de recevoir comme émanant de l'autorité pontificale, voici comment est dirimée la longue et orageuse discussion sur l'emploi des classiques dans les écoles : «N'épargnez rien, dit Pie IX aux « évêques de France, pour que les jeunes séminaristes puissent « apprendre, sans être exposés à aucun péril d'erreur, l'art de « parler avec élégance et d'écrire élégamment, tant dans les ou- « vrages si sages des saints Pères que dans les écrits des païens « les plus célèbres, purifiés de toute souillure.»

Le latin porte: TUM *ex sapientissimis Sanctorum Patrum operibus* TUM *ex clarissime ethnicis scriptoribus.* Les défenseurs de la méthode païenne se cramponnèrent à ce *tum* répété, qu'ils traduisirent par la particule disjonctive *soit.* De cette façon, ils purent prétendre et soutenir que l'étude exclusive des auteurs païens n'était pas improuvée par le Saint-Siège, puisque, d'après eux, les paroles de l'encyclique devaient se traduire ainsi : « N'épargnez rien pour que les jeunes séminaristes ap. prennent.....l'art de parler avec éloquence et d'écrire élégamment SOIT dans les ouvrages si sages des Saints-Pères, SOIT dans les écrits des païens les plus célèbres.....» On était donc libre, selon cette manière de traduire, d'étudier exclusivement *soit* les Saints Pères, *soit* les auteurs païens.

Ils poussèrent un long cri de joie et regardèrent leur interprétation comme seul véritable, lorsque le cardinal Patrizzi, rappelant à Mgr. Baillargeon, dans sa lettre du 15 février 1867, ce que le Souverain Pontife avait décrété dans l'encyclique *Inter multiplices,* relativement aux classiques, remplaçait le *tum* répété par *sive* aussi répété. Le cardinal s'exprimait ainsi : *Explorata enim res est.....adolescentes etiam clericos germanam dicendi scribendique elegantiam et eloquentiam* SIVE *ex sapientissimis Sanctorum Patrum operibus,* SIVE *ex clarissimis ethnicis scriptoribus ab omni labe purgatis absque ullo periculo ad-*

*discere optimo jure posse.* Bien sûr alors qu'il fallait traduire par *soit* répété.

Les partisans de la méthode chrétienne prétendirent. au contraire. que le *tum*, aussi bien que le *sive* répété, devait se traduire, non par *soit* répété, mais par *et* répété, ou bien par *tant*..... *que*. Ils alléguèrent que c'était une des significations propres du *tum* et de *sive*, puis ils ajoutèrent que dans le cas particulier, dont il s'agissait, si la phrase était disjonctive, comme on le prétendait, le *absque periculo* tomberait aussi bien sur les œuvres des Saints Pères que sur les livres païens. Or, on ne peut pas supposer qu'il en soit ainsi, parcequ'il serait plus que naïf de dire que l'étude des œuvres des saints Pères n'offre pas de dangers, et à Rome on ne commet pas de ces naivetés.

Tout doute à ce sujet a été dernièrement levé par Pie IX lui-même, dans son dernier bref à Mgr Gaume du 22 avril 1874, bref dont je m'occuperai d'une manière spéciale au chapitre suivant, le Saint-Père interprète lui-même le *tùm* et le *sive* répétés. Il ne saurait y avoir d'interprète plus autorisé, et son interprétation clot tout débat. *Hoc unum in scriptis tuis propositum habuisti, ut eas normas in ratione studiorum defenderes, quas à Nobis probatas novisti ; nempe ut ita* CUM *classicis veterum ethnicorum exemplaribus, quavis labe purgatis, auctorum etiam christianorum opera elegantiora studiosis juvenibus legenda proponantur.* « Comme vous l'affirmez, dit Pie IX, le but unique « de vos écrits a été de défendre, à propos de la méthode d'étu « des à suivre, les règles que vous saviez être approuvées par « Nous, savoir : faire étudier à la jeunesse, AVEC les ouvrages « classiques des anciens païens, purgés de toute souillure, les plus « beaux écrits des auteurs chrétiens. »

Ainsi donc, d'après l'interprétation du Pape lui-même, ce sont les partisans de la méthode chrétienne qui ont raison : l'étude des auteurs chrétiens et des auteurs païens doit se faire *simultanément* ; il n'est pas permis de faire étudier les auteurs païens seuls.

Une chose reste à déterminer : puisque les écrits des auteurs

chrétiens et les livres des anciens païens doivent être l'objet des études, quelle est la place respective qu'il faut leur assigner ? De prime abord, il semble que rien ne le dit. Quelques instants de réflexion suffisent pour nous détromper. L'ordre, dans lequel l'encyclique mentionne les auteurs à étudier, indique la place qu'ils doivent occuper dans les études. Les écrits si sages des saints Pères sont mentionnés les premiers ; cela signifie évidemment, comme on l'a compris à peu près partout, qu'il faut leur donner la première place dans les études, la place d'honneur, la plus large place, en un mot.

Si les adversaires soulèvent de nouvelles objections à cet égard, qu'ils veuillent bien se rappeler un mot de Pie IX. Quelques jours après la publication de l'encyclique *Inter multiplices*, le Saint-Père disait à Mgr de Salinis : « J'ai placé en première li-« gne les auteurs chrétiens, afin qu'ils soient *les premiers* entre « les mains de la jeunesse. »

Nous savons donc maintenant de manière à n'en pouvoir douter, comment le Saint-Père veut que les études soient organisées. Il veut que les auteurs chrétiens y figurent et qu'ils y occupent la plus large place ; il veut que les auteurs païens y figurent aussi mais à la condition fort expresse qu'ils soient purgés de toute souillure, *ab omni labe purgati.*

Faisons à présent notre examen de conscience, et demandons-nous si nous sommes en règle avec les prescriptions pontificales. Les auteurs chrétiens figurent-ils dans le programme d'études de la plupart de nos colléges et séminaires ?—Ils y paraissent en nombre si restreint qu'il est facile de voir qu'ils sont là plutôt par forme que pour répondre à un besoin réel. Je l'affirme sans crainte aucune d'être démenti. Cette première prescription n'étant pas observée, il est évident que la seconde ne peut pas l'être, car là où les auteurs chrétiens ne se font guère remarquer que par leur absence, il est impossible qu'ils tiennent la première et la plus large place, la place d'honneur.

Si nous ne suivons pas les injonctions de Pie IX en ce qui concerne les auteurs chrétiens, respectons-nous au moins celles qui

regardent les classiques païens ? Ces classiques sont-ils purifiés de toute souillure, condition strictement requise pour qu'on puisse les mettre aux mains des élèves ?—Non ; ces classiques ne sont pas expurgés. On a bien fait disparaître de quelques-uns certaines obscénités très-révoltantes ; mais, pour les autres, qui forment encore une masse, elles s'y retrouvent dans toute leur crudité native. Quant aux souillures d'un autre genre qui sont fort nombreuses et fort dangereuses, on ne parait pas même soupçonner qu'il y ait obligation de les soumettre à l'action de l'éponge.

Mais alors, les prescriptions du Pape, relatives à l'organisation des études, demeurent donc lettre morte, absolument sans effet ? On ne s'en occupe pas plus, encore moins que d'un ordre émané du Céleste-Empire ?—Rien de plus vrai.

Pourquoi cela ?—C'est un mystère que je ne saurais expliquer.

Pie IX n'a-t-il pas parlé comme Pape dans l'encyclique *Inter multiplices ?*—Très-certainement oui.

Connaît-on cette encyclique ?—Depuis vingt-deux ans qu'elle a été publiée et que l'on n'a cessé d'en parler, il serait très-surprenant qu'on ne la connut pas. On devrait même la savoir par cœur.

Pour s'excuser d'obéir, peut-on alléguer, ici, au Canada, comme dans certains pays de l'Europe, que le gouvernement met des entraves à la liberté d'enseignement ?—Pas le moins du monde. C'est le contraire qu'il faut dire, puisque les colléges et les séminaires ne sont que sous le seul contrôle de l'autorité ecclésiastique

On s'imagine peut-être qu'il n'y a pas de classiques chrétiens, pas d'auteurs païens parfaitement expurgés ?—Si c'est là la raison qui empêche les maisons d'éducation d'adopter la réforme voulue par le Pape, elle ne vaut rien du tout, puisque Mgr. Gaume et d'autres ont depuis longtemps édité tout un cours de classiques chrétiens et d'auteurs païens très-soigneusement expurgés. Il y a même, comme je l'ai déjà dit, des dictionnaires et des *gradus* en rapport avec ce cours.

Les choses étant ainsi, il n'y a plus qu'une seule supposition à

faire : il faut donc que l'on soit convaincu qu'il ne s'agit pas d'une matière grave, et que le cas n'est pas si pressant qu'il faille obéir de suite.

A cela, je répondrai d'abord que quand le Pape juge à propos de donner des prescriptions, c'est qu'il est à propos de s'y conformer au moment où il les donne. Je répondrai en second lieu que ce qui constitue l'éducation ne saurait jamais être matière légère ; c'est toujours, au contraire, une matière extrêmement grave. A l'époque actuelle surtout, la matière ne saurait être plus grave. C'est encore Pie IX qui nous le dit. En 1871, Mgr. Gaume a écrit un opuscule intitulé : *Où en sommes-nous ?* Après avoir fait, dans cet opuscule, l'effrayant tableau du mal actuel, il en recherche la principale cause, et il démontre encore une fois qu'elle n'est autre que l'éducation toute païenne donnée à la jeunesse depuis la Renaissance. Il termine en indiquant le remède au mal : la réforme chrétienne de l'enseignement. Voici quelle est sa conclusion :

« Les générations formées étant ce qu'elles sont, que reste-t-il à faire ? Sauver les générations naissantes..... Comment sauver les générations naissantes ? Par la réforme *radicalement chrétienne* de l'éducation, et, avant tout, de l'éducation des classes élevées, qui font les autres à leur image. Radicalement chrétienne, c'est-à-dire chrétienne dans les livres et dans les hommes, dans les maîtres morts et dans les maîtres vivants, et cela dès le début jusqu'au terme final

« Or, l'éducation actuelle, surtout des classes élevées, n'a pas été radicalement chrétienne, puisqu'elle a conduit la société aux antipodes du christianisme. Continuez d'enseigner comme ont enseigné nos pères, et si demain nous sortons de l'abîme, où l'éducation nous a précipités, après demain il faudra y retomber.

« Donc, sans la réforme dont il s'agit, il ne faut rien attendre de sérieux et de durable ni des lois, ni des constitutions, ni de la république, ni de la monarchie, ni d'aucune forme gouvernementale.

« Le mal est dans les âmes ; c'est dans les âmes qu'il faut por-

ter le remède. Vous ne l'y porterez qu'en chassant l'esprit du mal qui domine le monde ; vous ne chasserez l'esprit du mal que par l'esprit du bien, et c'est par l'éducation seule, entendez-le bien, que vous obtiendrez cette victoire décisive. Aujourd'hui plus que jamais, telle est la question de vie ou de mort. »

Or, à l'occasion de cet opuscule, Mgr. Gaume a reçu un bref, portant la date du 15 janvier 1872, et dans lequel le Pape lui dit : « Dans cet ouvrage intitulé : *Où en sommes-nous ?* vous vous « êtes proposé de rechercher les causes et les remèdes des maux « présents, et d'indiquer aux fidèles une règle sûre et en rapport « avec les dangers actuel pour orienter leur vie tout entière, et de « les exciter à combattre vaillamment pour la religion et la justice.

«Nous vous félicitons d'avoir, par ce travail, on ne peut plus « opportun, *atteint savamment et solidement le but que vous vous « étiez proposé.....et d'avoir démontré* LA SUPRÊME NÉCESSITÉ « *d'élever la jeunesse dans l'intégrité de la foi et des mœurs, et « dans une sincère piété.* »

Pie IX affirme donc ici très-nettement que Mgr. Gaume a indiqué les vraies causes du mal actuel et aussi le vrai remède à ce mal ; il affirme, de plus, que ce remède, la réforme chrétienne de l'enseignement, est d'une *suprême nécessité.* Or, ce qui est d'une suprême nécessité ne saurait être négligé sans crime. Après cela, répudions tout bon sens ou concluons que le devoir le plus impérieux que nous ayons à remplir à l'heure présente, sous peine d'attirer sur nos têtes tout le poids de la colère divine, c'est de réformer chrétiennement l'éducation de la jeunesse.

On m'objectera peut être qu'un bref ne fait pas loi ; que c'est une lettre privée dont il ne faut pas exagérer la portée.

Je sais fort bien que certains brefs du Pape ne sont que des lettres de remerciements, d'encouragement, de politesse et de civilité. Il y a tout autre chose ici. Quand le Pape parle d'une question importante en termes aussi nets, aussi vigoureux, aussi tranchés, il parle évidemment avec l'intention d'indiquer ce qu'il y a à faire et avec la volonté d'être obéi. Un reste de gallicanisme peut seul trouver à chicaner là-dessus.

Lorsqu'on est animé d'un véritable esprit de foi ; lorsqu'on est humble comme il convient à un chrétien de l'être, on ne marchande pas son obéissance au Pape sous de misérables prétextes ; on met de côté ses petites idées et ses petites manières de voir pour agir comformément au vœu du Père commun des fidèles. Quand Pie IX, donnant audience, en 1872, à un très-grand nombre de français, a blâmé chez eux, mais sans désigner personne, les écrivains qui manquaient à la charité, M. Louis Veuillot a fait publiquement son *mea culpa*. On ne l'a pas vu s'abriter derrière une excuse gallicane, ni donner à entendre que le Pape n'était pas infaillible en cette tirconstance ; il a pris le reproche comme s'adressant à lui ; il a déclaré qu'il prendrait l'avertissement donné comme règle de conduite. Voilà comment on agit lorsqu'on aime la vérité et le bien plus que sa chétive personnalité. Il ne suffit point d'admirer un si bel exemple, il faut le

On a jamais eu à regretter d'avoir obéi au Pape ; on finit toujours par se repentir amèrement de n'avoir pas suivi ses simples conseils. Il ne peut en être autrement, car là où est Pierre, là est l'Eglise, et là où est l'Eglise, là resplendit la vérité tout entière d'où découlent la force et la vie.

## XXIV

### LE BREF DU 22 AVRIL 1874.—LES ÉTUDES RELIGIEUSES.
« LE DOCETE OMNES GENTES. »

Il n'y a pas encore un an, le même Pie IX, qui, dès avant 1848, s'occupait fortement de la réforme chrétienne des études, a daigné adresser à Mgr Gaume un dernier bref sur cette question vitale. Ce bref est tout un événement, car il vient consacrer, *une quatrième fois*, et de la manière la plus authentique et la plus explicite, la thèse telle que Mgr. Gaume l'a invariablement posée et soutenue.

Elle l'avait été une première fois, comme on vient de le voir, par l'encyclique du 21 mars 1853 ; une seconde, par la lettre que le cardinal Patrizi adressa au nom du Saint-Office, le 15 février 1867, à Mgr. Baillargeon, évêque de Tloa et administrateur du diocèse de Québec ; puis une troisième, par le bref du 15 janvier 1872. Le bref du 22 avril 1874, qui nous reste à examiner, fait disparaître toute fin de non-recevoir. Seuls parmi nous comme l'écrit dans l'*Univers* du 28 mai 1874 UN ANCIEN ENNEMI *du ver rongeur*, les *catholiques libéraux* pourraient se permettre de tenir la parole du Pontife romain pour non avenue et continuer d'enseigner comme ont enseigné nos pères.

Voici ce bref :

« PIE IX PAPE.

« *Cher fils, salut et bénédiction apostolique.*

« Nous avons reçu avec joie la lettre filiale et les offrandes que,

en votre nom et au nom des pieux fidèles dont vous dirigez la conscience, vous Nous avez adressées. En vous voyant si plein de sollicitude pour Nous, Notre ardent désir est que vous jouissiez de cette félicité de l'âme, que ni l'iniquité des temps ni la haine des hommes ne peuvent ôter aux justes et aux sages.

« Aussi, que les oppositions et les critiques malveillantes de certains hommes ne vous émeuvent pas, puisque, comme vous le dites, le but unique de vos écrits a été de défendre les règles de la méthode d'études que vous saviez être approuvées par Nous : savoir, faire étudier à la jeunesse, avec les livres classiques des anciens païens, purgés de toute souillure, les plus beaux écrits des auteurs chrétiens.

« C'est pourquoi nous jugeons à propos que vous bannissiez toute anxiété, bien plus, que vous vous reposiez dans une parfaite tranquillité. Car ceux qui dans leur conduite ne se proposent que la gloire de Dieu et le salut des âmes, sont assurés de s'acquérir de grands mérites devant Dieu et une solide gloire aux yeux des hommes sages. Et ce sont des titres de gloire préférables à ceux qui reposent sur les vains jugements et opinions du vulgaire.

« Soyez donc plein de courage et d'ardeur, et recevez comme gage des faveurs divines la bénédiction apostolique, que Nous vous donnons dans toute l'effusion de Notre cœur, à vous et aux fidèles nommés plus haut, qui se sont unis à vous pour Nous offrir l'hommage de leur piété filiale.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 22 avril 1874.

« De Notre pontificat l'année vingt-huitième.

PIE IX PAPE. »

Ce qui frappe tout d'abord dans la lecture de ce bref, c'est que le Pape inflige un blâme sévère, puis décerne de précieux éloges. Sont blâmés certains hommes pour avoir combattu Mgr Gaume dans la question des études, et pour l'avoir critiqué avec malveillance. Ainsi Mgr. Dupanloup, M. l'abbé Landriot, mort archevêque de Reims, les RR. PP. Daniel et Chastel, jésuites, ont

eu tort de s'opposer de toutes leurs forces à la réforme chrétienne de l'enseignement, puis de prétendre dans leurs écrits : 1o que Mgr. Gaume voulait ramener l'ignorance et la barbarie au sein des nations civilisées en travaillant à christianiser davantage les études ; 2o qu'il injuriait l'Eglise et les maisons d'éducation en combattant la méthode païenne ; 3o qu'il calomniait cette méthode en disant quelle est la principale cause des erreurs modernes et des cataclysmes qui ont épouvanté le monde en ces derniers temps ; 4o enfin, qu'il excluait des études obsolument tous les auteurs païens.

Après avoir flétri ces oppositions et ces critiques, Pie IX encourage Mgr. Gaume et le félicite hautement de n'avoir fait autre chose, dans l'exposition comme dans le développement de sa thèse, que DÉFENDRE LES REGLES APPROUVÉES PAR LE SAINT SIÉGE. En vérité, l'on ne pouvait désirer rien de plus clair ni de plus consolant. Il n'y a plus à discuter, à tâtonner, à hésiter, à éluder ; il faut obéir. A moins donc qu'elles ne fassent fi du Pape et des règles que trace son infaillible sagesse, les maisons d'éducation doivent sans plus de retard introduire les auteurs chrétiens dans les études, leur donner le premier rang, puis ne mettre entre les mains de leurs élèves que des classiques païens parfaitement expurgés.

Le croirait-on ? Pour se dispenser d'obéir, une revue française, les *Etudes Religieuses*, que rédigent quelques jésuites, s'est mise en frais d'atténuer l'importance et l'à propos du dernier bref que Mgr. Gaume a reçu de Rome. Il est aussi pénible que curieux de l'entendre.

« Dans cette lettre, dit-elle par l'organe du R. P. Brucker,... le Souverain-Pontife rappelle la solution *qui a rallié tous les catholiques*, depuis qu'il l'a lui-même proposée dans l'encyclique *Inter multiplices*, adressée à tous les évêques de France, en 1853. »

Cette affirmation, qui suppose que tous les catholiques enseignants ont réellement pris les prescriptions pontificales pour règle de conduite, est contraire à la vérité. Elle reçoit un dé-

menti formel par la manière dont sont encore organisées les études dans un grand nombre de maisons d'éducation, soit en France, soit au Canada, soit en Italie, soit ailleurs. Le jésuite, qui affirme aussi hardiment que légèrement n'a qu'à parcourir le seul programme d'études en vigueur dans les collèges de sa Compagnie ; il verra que les auteurs chrétiens y figurent en si petit nombre qu'ils ne sont toujours que *la goutte de bon vin jeté dans un tonneau de vinaigre*, selon l'énergique expression de l'illustre Possevin.

Il se convaincra, de plus, qu'aucun de ces auteurs n'est suffisamment expurgé et qu'il en est, même de plus dangereux, comme Ovide et Virgile, qui ne le sont pas du tout Il est vrai qu'il a l'air de regarder l'expurgation des classiques païens comme une pure bagatelle, un détail qui n'a point d'importance, car il glisse là-dessus. Le Pape en juge tout autrement, puisqu'il ne permet l'étude de ces livres qu'à la condition expresse qu'ils soient purifiés, non pas de *quelques* souillures seulement, mais de *toute* souillure, et c'est le Pape que nous devons croire et écouter.

« Dans l'encyclique *Inter multiplices*, continuent les *Etudes Religieuses*, Pie IX *a su déférer* à des vœux exprimés par plusieurs membres distingués de l'épiscopat français, sans porter atteinte aux *méthodes traditionnelles* de l'enseignement littéraire . .. Jamais Pie IX, pas plus que l'épiscopat français, *n'a songé à déposséder les chefs-d'œuvres païens* DU RANG *que l'expérience des siècles et l'Eglise elle-même leur a attribué.* »

Il y a, dans ces quelques lignes, presqu'autant de faussetés que de mots. L'auteur donne d'abord à entendre que le Pape ne reconnait pas aux auteurs chrétiens le droit strict d'avoir une place dans les études ; s'il les mentionne, c'est uniquement par égard pour les vœux exprimés par plusieurs membres distingués de l'épiscopat français, qu'il ne veut pas contrister en froissant leur opinion. Est-il possible de travestir ainsi les paroles et la pensée du Pape ! Pie IX, louant Mgr Gaume de n'avoir fait *que défendre. dans sa thèse sur l'éducation*, LES RÈGLES *approuvées par le Saint-Siège*, ignorait donc que cet infa-

tigable prélat a toujours reclamé pour les auteurs chrétiens la première et la plus large place dans les études ? Il a donc agi en aveugle ? Il a aussi parlé sans savoir ce qu'il disait, puisqu'il appelle *règle* ce qui n'est qu'un simple *privilège*, qu'il a bien voulu accorder par condescendance pour des vœux exprimés ! Tout cela n'est pas très-édifiant.

Le P. Brucker nous dit encore que la méthode païenne est la méthode traditionnelle. Singulière méthode traditionnelle qu'une méthode qui ne date que de la Renaissance ! Il n'a pas eu ou n'a pas voulu comprendre que *la pratique ancienne et constante*, dont parle le cardinal Patrizi, dans sa lettre à Mgr. Baillargeon, est la pratique des âges de foi où les auteurs chrétiens jouaient un si grand rôle dans les études, et où les auteurs païens non expurgés n'étaient jamais mis entre les mains des élèves. Le professeur seul les avait en sa possession, et il n'expliquait que les passages qui n'offraient aucun danger. La méthode traditionnelle est celle que voulut mettre en honneur dans son séminaire le grand saint Charles Borromée, à son retour du concile de Trente, lorsqu'il fit tous ses efforts pour diminuer de beaucoup l'importance qu'on donnait aux auteurs païens dans les études.

Le P. Brucker affirme, en outre, que l'étude presque exclusive des auteurs païens, telle qu'on la pratique depuis la Renaissance, est le fruit de l'expérience, la méthode voulue par l'Eglise ; et que Pie IX et les évêques français n'ont pu vouloir donner la seconde place aux chefs-d'œuvre de l'antiquité. J'ai déjà démontré que toutes ces affirmations ne sont que des paroles en l'air. La méthode, que nous avons suivie jusqu'ici, n'est pas le fruit de l'expérience ; c'est l'informe produit du fol enthousiasme et de l'engouement déraisonnable des Renaissants, qui apostasièrent presque tous pour avoir vécu dans un commerce trop intime avec les beaux génies grecs et romains. Cette méthode n'a pas été voulue, encore moins imposée par l'Eglise, puisque l'Eglise a constamment protesté contre elle par les paroles et les actes des Pontifes romains, par ses conciles généraux, par la septième règle

de l'Index qui est en pleine vigueur aujourd'hui, comme il y a trois siècles. « L'Eglise, écrit à Mgr Gaume le R. P. Cirino, théatin et l'un des plus savants consulteurs de l'Index, n'a pas *imposé* l'usage des classiques païens ; elle l'a *toléré*..... L'usage des classiques païens fut imposé par les exigences du siècle, et *à grand regret* adopté par les pasteurs spirituels. » Pie IX a pu vouloir que les chefs-d'œuvre païens n'occupassent que le second rang dans les études, puisque c'est le rang qu'il leur assigne. S'il l'a fait, comme le témoignent l'encyclique *Inter multiplices*, ses paroles à Mgr de Salinis, la complète approbation qu'il vient de donner à la thèse de Mgr Gaume, en la proclamant *règle voulue par le Saint-Siége*, il faut de toute nécessité admettre *qu'il a pu vouloir* le faire. Il faut dire la même chose des évêques français, car un certain nombre d'entre eux ont adopté la méthode chrétienne.

« Près de quinze années plus tard, ajoute le P. Brucker, la querelle des classiques, assoupie en France, se rallumait au Canada... Ce paganisme, qui par les livres classiques s'infiltrait, disait-on, dans les jeunes intelligences, alarmait aussi en Amérique *certains esprits un peu étroits* (traduisez ; *qui ne sont pas de l'école libérale, comme le P. Brucker* ) ; PLUSIEURS s'autorisaient même de l'encyclique de 1853 pour demander la réforme radicale de l'enseignement par l'*expulsion des païens*. »

Le bon Père, sans doute, se croyait à disserter sur la mythologie païenne, lorsqu'il a écrit ces lignes, car au lieu de nous donner de l'histoire, il nous débite des fables Il n'admet point que le paganisme se soit infiltré dans les intelligences par l'intermédiaire des livres païens ; qu'il déchire ou qu'il brûle alors l'histoire des quatre derniers siècles, car c'est elle qui l'atteste et les preuves qu'elle apporte sont irréfragables. Si *certains esprits un peu étroits* ont protesté, au Canada, contre le paganisme dans l'enseignement, ils ont cependant été assez larges pour embrasser toute la vérité. Le P. Brucker peut-il en dire autant de son propre esprit ? Ce qu'il écrit dans les *Etudes religieuses* pourrait le gêner, s'il le tentait. Quels sont ces PLUSIEURS qui, en

Amérique, se sont autorisés de l'encyclique *Inter multiplices*, pour demander l'*expulsion des païens* ? Ces *plusieurs* ne peuvent avoir d'existence que dans les futurs contingents. Personne, en Amérique, n'a reclamé l'exclusion des païens ; on a seulement demandé qu'ils fussent parfaitement expurgés, mis au second rang dans les études, puis étudiés simultanément avec les auteurs chrétiens.

Le P. Brucker conclut en disant : « Le sentiment de l'Eglise sur la valeur et la légitimité de la méthode traditionnelle (méthode païenne) n'est donc pas douteux. C'est assez dire que ce point n'est pas de ceux qui appellent une réforme radicale. »

Lorsqu'on dénature le sens des paroles du Pape et qu'on fausse entièrement l'histoire moderne et contemporaine, on parvient à conclure de cette façon.

On peut constater, d'après le chapitre précédent, qu'il y a *une petite différence* entre la manière de voir de Pie IX et celle du P. Brucker. Mgr Gaume ayant fait tout un livre justement pour démontrer la nécessité d'une réforme radicale de l'enseignement, le Pape lui dit, à l'occasion de ce livre, qu'il a atteint *savamment* et SOLIDEMENT le but qu'il s'était proposé, et il le félicite d'avoir démontré la SUPRÊME NÉCESSITÉ d'une réforme radicale de l'enseignement.

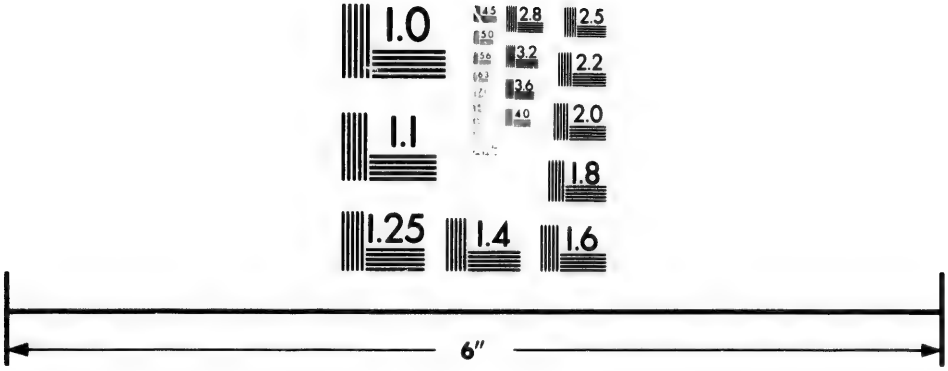
Encore une fois, lequel faut-il croire de Pie IX, parlant par les encycliques et les brefs, ou du P Brucker, parlant dans les *Etudes religieuses ?* La réponse ne saurait être douteuse.

Il est fort à regretter que l'article du P. Brucker, si pauvres à tant d'égards, ait eu les honneurs de la reproduction au Canada, et de plus la pleine approbation de ceux qui ont cru devoir le traiter avec autant de politesse. C'est assurément exagérer dans la pratique du renoncement à soi-même que de s'affubler des étourderies d'autrui, surtout quand ces étourderies procèdent du libéralisme et provoquent à désobéir au Pape.

Une simple réflexion en terminant ce chapitre. Les collèges et les séminaires ont la mission d'enseigner ; c'est leur raison d'être, et ils enseignent au nom de l'Eglise. A eux donc s'a-

dresse spécialement la parole du divin Maître. « *Docete*, enseignez» Mais que doivent-ils enseigner ?—Ce que l'Eglise elle-même nous enseigne, et pas autre chose, c'est-à dire tout ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous ordonne d'observer : *docentes servare omnia quæcumque mandavi vobis.* Comment pourraient-ils donc s'abuser jusqu'au point de croire qu'ils remplissent cette sainte obligation en faisant admirer et aimer, au grand détriment du christianisme, ce même paganisme auquel Jésus-Christ a déclaré une guerre à mort et qu'il est venu détruire sur la terre ? Nous ne sommes plus les enfants des ténèbres, nous sommes les fils de la lumière ; en conséquence nourrissons-nous de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ; c'est la nourriture de Jésus-Christ même : *meus est cibus.* Dans son ensemble, la littérature païenne n'est que la Bible de Satan, la nourriture des démons, *cibus dæmoniorum*, comme s'exprime saint Jérome. Aux fils de la lumière, il est défendu de goûter de cette nourriture-là.

**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.0

## XXV

### RÉSUMÉ ET CONCLUSION.—ORGANISATION CHRÉTIENNE DES ÉTUDES.

Il est prouvé que la méthode païenne, inaugurée par les Renaissants en délire et suivie jusqu'ici par amour de la routine, ne peut exercer qu'une influence très délétère sur le cœur et l'intelligence des jeunes gens. Elle laisse ignorer le christianisme, affaiblit la foi, corrompt les mœurs, dépose de funestes doctrines dans les esprits, conduit à l'impiété et à tous les maux qui en dérivent. Ont protesté contre elle, parce qu'ils la jugeaient impropre à produire d'autres résultats, tous les plus grands penseurs de l'Europe depuis le seizième siècle.

Il est prouvé que le mal, qui ronge le monde actuel et qui le jette si fréquemment dans les convulsions de l'agonie, a pour cause principale la méthode païenne d'enseignement. En effet, le mal actuel est le paganisme gréco-romain ressuscité. Or, puisque l'éducation fait l'homme et l'homme la société, si la société a aujourd'hui renié le christianisme pour penser, agir et vivre comme les païens de Rome et d'Athènes, c'est l'éducation, que l'homme a reçue dans sa jeunesse, qui en est la cause, car on ne récolte que ce que l'on a semé ; *quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Tous les meilleurs esprits de l'époque présente sont d'accord pour reconnaître que le Protestantisme, le Gallicanisme, le Voltarianisme, le Césarisme et cet hideux Négateur universel,

qu'on nomme la Révolution, sont les fils légitimes du paganisme dans l'enseignement.

Il est prouvé que, dès les premiers siècles du christianisme, les saints Pères ont fortement blâmé l'étude exclusive des auteurs païens.

Il est prouvé que l'Eglise, depuis la Renaissance, n'a cessé de protester contre cette étude et qu'elle ne cesse de la proscrire par la septième règle de l'Index.

Il est prouvé qu'il nous est impossible d'apprendre le latin païen, dans l'intérêt duquel on s'obstine à suivre la méthode actuelle, et que, quand même on parviendrait à l'apprendre, il ne nous serait d'aucune utilité.

Il est prouvé que cette méthode nous laisse ignorer le latin chrétien, le seul que nous puissions et que nous devions apprendre.

Il est prouvé, d'un autre côté, que la méthode chrétienne est la méthode qu'il faut pratiquer pour former de vrais chrétiens, et, par suite, pour régénérer le monde en dotant l'Eglise et l'Etat d'intelligences vraiment éclairées, de cœurs vraiment dévoués au bien.

Il est prouvé par la longue et constante expérience des âges de foi, et par celle que plusieurs ont renouvelée de nos jours, que cette méthode est très-facilement praticable et qu'elle détermine les effets les plus heureux.

Il est prouvé que l'élite des hommes instruits, tant dans l'Eglise que dans l'Etat, même chez les Protestants, se sont hautement et fortement déclarés en faveur de la méthode chrétienne.

Il est prouvé qu'elle seule peut nous faire réapprendre le latin que nous ne savons plus et que nous ne saurons jamais sans elle.

Il est prouvé que l'Eglise veut que cette méthode soit adoptée et mise en pratique. Pie IX le déclare dans l'encyclique *Inter multiplices* et dans les brefs qu'il a récemment adressés à Mgr. Gaume.

Il est enfin prouvé que la réforme radicale de l'enseignement, dans le sens chrétien, est d'une *suprême nécessité*, comme l'affir-

me Pie IX, si l'on veut élever la jeunesse dans l'intégrité de la foi et des mœurs et dans une sincère piété. Et il est si facile de l'opérer !

D'où il faut conclure, et la conclusion est rigoureuse, que si les hommes nous manquent, c'est que l'éducation est donnée à la jeunesse d'après un système radicalement vicieux, et qu'il y a obligation stricte et pressante, sous peine de faute extrêmement grave, de renoncer à la méthode païenne pour embrasser la méthode chrétienne.

La réforme chrétienne des études est d'une *suprême nécessité* pour le Canada, comme pour n'importe quel pays de l'Europe. Ne remarque-t-on pas, en effet, qu'un très-grand nombre de ces principes funestes, qui dissolvent la société européenne, ont acquis le droit de cité parmi nous, qu'ils se fortifient chaque jour davantage et lèvent plus audacieusement la tête ? Qu'allons-nous donc opposer à ce torrent dévastateur ? La foi, la raison, l'histoire interrogées nous répondent que la seule digue qui puisse arrêter ce torrent dans sa marche, c'est la religion connue dans ses dogmes, dans sa morale, dans sa nécessité comme principe civilisateur et conservateur de tout ce qui fait la vie des sociétés. Or, cette connaissance de la religion, absolument nécessaire pour conjurer les maux qui nous menacent, ne s'acquiert pas par l'étude de Virgile, d'Horace ou de Cicéron. Pour l'avoir, il faut puiser aux véritables sources qui sont les Livres Saints, les écrits que nous ont légués nos Pères dans la foi.

Et qu'on ne dise pas que les élèves complèteront leurs études religieuses plus tard, lorsque leur cours classique sera terminé. C'est une sotte raison inventée pour pallier une conduite plus sotte encore. Rien dans le passé d'abord ne justifie cette espérance. Ensuite, comment espérer qu'au sortir de leurs classes, les jeunes gens, nourris de frivolités pendant de longues années, se sentiront de suite pris d'une telle passion pour les choses sérieuses, qu'ils consacreront plusieurs heures chaque semaine, ou même chaque mois, à l'étude de la religion ? Il faudrait pour cela qu'ils fussent dans de tout autres conditions que celles ou les

a placés le système actuel d'éducation. Il faudrait d'abord qu'ils soupçonnassent au moins la nécessité de pareilles études ; ensuite, qu'ils eussent de l'estime et du goût pour elles ; enfin qu'ils sussent où puiser pour les faire.

Or, les élèves, que la méthode païenne a formés, peuvent-ils soupçonner leur ignorance en matière de religion, lorsqu'ils ont suivi le cours complet qui se donne dans des établissements où l'on prétend ne leur rien laisser ignorer de ce qui est indispensable, et que l'on assure de plus que la religion a occupé dans leurs études la place qu'elle était en droit de revendiquer ? Peuvent-ils goûter et estimer une matière qu'ils n'ont guère vue traitée ailleurs que dans de maigres abrégés de la doctrine chrétienne, par *demandes* et par *réponses* ; quand ils sont de plus sous l'impression que tous les livres sortis de la plume des Pères de l'Eglise, ou des docteurs catholiques, sont écrits dans un style barbare ? Peuvent-ils enfin savoir où puiser quand ils connaissent à peine les noms des grands écrivains formés par le christianisme ?

Pour différer de se conformer aux prescriptions de l'encyclique *Inter multiplices*, on allègue parfois que le mal, au Canada, n'a pas encore atteint les proportions que nous lui voyons en Europe. Mais c'est une raison de plus pour ne pas perdre de temps. La bonne semence, que l'on répandra, croîtra plus facilement, rencontrant moins d'obstacles ; elle ne courra pas de danger d'être étouffée par les ronces et les épines. C'est lorsque le mal n'a pas encore jeté de profondes racines qu'on l'arrête plus efficacement dans ses progrès. Pourquoi différer et différer toujours ? N'avons-nous pas tout à perdre en temporisant et tout a gagner en nous hâtant ? L'ennemi, soyons-en sûrs, profite de nos retards et de nos lenteurs pour se fortifier. Faut-il attendre qu'il soit maître de toutes les places fortes pour le combattre ? Faut-il attendre que pas un bon principe ne reste debout pour sentir la nécesités de remettre toute la vérité en honneur ? Evidemment non.

On a beau dire, il en est dans notre pays comme partout ailleurs ; ce sont les classes instruites qui dirigent et qui forment l'opinion. La perte de la foi, la corruption des mœursne mon-

tent jamais d'en bas, elles descend toujours d'en haut. Si nos classes lettrées sont croyantes et religieuses, le peuple tiendra à sa foi, à sa religion ; il respectera l'autorité ecclésiastique ; conséquemment tout ira mieux, même au point de vue purement humain, car là où la religion a le plus d'empire, là aussi l'ordre civil est le plus stable, et le pouvoir peut agir avec plus d'empire et d'efficacité. Aujourd'hui que la religion a encore de l'ascendant sur un certain nombre d'esprits ; qu'elle exerce encore une ombre de son ancien prestige ; que ceux même qui n'ont plus la foi sont en quelque sorte forcés de la respecter extérieurement, il faut en profiter pour la réintégrer dans tous ses droits. L'impiété, de timide et craintive qu'elle était d'abord pour ne pas trop offusquer devient bientôt audacieuse, exigeante et tyrannique.

Et puis, dans un pays comme le nôtre, où règne le parlementarisme, où nous sommes exposés à tout moment à avoir pour législateurs ceux qui hier encore étaient sur les bancs du collége, ne devrions-nous pas donner, par tous les moyens possibles, une éducation profondément religieuse, foncièrement catholique aux élèves qui nous sont confiés ? A l'heure qu'il est, c'est le cri d'alarme que laissent échapper tous les hommes de bien qui s'occupent un peu d'affaires publiques : « Nos hommes politiques sont, pour la plupart, sans principes bien arrêtés, sans convictions, d'une ignorance phénoménale en fait de connaissances religieuses. Ils nous poussent, sans s'en apercevoir, à l'abîme, à la révolution. »

A toutes ces considérations, il faut en ajouter un autre d'une très-grande importance pour nous. Par le seul fait que nous vivons au milieu des sectes protestantes, notre éducation, plus qu'ailleurs encore, doit être en tout marquée au coin de la religion. Nous avons, eu égard à notre situation, un besoin journalier de bien connaître notre sainte religion dans ses dogmes, dans son histoire, dans sa morale. Seules, à l'heure qu'il est, les intelligences fortes et robustes dans la foi, peuvent être à l'abri des atteintes du subtil poison de l'erreur qui se glisse partout ; seules elles peuvent déjouer les ruses de l'ennemi, éviter ses pié-

ges, reconnaître ses perfides caresses, le combattre enfin avec avantage, s'il en vient à demander une lutte corps-à-corps. A-t-on compté le nombre considérable de journaux protestants qui sont en circulation dans le pays, qui chaque jour attaquent nos croyances directement ou indirectement, et qui malheureusement sont lus par une foule de jeunes catholiques ? Les moins fanatiques en apparence ne sont-ils pas encore extrêmement dangereux, par cela même qu'ils démolissent sans avoir l'air d'y toucher ?

A quoi cependant aboutit notre système actuel d'éducation ? Il nous laisse presque sans défense aux mains de l'hérésie : nous connaissons au parfait la stupide et fangeuse idolâtrie des Grecs et des Romains, et nous n'avons pas la science religieuse nécessaire pour faire face aux dangers du présent. Aussi, comme la foi s'affaiblit rapidement parmi nous ! Elle ne jette plus de profondes racines dans le sol ; elle s'éteint ; elle se meurt ; bientôt, si l'on ne se hâte de la raviver par une éducation vraiment chrétienne, elle aura cessé d'être.

Voyons encore les terribles conséquences de l'affaiblissement de ce principe de vie. En perdant l'antique foi si vivace de nos pères, nous nous faisons peu à peu à l'image de nos maîtres ; nous devenons égoïstes, cupides, intéressés, passionnés pour le bien-être matériel, auquel nous pouvons sacrifier tout ce qu'il y a de plus noble et de plus saint sur la terre. Ah ! que les temps sont changés pour le Canada par suite de l'action continue de tant d'influences délétères que rien à peu près ne neutralise ! S'ils revenaient au monde, nous reconnaîtraient-ils pour leurs enfants, pour des fils de martyrs, avec toutes nos pensées basses et matérielles, avec notre insouciance, notre couardise, notre insigne lâcheté, ceux qui ont tant combattu, versé tant de sueurs, de larmes et de sang pour nous laisser intact le dépôt de la foi ? Ne l'oublions pas : tout ce que nous avons de vie et de force comme peuple, nous vient de la religion : d'elle nous sommes nés ; par elle et avec elle nous avons grandi ; c'est encore elle qui nous fera goûter les joies de l'âge mûr, si nous savons la traiter comme il convient.

Pour ramener la foi parmi nous, la rendre vivace comme aux beaux jours de notre histoire, il faut nous adresser aux nouvelles générations, faire pénétrer chez elles, au moyen de l'enseignement chrétien, les vrais principes, les maximes dictées par la sagesse éternelle, la vérité tout entière ; les passionner pour le bien et leur montrer où réside la véritable grandeur, en leur faisant connaître la vie des saints, des héros du christianisme, en comparaison desquels les héros païens ne sont pas même des pigmées ; les former en un mot pour la société telle que la veut CELUI qui est venu régénérer le monde au prix du plus pur de son sang.

Encore une fois, il ne faut pas se le dissimuler, la question d'enseignement est une question de vie ou de mort pour nous ; de sa solution dépend tout notre avenir. Malheur, mille fois malheur à ceux qui le compromettraient par légèreté, par insouciance ou par orgueil. Il est temps, plus temps que jamais d'ouvrir les yeux, de reconnaître le danger et de prendre les moyens de le prévenir. La noble terre du Canada menace de devenir un marché de traficants, un bazar d'industrie. Hâtons-nous, car Jésus peut-être prendra le fouet de l'indignation et du mépris pour donner la chasse aux agioteurs et renverser leurs tables par une de ses secousses qu'on appelle *révolutions*.

Il est bon d'enregistrer ici un récent aveu de l'impiété révolutionnaire : il vient ajouter à ce que j'ai dit de l'immense importance de l'éducation profondément religieuse. M. Challemel-Lecour, combattant tout dernièrement, dans une séance de l'*assemblée nationale*, le projet de former des universités catholiques, disait : « On veut, dans ces universités catholiques, préparer dans les futurs médecins, avocats, magistrats....des auxiliaires de l'esprit catholique. Oui, sortis de là, ces hommes se répandront dans la société, et ils mettront au service de l'Eglise tous les moyens d'action que leur fourniront leurs professions. Ils ne se contenteront plus d'être des croyants, ils seront des apôtres... Le *Syllabus* sera inculqué à la jeunesse, et ces universités catholiques deviendront des pépinières d'où sortiront des hommes convaincus qu'il faut détruire les principes (de 89) qui, achetés au

prix de tant de sang, sont devenus le fondement même de notre société.

Il est donc clair comme le jour que les bons professeurs ne suffisent pas et que la grande question de la réforme des études n'est pas une question de personnes, mais une question de méthode. Que les professeurs soient pieux et habiles autant qu'il est possible de le désirer, ni leur art, ni leurs excellentes intentions ne changeront la nature des choses : tant qu'ils jetteront la jeunesse dans le moule du paganisme, ils formeront des générations païennes. Penser le contraire est une erreur.

Une réflexion se présente ici naturellement : tôt ou tard l'éducation dans notre pays passera des mains du clergé dans celles des laïques, si on continue à la donner d'après le système païen. L'illusion n'est guère possible : ce qui a eu lieu en France depuis 89 aura lieu ici pour les mêmes raisons. Tout nous donne à penser et à croire que non seulement la chose est possible, mais qu'elle se réalisera dans un avenir assez prochain. Et, en effet, on ne tardera à dire tout haut que pour enseigner du latin et du grec, purement et simplement, pour commenter et faire goûter les classiques anciens, les laïques sont aussi habiles que les ecclésiastiques ; qu'il n'est pas besoin de porter la soutane pour faire des cours de littérature profane. Qu'aura-t-on à répondre à un pareil argument, si la méthode d'enseignement reste ce qu'elle est ? Rien absolument.

Si donc le clergé veut rester maître de l'éducation, qu'il la donne chrétienne comme lui seul peut et doit la donner. On n'aura plus de raisons à faire valoir contre lui. En outre, les hommes d'Etat, qu'il aura formés, seront tellement convaincus, par une conséquence inévitable des principes qu'une éducation toute chrétienne aura déposés en eux, de la nécessité de son action sur l'enseignement, qu'ils regarderont comme une profanation et un sacrilége de changer cet ordre de choses.

Aujourd'hui surtout qu'on ne songe pas encore à trop contrôler l'action du clergé sur l'enseignement, qu'il fait en cette matière à peu près comme il veut et comme il l'entend, qu'il se hâte de

prendre ses mesures pour demeurer toujours maître de la position. Par là, il exercera la plus heureuse et la plus salutaire influence ; il formera un peuple fort et puissant, destiné à jouer un grand rôle sur le continent d'Amérique, car, d'après l'ordre de la Providence, le sceptre et l'empire appartiennent aux nations catholiques.

Maintenant, comment opérer la réforme chrétienne pour répondre le plus parfaitement possible aux intentions du Souverain-Pontife, et par suite pour en retirer les plus magnifiques résultats ? De l'avis de personnes très-compétentes, voici ce qu'il faudrait faire.

Dans les maisons d'éducation, où l'étude du latin commence dès les plus basses classes, les auteurs chrétiens devraient-être étudiés seuls, jusqu'à la *quatrième* inc'usivement, car ils doivent-être les premiers dans les mains de la jeunesse, dit Pie IX. Le simple bon sens veut qu'il en soit ainsi, car, pour être étudiés avec profit et sans danger, les classiques païens exigent que l'esprit soit mûri par des connaissances fortes et solides. Condorcet lui-même, dont on ne saurait récuser le témoignage comme suspect, n'hésite pas à le reconnaître.

« Puisqu'il faut tout dire, ajoute-t-il après avoir parlé de l'éducation de la jeunesse, puisque tous les préjugés doivent aujourd'hui disparaître, l'étude longue, approfondie des langues des anciens, étude qui nécessiterait la lecture des livres qu'ils nous ont laissés, serait peut-être plus nuisible qu'utile. Nous cherchons dans l'éducation à faire connaître des vérités, et ces livres sont remplis d'erreurs. Nous cherchons à former la raison, et ces livres peuvent l'égarer. Nous sommes si éloignés des anciens, nous les avons tellement dévancés dans la route de la vérité, qu'il faut avoir sa raison déjà tout armée, pour que ces précieuses dépouilles puissent l'enréchir sans la corrompre.....Qu'est-ce, en effet, que des modèles qu'on ne peut imiter sans examiner sans cesse ce que la différence des mœurs, des langues, des religions, des idées oblige d'y changer ?... *Prononcez maintenant, si c'est*

*aux premières années de la jeunesse, que les auteurs anciens doivent être donnés pour modèles.* »

Après la *quatrième*, l'étude des classiques païens peut être commencée, mais elle doit se faire simultanément avec celle des classiques chrétiens auxquels on donnera toujours la plus large place. Si on la prend au sérieux, comme on y est obligé, il n'est guère possible que l'introduction de l'élément chrétien dans les études puisse avoir lieu d'une autre manière.

On ne mettra plus entre les mains des jeunes élèves que des extraits des livres païens, et ces extraits seront exempts de toute souillure : on ne s'y heurtera à aucune obscénité, à aucun mauvais principe. De plus, on les expliquera chrétiennement, c'est-à-dire que le devoir du professeur sera de faire remarquer à l'élève l'infériorité intellectuelle des peuples païens ; la bonté de Dieu qui n'a jamais abandonné sa créature, quelque dégradée qu'elle fut, et qui lui a laissé assez de vérités, débris de son riche patrimoine, pour qu'elle pût le reconnaître et s'élever jusqu'à lui ; la profondeur de l'abîme où le christianisme a tiré le monde, et dans lequel le christianisme seul l'empêche de retomber.

En suivant cette ligne de conduite, il ne pourra qu'éviter avec le plus grand soin la faute capitale dont on s'est jusqu'ici rendu coupable dans l'éducation, celle d'exprimer aux jeunes générations une admiration sans bornes pour les hommes et les choses du paganisme, admiration qui a conduit certaines célébrités du siècle de Louis XIV jusqu'à dire, en parlant des romains : «*L'antiquité a eu des vertus dont notre siècle n'est point capable.* Ce n'est pas à nous à faire les Camille, ni les Caton ; *nous ne sommes pas de la force de ces gens-là.... Il n'y a plus de Rome ni de Romains.* Il faut aller les chercher sous des ruines et dans les tombeaux : IL FAUT ADORER LEURS RELIQUES. ADORONS CES GRANDS MORTS..... Ce serait une satisfaction *sans pareille* de savoir les choses qui se disaient entre Scipion et Lélius, Atticus et Cicéron, et les autres *honnêtes gens* de chaque siècle... LA LIE MÊME D'UN TEL PEUPLE ÉTAIT PRÉCIEUSE. Je le dis comme je le pense, ils ne faisaient pas un geste, ni ne poussaient pas

un mouvement au dehors, qui fut indigne de la souveraineté du monde. *Ils riaient même avec une sorte de dignité* .....C'EST UNE ESPECE DE SACRILÉGE DE NE PAS ASSEZ ESTIMER LES ANCIENS. »

Cette stupide apothéose de l'antiquité païenne, jointe au mépris des siècles chrétiens, a poussé le monde moderne à l'apostasie Saturé de paganisme, il a répudié le Christ et son Eglise pour adorer Satan sous la forme séduisante de tous les vices. Si nous continuons d'enseigner comme ont enseigné nos pères, nous obtiendrons toujours les mêmes résultats, car les mêmes causes produisent invariablement les mêmes effets.

Après avoir opéré de sérieuses réformes en ce qui concerne l'étude des modèles littéraires, il faut aussi réformer l'enseignement de l'histoire; il a même besoin d'être entièrement modifié. L'histoire est une des parties les plus importantes des études, si elle n'est pas la plus importante de toutes, et je regrette d'avoir à dire, c'est d'ordinaire ce qui est le plus mal enseigné. Souvent même les élèves sont quasi laissés à eux seuls pour cette étude; lorsqu'on leur donne une direction, elle est si vague qu'elle n'équivaut a rien du tout.

Pour apprendre l'histoire, il faut l'étudier ailleurs que dans ces maigres abrégés qui ont pris place parmi les livres classiques. On n'y trouve ni âme, ni vie, pas même le vrai squelette de l'histoire. Dieu qui est le centre d'où tout s'échappe et auquel tout doit se rapporter, en est absent, aussi bien que la religion et l'Eglise. Si on les mentionne, ce n'est qu'incidemment. Ces abrégés d'histoire, qui semblent composés tout exprès pour dégoûter d'un genre d'études fort attrayant par lui-même, ne sont guère autre chose qu'une insipide nomenclature de guerres, de batailles et de traités de paix, de faits divers et de découvertes avec indication de dates, puis enregistrement de noms d'hommes, de villes et de pays. Lorsque, par hazard, on y rencontre un mot d'appréciation, il porte généralement à faux, surtout s'il a trait aux affaires religieuses. Les quelques jeunes gens, qui désirent compléter leurs études historiques, au sortir du collège, prennent

le premier cours d'histoire qui leur tombe sous la main, et il n'est par rare qu'ils y puisent des idées les plus fausses, comme les jugements les plus erronés, n'étant pas prémunis contre le danger par l'acquisition des connaissances qui devraient les guider en pareille matière.

Pour bien possèder l'histoire, il ne suffit donc pas de savoir ce qui s'est passé chez les différents peuples du monde, tant ancien que moderne ; il ne suffit pas non plus de pouvoir donner exactement les dates de tous les faits qu'ont enrégistrés les annales de l'humanité. Connaître uniquement cela, c'est non pas savoir l'histoire, mais porter un lourd bagage de chiffres et de faits divers : rien de plus. L'histoire, comme tout ce qui mérite d'occuper l'esprit de l'homme, doit porter le sceau du divin, en être tout imprégnée, et faire resplendir, de la manière qui lui est propre, le bon, le vrai et le beau.

Qu'est-ce donc que l'histoire véritable, l'histoire qu'il importe souverainement de faire connaître à la jeunesse chrétienne ? C'est la mise en scène des rapports miséricordieux que l'Eternel entretient avec l'homme, sa créature, pour la sanctifier, ou, en d'autres termes, c'est la biographie du genre humain déchu et se régénérant sous l'action divine. Les histoires particulières ne sont que des fragments de cette grande histoire, et si on les détache complètement, elles ne sont plus que des membres privés de vie et sans utilité, se corrompant même et finissant par répandre la pestilence. D'après la définition qui vient d'être donnée et qui est la seule vraie, l'histoire doit rendre visible à celui qui l'étudie, les efforts que Dieu fait dans le temps pour sauver tous les hommes et conduire chacun d'eux à l'éternelle béatitude par le moyen de son Fils unique, immolé de toute éternité, et par l'intermédiaire de son Eglise ; lui montrer, en lui racontant la vie admirables des héros du christianisme, comment, pour se sanctifier et arriver à la pleine possession de Dieu, il doit mettre en pratique, dans la condition où il se trouve placé, les préceptes et les conseils de la religion révélée.

Lorsqu'on la prend ainsi telle qu'elle est, on ne peut, en étu-

diant l'histoire que se perfectionner dans la connaissance du souverain Bien, et des adorables perfections, de sa sagesse et de sa miséricorde en particulier, puis se porter chaque jour vers lui par des élans de plus en plus vigoureux. L'éternelle Providence, comme le dit si bien un écrivain catholique de notre temps, n'a d'autres préoccupations que de conduire le plus d'hommes possible dans les bras libérateurs de l'Homme-Dieu, et l'histoire n'est que le récit de ses divines industries.

Des âmes à purifier, à arracher des griffes de Satan, à embellir dans les eaux de la tribulation, à confirmer dans la pratique du bien, à revêtir de la beauté de Dieu même, à sauver en un mot, voilà ce qui rend compte de tous les événements de l'histoire, guerres et fléaux, victoires et défaites, puissance et faiblesse des peuples, grandeur et décadence des empires, prospérité et chûte des royaumes ; voilà ce qui explique la marche si accidentée de l'humanité à travers les siècles, depuis qu'elle est sortie de l'Eden couverte de peaux de bêtes, la blanche robe de l'innocence, dont Dieu l'avait revêtue dans son amour, ayant été criminellement laissée aux mains du tentateur.

Comme l'histoire chrétiennement étudiée nous révèle bien l'infinie sagesse de Dieu, et comme elle démontre bien que ses voies sont admirables ! Quel plaisir à le surprendre en flagrant délit de miséricorde, pour ainsi dire ! Quelle jouissance élevée et délicate que celle de saisir, à travers le temps, autant que notre faible esprit peut le faire, quelques-uns de ces secrets qu'il nous laisse quelquefois découvrir, et qui nous permettent de voir avec quelle sollicitude il travaille à réunir autour de lui une famille innombrable d'enfants autrefois égarés ! Quoi de plus ravissant que de contempler les phases de cette lutte entre sa bonté qui veut nous sauver et nos déplorables libertés qui ne veulent pas se laisser vaincre !

Oui, toute l'histoire est dans cette lutte, et qui ne sait pas le voir ne saura jamais l'histoire. Il faudra, dit l'écrivain dont j'empruntais tout-à-l'heure les paroles, il faudra qu'il invente de fausses explications, qu'il groupe les faits artificiellement, et,

comme il ne connait pas le principe vital de l'histoire, lequel en relie toutes les parties comme le sang réunit en quelque manière les parties du corps, l'histoire sera, quoiqu'il fasse, divisée par lui en tronçons qui auront une certaine vie remuante, mais qui ne pourront jamais s'assembler et faire un être vivant.

Après ces considérations, il est facile de voir que l'histoire qu'il importe surtout d'étudier est l'histoire du peuple de Dieu, histoire qui est celle de l'Eglise catholique prédite et figurée, puis l'histoire de l'Eglise catholique elle-même. C'est dans cette étude que les jeunes gens apprendront quelle est la vraie politique et comment elle se marie à la religion ; que la paix, comme la prospérité et le bonheur des Etats, repose sur l'amour, le respect et l'obéissance que l'on témoigne au Pontife qui occupe la chaire de saint Pierre.

On m'objectera peut être qu'il n'y a pas de place dans un cours classique pour l'étude de l'histoire, telle que je la propose : elle absorberait trop de temps. C'est une erreur. Les précieux travaux, qui ont été faits sur l'histoire en ces dernières années, ne nous laissent pas d'autre embarras que celui de choisir entre des ouvrages très-bien faits et renfermés dans un cadre assez restreint pour être classiques. L'*histoire du peuple de Dieu*, par Vervrost devrait être le manuel des écoliers, aussi bien que l'*histoire des Papes*, par Chantrel, ou la petite *histoire de l'Eglise*, par l'abbé Daras.

Il est évident que pour étudier l'histoire de l'Eglise avec profit il faut d'abord commencer par apprendre ce qu'est l'Eglise. C'est pourquoi il importe d'obliger tous les élèves à étudier un traité de l'Eglise catholique, aussi clair, aussi substantiel, aussi complet que possible, quoique succint. C'est une honte et un grand malheur en même temps que des catholiques, et des catholiques ayant la réputation d'être instruits, meurent sans n'avoir guère connu de l'Eglise autre chose que le nom. Dans leur déplorable ignorance, ils assimilent l'Epouse du Christ à ces associations purement humaines, dont les règlements particuliers n'ont de force que dans les limites voulues par l'Etat. A leurs yeux, le pouvoir

civil a seul le droit de s'immiscer dans les choses extérieures et temporelles, quant à l'autorité de l'Eglise, ils la relèguent dans les nuages, parce qu'elle est spirituelle.

C'est l'ignorance, dans laquelle on laisse croupir la jeunesse chrétienne relativement à la divine constitution de l'Eglise, à ses caractères et à ses droits, qui est la principale cause de tant de lamentables erreurs qui ont cours dans le monde actuel ; c'est elle qui fait regarder le *Syllabus* comme une pièce curieuse, une vieillerie exhumée de la poussière des siècles barbares, comme son odieuse tentative d'usurpation de pouvoirs ; c'est elle encore qui jette l'autorité civile dans de si nombreux écarts et de si criminels empiètements sur les droits imprescriptibles de l'Eglise, et qui ravit à cette dernière le plein exercice de ces droits. Qu'on s'applique, pendant qu'on a le précieux avantage de façonner à sa guise l'esprit et le cœur des jeunes gens, qu'on s'applique à leur faire connaître l'Eglise, leur mère dans l'ordre de la grâce, avec autant de soin qu'on en met à leur expliquer le mécanisme et les divers rouages des gouvernements anciens et modernes. En ac complissant ce grand devoir avec conscience, on aura bientôt doté notre pays de législateurs et de magistrats qui mettront leur gloire à agir dans l'ordre, c'est-à-dire comme lieutenants de la puissance ecclésiastique. Tout alors s'affermira, se consolidera, et nous prendrons notre essor vers les magnifiques destinées que Dieu prépare aux nations vraiment catholiques.

Si nous manquons d'hommes aujourd'hui, c'est que l'éducation qui peut seule les faire, est essentiellement vicieuse. Hâtons-nous donc de la réformer puisque tant de voix autorisées nous y sollicitent, entr'autres celle du Pontife infaillible. C'est par l'éducation que le mal règne actuellement partout ; c'est par l'éducation qu'il sera détruit et que le bien se soumettra de nouveau les esprits et les cœurs, car L'ÉDUCATION, C'EST L'EMPIRE.

LUIGI.

(FIN)

# TABLE DES MATIERES.


AVANT-PROPOS..... III

Chap. I. Les hommes nous manquent et pourquoi ? 1

" II. Le mal actuel et son caractère propre..... 6

" III. D'où vient le paganisme gréco-romain qui déborde la société actuelle ?..... 12

" IV. Protestations contre les études classiques païennes depuis la Renaissance jusqu'à nos jours..... 20

" V. Le mal actuel, tel que décrit, règne-t-il au Canada ?..... 30

" VI. Si l'on a formé des hommes éminents avec le système actuel d'enseignement ..... 37

" VII. Les Saints Pères ne se sont-ils pas formés à l'aide de la méthode d'enseignement qu'on qualifie de païenne aujourd'hui ?... 42

" VIII. La méthode païenne est elle approuvée par l'Eglise ?..... 48

" IX. Nos maisons d'éducation suivent-elles la méthode païenne ?..... 56

" X. Le beau latin ; sait-on ce que c'est ?..... 63

" XI. On ne sait pas le beau latin, principal objet des études..... 75

" XII. Pouvons-nous savoir le latin païen ?..... 81
" XIII. Où faut-il étudier le latin pour le savoir ? Langue latine chrétienne..... 88
" XIV. Erasme confirme ce qui vient d'être dit à propos du latin..... ..... 96
" XV. Dernière objection à propos du latin païen. 102
" XVI. Prophétie et histoire.—Réforme proposée par Mgr. Gaume. Accueil que certains lui ont fait..... ..... 104
" XVII. Quelques développements touchant la méthode chrétienne..... 109
" XVIII. Journaux partisans de la réforme chrétienne proposée par Mgr. Gaume..... 118
" XIX. Laïques et prêtres éminents en faveur de la réforme chrétienne des études..... 126
" XX. Evêques et cardinaux en faveur de la méthode chrétienne..... ..... 136
" XXI. Le Concile d'Amiens..... ..... 147
" XXII. Pie IX et la question des classiques.—Projet de bulle.—Paroles remarquables.. 155
" XXIII. L'encyclique *Inter multiplices*.—Le bref du 15 janvier 1872..... 160
" XXIV. Le bref du 22 avril 1874.—*Les Etudes religieuses*.—Le *Docete omnes gentes*..... 168
" XXV. Résumé et conclusion.—Organisation chrétienne des études..... ..... 176

# ERRATA.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Page | 4, | Ligne | 7, | Au lieu de | qui les | Lisez | que le |
| " | " | " | 18, | " | coûtent | " | coûte |
| " | 3, | " | 26, | " | bâse | " | base |
| " | 6, | " | 14, | " | toute | " | tout |
| " | 9, | " | 17, | " | puissant | " | pressant |
| " | 14, | " | 5, | " | 8alluste | " | Salluste |
| " | 22, | " | 2, | " | empoie | " | emploie |
| " | " | " | 10, | " | lettres | " | lettrés |
| " | 26, | " | 30, | " | foreenés | " | forcenés |
| " | 34, | " | 20, | " | s'instale | " | s'installe |
| " | 42, | " | 1, | " | Vous nous | " | Vous vous |
| " | 48, | " | 19, | " | immobilisées...pho-[tographiées | " | immobilisés... pho-[tographiés |
| " | 50, | " | 34, | " | avoir de loi | " | avoir force de loi |
| " | 51, | " | 6, | " | approuvés | " | approuvées |
| " | " | " | 17, | " | eertains | " | certains |
| " | 52, | " | 25, | " | travaille énergique-[ment | " | travaille si énergi-[quement |
| " | 56, | " | 3, | " | bâses | " | bases |
| " | 59, | " | 1, | " | le paganisme, comme | " | le paganisme pour [le paganisme, com-[me |
| " | 64, | " | 24, | " | décheoir | " | déchoir |
| " | 69, | " | 1, | " | *Cædite Graù* | " | *Cedite Graii* |
| " | " | " | 16, | " | Callipse | " | Calliope |
| " | " | " | 25, | " | frapper l'est | " | frapper l'es-tout |
| " | " | " | 31, | " | tou- | " | |
| " | 70, | " | 30, | " | Micénas | " | Mécénas |
| " | 84, | " | 31, | " | adiquate | " | adéquate |
| " | 89, | " | 30, | " | déteint | " | déteignent |
| " | 98, | " | 23 | " | bon latin | " | beau latin |
| " | 99, | " | 34, | " | *actas* | " | *ætas* |
| " | 100, | " | 12, | " | *ccristianam* | " | *christianam* |

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Page | 101, | Ligne | 12, | Au lieu de | Marcus Sullus | Lisez | Marcus Tullius |
| " | " | " | 13, | " | *et si vivent...loquiatur* | " | *et si viveret loquetur* |
| " | 103, | " | 1, | " | naturel | " | naturels |
| " | 104, | " | 22, | " | souverain | " | souveraine |
| " | 122, | " | 14, | " | Dans notre | " | Dans la |
| " | " | " | 22, | " | c'est qu'il | " | c'est là qu'il |
| " | " | " | 23, | " | aient été | " | aient eu |
| " | " | " | 30, | " | Dans tous | " | Dans tout |
| " | 123, | " | 23, | " | expert | " | experts |
| " | 124, | " | 17, | " | repairs | " | repaires |
| " | " | " | 21, | " | toute entière | " | tout entière |
| " | 125, | " | 4, | " | qu'avec | " | qu'en |
| " | " | " | 30, | " | qui ne devrait pas | " | qui ne devraient pas |
| " | 131, | " | 24, | " | imminents | " | éminents |
| " | 133, | " | 17, | " | retrouver | " | restaurer |
| " | " | " | 19, | " | Cérimo | " | Cirino |
| " | 136, | " | 1, | " | De quelques poids | " | De quelque poids |
| " | 140, | " | 23, | " | ecgr | " | grec |
| " | 141, | " | 4, | " | ce à qui | " | ce à quoi |
| " | " | " | 10, | " | Mauvienne | " | Maurienne |
| " | 142, | " | 2, | " | abstenons | " | obstinon |
| " | 144, | " | 28, | " | persuation | " | persuasion |
| " | 145, | " | 19, | " | se serait | " | se seraient |
| " | 147, | " | 10, | " | rien autre qu'exposer | " | rien autre chose qu'exposer |
| " | 148, | " | 6, | " | ils supplient | " | ils suppléent |
| " | 149, | " | 5, | " | le preuvent | " | le prouvent |
| " | " | " | 31, | " | jouissance | " | puissance |
| " | 153, | " | 31, | " | disiper | " | dissiper |
| " | 167, | " | 11, | " | tirconstance | " | circonstance |
| " | " | " | 15, | " | il faut le | " | il faut le suivre. |
| " | 170, | " | 9, | " | obsolument | " | absolument |
| " | 171, | " | 11, | " | de plus | " | des plus |
| " | 173, | " | 13. | " | ehose | " | chose |
| " | " | " | 23, | " | " evpulsion " | " | " expulsion " |
| " | 174, | " | 26, | " | pauvres | " | pauvre |
| " | 179, | " | 23, | " | de danger | " | le danger |
| " | 180, | " | 1, | " | descend | " | descendent |
| " | 188, | " | 2, | " | et des adorables | " | de ses adorables |
| " | 189, | " | 29, | " | succint | " | succinct |
| " | 190, | " | 10, | " | son odieuse | " | une odieuse |

nt
ns

ds

ose
ser

es